Universitas
BIBLIOTHECA

Thoracis
Ellipsis etc.

Les Ouvrages de M. le Marquis CARACCIOLI ; *Savoir :*

La Jouïssance de soi-même,	3 liv.
La Conversation avec soi-même,	2 10 s.
Le Tableau de la Mort,	2 10
Le Véritable Mentor,	2 10
La Grandeur d'Ame,	2 10
L'Univers Enigmatique,	2
Les Caracteres de l'Amitié,	2

Se trouvent chez NYON, *Libraire, Quai des Augustins, à Paris.*

LA CONVERSATION AVEC SOI-MÊME,

PAR LE MARQUIS CARACCIOLI,

Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

In omni actione interroga te.

MARC. AUR. Imp. Lib. VIII.

A LIÉGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire.

A BRUXELLES,

Chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire.

M. DCC. LXI.

Avec Permission des Supérieurs.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviana

BJ
1562
.C3
1761

Coll. spéc.

A

L'OMBRE

DE

MALLEBRANCHE.

OMBRE ILLUSTRE ;

C'eſt à vous que je conſacre ce petit Ouvrage, comme un fruit que j'ai cueilli dans la lecture de vos ſublimes Ecrits.

Souffrez que je vous interrompe un inſtant, & qu'en parlant à votre Eſprit, maintenant tout diviniſé, je me dédommage du malheur de n'avoir pu vous connoître. Hélas! combien de fois n'ai-je pas ſoupiré de ce que les décrets éternels ne m'avoient fait naître que quelques années après votre mort, & de ce que je n'ai pu voir la vérité reſplendiſſante dans toute votre Perſonne! Avec quelle ardeur ne me ſerois-je pas rangé au nombre de vos diſciples, & n'aurois-je pas écouté les oracles que vous pro-

nonciez ſur l'ame & ſur la Divinité ? Heureux les Anglois & les Allemands qui vinrent vous entendre ! & plus heureux encore Milord Coddrington, qui, au rapport de Fontenelle, ne manqua pas un ſeul jour pendant deux ans, d'aller profiter de vos ſublimes entretiens !

Dieu vous ſuſcita, ô OMBRE ILLUSTRE ! *comme le vengeur de ſes droits, & comme un Philoſophe merveilleux qui parut unir à la ſubſtance de l'homme, celle de l'Ange même. Quelle dignité*

dans vos Ouvrages ! quelle élévation ! quelle vérité ! Si Saint Auguſtin & Deſcartes poſerent les fondemens de l'édifice ſur lequel vous avez bâti, vous l'avez porté ſi haut, dit Fontenelle, qu'eux-mêmes peut-être en auroient été ſurpris. Votre Livre de la Recherche de la Vérité, *continue le même Auteur, eſt plein de Dieu..... Plus on voit votre ſyſtême développé, plus la chaîne des idées eſt longue, & en même-tems étroite. Jamais Philoſophe n'a ſi bien ſu l'art d'en former une. Vos* Entretiens méta-

physiques *servent à convaincre combien votre système étoit arrêté, fixe, facile à prouver & fertile en conséquences.*

Tel est, OMBRE ILLUSTRE, *un extrait de l'éloge qui fut prononcé à l'Académie des Sciences, lorsque dégagé d'un corps dont vous parûtes toujours dépouillé, vous allâtes posséder cette même vérité que vous aviez si soigneusement recherchée. Que les beaux Esprits de notre siecle publient tant qu'ils voudront, que vos Ouvrages ne sont plus à la mode,*

& qu'il faut avoir bien du courage pour être encore Mallebranchiſte. *Admirateur perpétuel de vos Ecrits, je ne ceſſerai d'en embraſſer la doctrine comme une émanation de Dieu même, en qui nous voyons tout, & qui fait tout en nous:* In ipſo vivimus, movemur & ſumus. Dat nobis Deus velle & perficere, faciens in nobis quod in ſe eſt. (St. P.)

Jouets continuels des objets ſenſibles dont vous nous avez ſi bien dépeint les dangers; nous croyons, OMBRE ILLUSTRE, *devoir changer de*

Philoſophie comme d'habits. Mais vous, qui voyez maintenant la vérité dans le point immuable de l'éternité, vous ſavez que ſi nous étions moins ſenſuels & plus occupés de Dieu, nous ſerions réellement, non Mallebranchiſtes, *mais Philoſophes Chrétiens tels que vous nous avez appris à l'être.* Si vous eûtes des contradictions à ſouffrir, *dit Fontenelle*, il faut penſer qu'on feroit une ample hiſtoire des vérités qui ont été mal reçues chez les hommes, & des mauvais traitemens ef-

ſuyés par les introducteurs de ces malheureuſes étrangeres.

Cependant, malgré l'éloignement qu'on paroit avoir de revenir à Dieu, & de voir tout en lui, le célebre Gerdil *vient d'élever la voix, & d'employer toute ſa profonde Métaphyſique à défendre la vôtre. Oui,* OMBRE ILLUSTRE, *cet homme unique n'a pas craint d'irriter nos nouveaux Philoſophes, &, dans un Ouvrage écrit tout exprès, il a vengé* la Recherche de la Vérité *comme un Livre ſublime & lumi-*

neux , dont les conſéquences ſont auſſi sûres que les principes.

Mais qui ſuis-je, pour oſer m'introduire ici dans le ſanctuaire des Métaphyſiciens , & pour venir vous interrompre ? Peut-être m'avez-vous déja dit , comme autrefois l'ombre de Samuel à Saül : Pourquoi viens-tu troubler mon repos ? Mais , de grace , AME LUMINEUSE , *pardonnez ma témérité : il eſt permis aux eſprits les plus médiocres d'admirer & de vouloir s'inſtruire. Je n'entreprends de traverſer*

les eſpaces immenſes qui nous ſéparent de vous, que pour recueillir une étincelle de cette lumiere toute divine qui pénetre maintenant tout votre être, & qui le pénétrera à jamais.

Ah ! s'il étoit poſſible, OMBRE BIENHEUREUSE, *de faire paſſer juſqu'à nos Matérialiſtes, qui oſent ſe ravaler avec les bêtes, une ſeule de ces penſées ſublimes qui vous uniſſent pour toujours à l'Etre ſuprême, quelle idée n'auroient-ils pas de notre ame & de ſes attributs ? Je ne vous dis point*

ici comme ces Poètes, ou ces demi-Philoſophes qui ne parlent qu'en doutant; non, je ne vous dis point ſi quelque choſe ſurvit à votre corps, & ſi vous m'entendez, parceque je ſais, AME ILLUSTRE, *que vous exiſtez beaucoup plus dignement & beaucoup plus réellement, que lorſque vous étiez dans cette vallée de larmes.*

Mais ne puis-je pas vous demander ce qui ſe paſſe dans cette région que vous habitez; cette région d'où nul Mortel n'eſt jamais revenu, & où, abſorbé dans le ſein de la Divi-

nité même, vous jouissez du bonheur immense d'être tout esprit, & tout en société avec les Intelligences célestes ? N'est-il pas vrai que, ne regardant plus la terre que comme un grain de poussiere, & toutes les grandeurs dont nous nous repaissons, comme des chimeres, vous fixez immuablement l'éternité, & vous vous nourrissez de la lumiere incorruptible ?

Cette récompense étoit dûe à vos travaux, puisque toute votre vie & toutes vos recherches n'eurent pas d'autre

objet. La Providence juſtifiée, l'action de Dieu, dans toutes les nôtres, conſtatée, la néceſſité d'un Médiateur démontrée, le péché originel prouvé, l'homme ſpiritualiſé, enfin l'univers éclairé, furent le fruit de vos profondes études, les ſervices que vous avez rendus au genre humain; &, malgré cela, combien de perſonnes qui vous ignorent ou qui veulent vous ignorer? Si vous euſſiez ravagé des Provinces & détruit des millions d'hommes; ſi vous euſſiez compoſé quelques Odes ou quelques Tra-

gédies, ſi vous euſſiez tracé quelques linéamens ſur la toile ou ſur le marbre, vos cendres, faſtueuſement décorées par la pompe de quelque mauſolée ou la beauté de quelque épitaphe, annonceroient au Public, & votre vie, & votre mort. Mais ne ſeroit-ce pas faire injure à votre mémoire, que d'enchaſſer un corps que vous avez toujours mépriſé, & qui, pour s'accommoder, en quelque ſorte à votre ſublime Philoſophie, ſe réduiſit preſque à rien, long-tems avant votre mort? Peut-être que

les Chinois, ce Peuple dont la ſubtilité eſt ſi propre à la Métaphyſique, & qui goûta ſi fort vos Ouvrages, vous ont élevé des autels, tandis que vos Compatriotes ſavent à peine où vous repoſez.

Mais cela doit-il ſurprendre ? Votre doctrine, *ſelon les paroles de Fontenelle, que nous citons toujours comme un Auteur encore à la mode*, impoſe des conditions trop dures, pour qu'on l'adopte volontiers. Elle veut qu'on ſe dépouille ſans ceſſe de ſes ſens & de ſon imagination ;

que par l'effort d'une méditation ſuivie, on s'éleve à une certaine région d'idées, dont l'accès eſt ſi difficile ; que, même parmi les Philoſophes, pour qui tous les hommes ſont peuple, il y a encore un Peuple qui ne peut aller juſques-là.

Il faut être Aigle pour fixer le Soleil. Ces paroles, OMBRE ILLUSTRE, *ſont plus que ſuffiſantes pour conſtater la ſublimité de votre Philoſophie, & pour nous apprendre qu'on ne doit pas s'étonner du petit nombre de vos diſciples.*

Mais avouez-le-nous : n'aviez-vous pas entrevu, pendant votre vie terreſtre, ces clartés éternelles, dont votre ame eſt maintenant toute pénétrée ? & n'aviez-vous pas, en quelque façon, deviné la grandeur de votre félicité, vous qui, habile à répandre un certain air ſombre, auguſte & majeſtueux, propre à tenir les ſens & l'imagination dans le ſilence, & la raiſon dans l'attention & le reſpect, paroiſſiez converſer avec Dieu même, comme Moïſe ſur la montagne ?

On voit bien que cette longue Epitre ne reſſemble nullement à ces Dédicaces flatteuſes, où l'Auteur en dit toujours trop, quelque abrégées qu'elles ſoient. Auſſi, la Dédicace que compoſa le fameux Abadie, fut-elle la plus ſage qui ait jamais exiſté. Elle ne contenoit que ces mots : Au Roi d'Angleterre..... ..... Jacques Abadie. *Quelle vérité, & en même-tems quelle dignité ! Mais je n'ai pas dû imiter un pareil exemple, moi qui ne peux plus être ſoupçonné de flatterie*

ou d'intérêt ; moi qui loue une Ame toute remplie de Dieu, & qui ne la loue qu'en cette qualité.

Je vous venge, OMBRE ILLUSTRE, *de cette modeſtie qui vous fit autrefois craindre les éloges, autant que les autres redoutent la cenſure. Il eſt juſte que les humbles triomphent après leur mort, & qu'on rende à leur mémoire un honneur qu'on n'a pu rendre à leurs Perſonnes. Mais, que dis-je ? eſt-ce ici Mallebranche que j'honore ? & n'eſt-ce pas plutôt moi-même ? Je me tairai donc,*

en vous priant, OMBRE ILLUSTRE, *de recevoir mes vœux, & de me plaindre de ce que je ſuis ſur une terre où vous n'êtes plus.*

PRÉFACE.

ON croit communément aujourd'hui que rappeller les hommes à eux-même, c'eſt les rendre miſantropes, parcequ'on ne connoît en ſoi qu'une certaine humeur, qu'on prend pour l'ame. Notre Métaphyſique, en conſéquence, ne nous ſert plus qu'à imaginer des définitions tout-à-fait inutiles, tandis qu'elle devroit nous dégager des objets matériels, & nous éle-

ver juſqu'à l'Etre incréé.

Nous ne ſommes plus cet homme, chef-d'œuvre de Dieu, né pour vivre d'une vie toute ſpirituelle; mais nous ſommes une eſpece d'animal, dont toutes les affections ſe bornent à la terre, & roulent ſur des frivolités. Cependant que de tréſors renfermés dans l'eſſence de ce *ſoi-même* dont nous allons parler! Combien de moyens de nous entretenir avec nous, quand nous

ſavons

ſavons nous approfondir & nous analyſer!

La *Converſation* ſuppoſe, au moins, deux perſonnes qui diſcourent enſemble, & qui tantôt ſont d'accord, & tantôt en oppoſition : or, comme nous éprouvons en nous-mêmes un *je ne ſais quoi*, qui tantôt nous conſeille & tantôt nous reprend, qui tantôt veut & tantôt ne veut pas, nous pouvons, ſans contredit, converſer intérieurement.

Le ſpectacle de l'hom-

me, c'eſt-à-dire, d'un être tout ſpirituel d'une part, & tout matériel de l'autre, nous préſente des penſées & des affections, des idées & des perceptions, des deſirs & des beſoins, des vertus & des paſſions, dont l'union ou l'oppoſition forme dans chacun de nous, l'abrégé d'un monde, & l'emblême de toutes les ſociétés.

Nos penſées n'exiſtent & ne ſe ſuccedent qu'à pure perte, ſi nous n'avons l'attention de les lier

enſemble, & d'en faire un tout qui raiſonne, qui combine, qui calcule, & qui nous guide ſelon les différentes circonſtances; & c'eſt là cette opération que nous appellons *Converſation avec ſoi-même.*

Nous avons tous, trois ſortes de paſſions, & trois ſortes de vertus; paſſions & vertus de tempéramment, d'amour-propre, & d'intérêt. Tel eſt le grand mobile qui agite tous les hommes, qui traîne l'un à la Cour & l'autre dans

le Cloître, qui lance celui-ci dans le tumulte du monde, & qui fixe celui-là dans ſon Cabinet d'étude.

Il ne faut pa s'imaginer que les vertus perdent quelque choſe de leur mérite & de leur ſublimité dans une définition qui paroît les confondre avec les paſſions. L'amour-propre, comme amour de ſoi-même, n'a rien que de bon; & c'eſt dans ce ſens qu'il engendre des vertus. L'intérêt, en tant que deſir

d'une récompenſe éternelle, doit tous nous animer; & c'eſt ſous ce point de vue qu'il produit des vertus. Il n'y a point d'homme qui n'agiſſe pour récompenſe, puiſque David lui-même dit au Seigneur, qu'il pratique ſa Loi à cauſe de la récompenſe : *Propter retributionem.*

Les choſes étant ainſi, nous ſentons, par le moyen de notre tempéramment, de nos intérêts & de notre amour-propre, tout ce

qui peut nous élever ou nous abaiſſer, nous ennoblir ou nous dégrader, nous réjouir ou nous affliger, nous appliquer ou nous diſtraire, c'eſt-à-dire, en un mot, tout ce qui peut former une véritable converſation. Les entretiens du monde n'ont pas d'autres objets.

La Converſation avec ſoi-même n'eſt donc point une de ces chimeres qu'on réaliſe à l'aide de quelques termes de Métaphyſique : elle exiſte réellement dans

chacun de nous, quand nous voulons nous conſulter. Tout homme eſt né pour la ſociété ; de ſorte qu'il n'y auroit point de ſolitaire, ſi nous ne trouvions en nous-mêmes des moyens de converſer intérieurement, lorſque nous ne le pouvons faire avec nos égaux. Mais qu'avons-nous beſoin de vouloir prouver une converſation qu'on n'ignore que parce qu'on eſt diſſipé ? Ceux qui vivent dans eux-mêmes, entendront certaine-

ment notre langage ; & ceux, qui s'abandonnent au torrent du monde, ne nous liront certainement pas, & c'eſt le grand nombre.

Quelle ſurpriſe, ou plutôt quel effroi, lorſqu'on conſidere combien, parmi tant d'êtres penſans répandus dans cet univers, il y en a peu qui penſent réellement ! L'ame, ſemblable à ces anciennes Nobleſſes qui vivent dans l'obſcurité, paroît avoir perdu tous ſes titres & tou-

tes ſes prérogatives. Nos Cités ne poſſedent preſque plus que des automates, qui ne ſavent que manier quelques cartes, faire quelques geſtes, & rendre quelques ſons. Que ſignifient, en effet, les converſations du monde ? Mais n'en parlons pas pour l'honneur de l'humanité. Tout ce que je ſais, c'eſt que le monde, qui fait un ſpectable de ſes aſſemblées, & qui en tire vanité, devroit avoir honte de ſe compromettre de la ſorte.

La Converſation avec ſoi-même, bien différente de ces entretiens où l'on ne diſcourt que de la pluie & du beau tems, que des modes & des vanités, rappelle l'homme à ſon origine, & lui fait entrevoir toute ſon excellence & toutes ſes facultés. Nous ne prétendons pas qu'on doive tirer vanité d'une naiſſance chimérique, ou d'une dignité futile, à l'exemple de cet Evêque François, qui s'écrioit, en mourant : *O mon Dieu! ayez*

pitié de ma Grandeur ; mais nous desirons que l'ame soit en honneur, & qu'elle jouisse de tous ses privileges. L'élevation, qui tire sa source des distinctions du monde, est orgueil ; & celle qui naît de notre intimité avec Dieu, est dignité. On ne converse bien avec soi, que lorsqu'on se connoît ; & on ne se connoît, qu'en se voyant dans l'Etre suprême qui nous a faits.

Quel langage pour les hommes charnels, eux qui

n'eſtiment de gloire, que celle de s'abandonner aux vanités de la terre! Comment notre *Moi* devient-il la proie de nos paſſions, lui qui doit les tenir en eſclavage, & ſe faire reſpecter en Souverain? Au lieu d'imiter un Pilote qui gouverne le navire, & qui en connoît toutes les parties, pour en faire uſage dans le beſoin, nous laiſſons errer tout notre être au gré des tempêtes, & nous haſardons, en riant, notre propre naufrage.

Ces malheurs naiſſent, n'en doutons pas, de ce que nous parlons trop, & ne penſons point aſſez. Nous nous répandons en une ſtérile abondance de mots, & nous négligeons la premiere & la plus noble fonction de notre vie, qui eſt celle de penſer. En vain notre ame cherche continuellement à nous inſtruire; nous l'étouffons, & nous agiſſons comme ſi nous n'avions point de plus grands ennemis que nous-mêmes.

C'eſt uniquement pour guérir les hommes de ce préjugé, que j'ai entrepris cet Ouvrage. Quel miracle n'opéreroit-il pas, s'il pouvoit nous réconcilier avec nous, & nous convaincre que l'ame, dégagée des paſſions & des ſens, eſt le meilleur ami qu'on puiſſe jamais trouver! Ce n'eſt que ſous ce point de vue que nous la conſidérons, quand nous faiſons ſon éloge.

La matiere que je traite exigeroit, ſans doute, plus

de pénétration & d'étendue; mais je penſe que dans un ſiecle auſſi diſſipé que le nôtre, il faut préſenter des Ouvrages métaphyſiques de moralités, avec beaucoup de diſcrétion. Je me ſuis donc accommodé aux tems, & j'ai dû le faire; autrement point de Lecteurs.

Que le titre de la *Converſation avec ſoi-même*, n'effarouche donc point les hommes diſſipés. J'ai préféré l'avantage d'être entendu, à celui de paſſer pour

ſavant. J'abandonne aux Métaphyſiciens, le grand art de développer l'ame, & de la rendre, toute ſpirituelle qu'elle eſt, plus ſenſible que les ſens mêmes. J'ai voulu, qu'en liſant cet Ouvrage, on pût penſer ſans s'appercevoir qu'on penſe. Les hommes d'aujourd'hui ſont continuellement en garde contre tout ce qui leur paroît trop ſérieux, à moins que le ſérieux ne les conduiſe au matérialiſme, &, par conſéquent, à l'incrédulité.

Nous en voyons un exemple dans l'Ouvrage intitulé : *De l'Eſprit.* Ce Livre, tout abſtrait qu'il eſt, ne ſe répand de toutes parts, que parcequ'il contient les principes les plus erronés, qu'il nous confond avec la bête, & qu'il ſuppoſe toutes les vertus un intérêt ſordide. Il n'y a jamais eu de ſiecle où l'on ait plus abuſé de la Métaphyſique que dans celui-ci : on la *deſpiritualiſe*, ſi l'on peut parler ainſi, & l'on n'en retient que les termes,

pour mettre les corps en honneur. Ainſi la véritable Métaphyſique a diſparu, & il n'en reſte plus que le jargon.

La Converſation avec ſoi-même, quoique traduite en Italien, & quoique imprimée à Rome, il y a ſix ans, aura, dans bien des endroits, le mérite d'un Livre nouveau. Cet Ouvrage fut ſi mal imprimé, par la faute d'un Libraire, autant ignorant que frippon, qu'il eſt reſté concentré dans l'Italie : on ne

pouvoit en parcourir quelques pages ſans indignation ; le papier, les caracteres & les fautes, ayant également concouru à rendre ce Livre affreux.

D'ailleurs, l'Italie, en général, trop livrée aux études des Loix & des Antiquités, ne goûte gueres les Ouvrages qui traitent de l'Ame & de ſes attributs. On n'y connoît qu'une Métaphyſique toute ſcholaſtique, dont les queſtions ſont véritablement ridicules. Mallebranche, à

l'*Index*, en eſt une bonne preuve, lui qui puiſa tout ſon ſyſtême dans ſaint Auguſtin.

Je dois cependant dire ici que la *Converſation avec ſoi-même*, a été approuvée par le Pere Orſi, Maître du ſacré Palais, & louée par le Pere Fabricy, Lecteur en Théologie, comme étant *un Ouvrage ſage, judicieux, & plein d'une Philoſophie ſublime & chrétienne.* Ce ſont les termes.

Maintenant que ce Livre va devenir plus public,

on pourra le joindre à la *Jouiſſance de ſoi-même*, que j'ai fait imprimer. Ces deux Traités forment un Corps de Métaphyſique-Pratique, viennent à l'appui l'un de l'autre, pour rappeller l'homme à lui-même & le rendre heureux, & nous prouvent qu'il faut commencer par converſer avec ſoi, avant de pouvoir jouir de ſoi.

Ceux qui liront cet Ouvrage, lui feront grand honneur; & ceux qui ne le liront pas, ne lui en feront

pas moins ; car ils prouveront que j'ai dit la vérité, en assurant que les Livres sérieux ne sont plus recherchés, & que notre siecle est la saison du libertinage & de la dissipation.

Combien de jeunes gens viendront en foule chez les Libraires, y regarderont tout simplement le titre de ce Livre, & ensuite le rejetteront ! O insensés ! qui craignez de voir votre ame, & qui croyez trouver votre

bonheur dans des lectures criminelles & frivoles, apprenez qu'il n'y a point de paix pour les hommes diſſipés, & qu'on n'eſt heureux, qu'autant qu'on ſe connoît. Etudions-nous donc nous-mêmes ; cette étude ſurpaſſe toutes les ſciences & tous les plaiſirs.

D'ailleurs, quelques lumieres que l'on ait, on n'eſt qu'une nuée ſans eau, & qu'un amas de connoiſſances inutiles, ſi l'on s'ignore. On en ſait beaucoup plus en ſe

ſoumettant à l'autorité de la Religion, que nous trouvons en nous-mêmes, qu'en apprenant toutes les opinions philoſophiques répandues dans l'univers.

En effet, ſuppoſons pour un moment, que Spinoſa, qui matérialiſa tout, & que Barclay, qui ſpiritualiſa tout, euſſent vécu mille ans, & qu'aſſociés à Paſcal, qui tint le ſage milieu entre ces deux Philoſophes ſinguliers, ils euſſent paſſé tout ce tems à vouloir approfondir la Religion

ligion & pénétrer dans les deſſeins de Dieu, hélas? auſſi ignorans & auſſi peu avancés que le premier jour, ils ne nous auroient donné, au bout du terme, que leurs propres viſions, & ils nous auroient forcés à conclure, qu'une Philoſophie qui doutes n'eſt qu'un piége qu'il faut éviter.

Adorer, ſe ſoumettre, ſe taire & ſouffrir, eſt le parti du Sage, & la concluſion que l'Auteur du Poëme de la Religion naturelle, eſt obligé lui-même de tirer,

malgré tout ce qu'il oſe dire contre le Chriſtianiſme. C'eſt ainſi que la vérité ne perd point ſes droits, & qu'elle met en contradiction avec eux-mêmes, tous les Ecrivains qui oſent la combattre.

On ne trouvera point dans ce Livre de pareilles inconſéquences : tout y eſt lié, parceque tout y eſt vrai, & que toutes les vérités, enchaînées les unes dans les autres, forment une échelle merveilleuſe, depuis nous juſqu'à Dieu.

Il ne s'agit que de trouver le premier anneau, & on le trouve à coup sûr si-tôt qu'on s'analyse, loin du monde & des passions. On passe des sensations aux idées, & du fini à l'infini; de sorte que l'homme qui médite, entrevoit son individu dans l'immensité de Dieu même, où nous respirons, & où le monde entier roule sans cesse : *In ipso vivimus, movemur & sumus.*

Platon ne mérita le sur-

nom de divin, & ne rendit ſa Philoſophie célebre, que parcequ'il puiſoit en lui-même, des principes lumineux, qui le rapprochoient de l'Etre univerſel. Toute Philoſophie qui nous en éloigne, n'eſt qu'une ſcience illuſoire; & c'eſt par cette raiſon que dans ce nombre infini d'Ecrivains que nous connoiſſons, il y en a très peu de ſages.

Chacun, ardent à vouloir réformer le monde, n'a point penſé à travail-

ler ſur l'ame, ce fonds inépuiſable d'affections & d'idées. Nous n'avons vu en conſéquence, que des hommes qui s'appliquoient à verniſſer le dehors d'eux-mêmes ; de ſorte que leurs belles maximes ne ſont qu'un plâtre qui tombe preſque auſſi-tôt qu'il eſt mis. Il faut autre choſe que des termes, des axiomes & des definitions, pour nous inſtruire & pour nous corriger, mais on s'imagine aujourd'hui qu'un Livre eſt un chef-

d'œuvre, lorſqu'on y trouve des définitions toutes neuves.

C'eſt pourquoi nos Métaphyſiciens & nos Moraliſtes doivent ſe mettre à la mode, en ayant grand ſoin de ne pas parler comme Mallebranche & Nicole; autrement ils paſſeroient pour des radoteurs du vieux temps. Qu'il eſt humiliant pour la nature humaine, de voir comme nous fuyons la vérité, & comme nous lui préférons des phraſes cadencées

qui ne ſignifient rien, & qui, pour l'ordinaire, la défigurent & la contrediſent.

Après avoir parcouru pluſieurs ſiecles, qui ſont comme autant de Livres en blanc, où l'on n'apperçoit aucune lettre, nous voyons celui-ci ſurchargé de mots, de maniere à confondre toutes nos idées. Ce ne ſont que des Ecrits de toutes parts, qui ſe combattent les uns les autres, & qui ne s'accordent que dans un point qui eſt celui de l'erreur. Re-

venons à la *Converſation avec nous-mêmes*, & étudions-nous à ſentir notre ame, plutôt qu'à la définir.

LA CONVERSATION AVEC SOI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Combien elle eſt ſupérieure à toute autre converſation.

LE plus beau titre de l'homme eſt celui d'être homme. Que de merveilles renfermées dans nous-mêmes ! Tous les Philoſophes en ont été ſurpris. Les uns, qui ne

connoiſſoient rien que de ſenſible, prétendirent que nous étions d'un cinquieme élément plus ſubtil & plus délié; les autres voulurent que nous fuſſions autant de dieux. Inſenſés qu'ils étoient, ceux-ci conſultoient des objets palpables, pour définir ce qu'on ne peut palper, & ceux-là ſubſtituoient à la place de leur ame, leur folle vanité. Auſſi cette ame ſe rit-elle des portraits biſarres que la plupart des Philoſophes nous font de ſon eſſence & de ſes propriétés. Elle a beau promener ſes regards de ſiecle en ſiecle, ſur les différens tableaux qui ſemblent nous la repréſenter; elle ne peut s'y reconnoître, & ſes meilleures copies qu'elle apperçoit entre les mains de nos Méta-

phyſiciens modernes, lui paroiſſent encore pleines d'imperfections.

Ce n'eſt point dans les ſyſtêmes philoſophiques, que nous pouvons entrevoir l'ame telle qu'elle eſt : elle nous échappe au milieu de tant de différentes opinions. Veut-on trouver l'ame, il faut la chercher dans l'ame même ; mais cette recherche ſuppoſe un dépouillement entier des objets corporels, & une abſtraction générale des paſſions & des préjugés. Le moindre grain de matiere qui viendroit à la traverſe, fût-il plus ſubtil que l'air ou le feu, devroit être rejetté. Peut-être le confondroit-on avec cette ſubſtance purement intelligente, qui n'eſt autre que le ſouffle de Dieu même ; car il faut bien ſe perſua-

der que l'ame, quoiqu'unie au corps, n'avoit pas plus de rapport avec cette portion de matiere, qu'avec celle qui eſt au centre de la terre. Nous éprouvons cette vérité. Combien de fois n'avons-nous pas ſenti notre corps comme abandonné dans un lieu, & comme iſolé, pendant que notre être penſant s'élançoit, avec impétuoſité, vers l'Etre infini, ou qu'il parcouroit ce vaſte hémiſphere? Il eſt certaines ſituations & certains momens heureux qui nous arrachent à tous les objets extérieurs, & qui nous tranſportent au-delà des aſtres & de leurs tourbillons. L'eſprit alors ne traîne point nos propres ſens: il ne conſerve que ſes idées & ſes affections, qu'il ne peut abſolument perdre.

Que de circonſtances dans la vie que d'expériences, où les hommes, ne ſentant ni froid, ni chaud, n'ont qu'une impreſſion ſourde de leur exiſtence! Si, par exemple, on nage paiſiblement au milieu d'un fleuve, on oublie facilement toute ſenſation. Il ſemble que le corps, abandonné au fil de l'eau, ne forme plus qu'un tout avec ce fluide qui l'entraîne. L'ame ſeule paroît ſe promener ſur la ſuperficie des ondes, & n'avoir qu'elle ſeule à contempler.

Mais nous ne ſentons jamais mieux ſa ſpiritualité, que dans un évanouiſſement. Plus de matiere qui nous affecte alors. On éprouve entre le plaiſir & la douleur, un je ne ſais quoi qu'on ne ſauroit défi-

nir, & qui ne ceſſe de nous avertir que nous exiſtons.

Si nous admirons la beauté des fleurs, ſi nous reſpirons l'odeur des parfums, ſi nous écoutons l'harmonie des ſons, c'eſt par amour pour notre propre corps. L'ame, ce plus intime de nous-mêmes, n'a pas plus beſoin de ces ſecours extérieurs, que de la nourriture & du ſommeil : elle laiſſe la matiere ſe renouveller, & s'entretenir par des alimens; autrement il faudroit dire que des particules de pain mêlées par la digeſtion avec le ſang, deviennent partie de l'ame, qu'elles raiſonnent en conſéquence, qu'elles enfantent des projets, & qu'elles dictent des loix.

En vain des hommes, jouets de

leurs passions, ont affecté de produire à nos yeux des animaux industrieux, comme des rivaux capables de disputer à l'ame les hommages qui lui sont dûs. Masses de terre organisées, ces animaux n'ont pu soutenir le parallele. Bientôt leur défaut de réflexion & de liberté a démenti leurs panégyristes, & relevé l'ame sur les débris d'une opinion aussi bisarre. On auroit beau réunir toute la rapidité des mouvemens & la délicatesse des ressorts les plus subtils; on ne formeroit jamais cette pensée qui voit & qu'on ne peut voir, qui pénetre & qu'on ne peut pénétrer. On en sent la preuve dans ces automates fameux, qui tous n'ont servi qu'à démontrer combien l'ame est ad-

mirable, quand elle opere. Mais il n'eſt pas néceſſaire de ſortir de notre propre corps, pour nous en convaincre. A peine ce corps eſt-il formé, que l'ame vient donner un jeu facile à ſes reſſorts, & délier ſes organes. Si elle n'ouvre pas tout à-coup ſes oreilles & ſes yeux, ſi elle ne rend pas ſon cœur reconnoiſſant & ſon cerveau capable de conſerver des idées, c'eſt par ménagement pour un petit corps foible & délicat dont elle dépend : elle n'opere que par ſucceſſion, crainte d'altérer dans un inſtant des membranes & des fibres qui doivent durer pluſieurs années. On voit donc alors cette ame attentive ne ſe développer que peu à peu, à proportion que le corps s'étend &

ſe fortifie. Le conſultant ſans ceſſe, elle badine dans l'enfance, elle étudie dans la jeuneſſe, elle réfléchit dans l'âge viril, elle ſe repoſe dans la vieilleſſe.

Malgré toutes ces complaiſances, l'ame toujours jalouſe de ſes droits, agit de maniere qu'on ne peut la confondre avec le corps. Elle nous rend ſenſible l'habitude où elle eſt de l'entrevoir, de juger de ſa taille & de ſa péſanteur; enfin, le pouvoir qu'elle a de l'ébranler tout entier au premier cri de ſa volonté. Si la tête & le cœur nous ſemblent ſuſceptibles de connoiſſance & d'affection, ce n'eſt que parceque l'une ſe trouve la ſeule partie de notre corps, où tous les ſens ſont réunis, & l'autre

le centre de la circulation du ſang.

L'ame eſt donc au milieu de nous en qualité de Souveraine, à qui tout doit obéir. Nos ſens ſont ſes miniſtres, toujours obligés d'exécuter ſes ordres, & de contribuer à ſa tranquillité. Ils doivent garder ſes avenues pour écarter le tumulte des paſſions & la foule des préjugés. S'ils ne s'acquittent pas de ce devoir, c'eſt que l'ame a le ſort malheureux de la plupart des Souverains, qui quelquefois ont des Sujets auſſi infideles qu'ingrats.

La ſupriorité de l'ame ne ſe fait pas ſeulement ſentir dans l'empire qu'elle exerce ſur le corps. Toutes les ſciences & toutes les loix, émanées de ſon Tribunal, annoncent ſes droits ſur le paſſé, le pré-

ſent & l'avenir. L'Univers, tout beau & tout vaſte qu'il eſt, n'a pas en lui-même de quoi captiver cette ſubſtance purement ſpirituelle, qui ſe figure des eſpaces à l'infini, & que la vue de l'éternité ne ſauroit étonner. En vain cette ſucceſſion d'êtres que nous nommons le tems, voudroit étendre ſes rigueurs juſques ſur notre ame. Au milieu du dépériſſement général des créatures qui nous environnent, & qui chaque jour ſe flétriſſent, elle s'applaudit de ſon immortalité. Ce n'eſt point pour elle que les mois, les ans, les ſiecles ont été formés: jamais elle ne les eût connus, ſans l'occaſion des corps. Toutes les générations vieilliſſent, toutes ſe hâtent de rentrer dans la terre d'où

elles ſont ſorties, tandis que l'ame toujours nouvelle, ne craint point de s'épuiſer. Que la nature écroule, que notre corps ſe change en cendre, ou en vapeur, qu'importe à cette intelligence réellement incapable de diſſolution.

Voilà, ſans doute, des vérités de conviction. Oui, malgré les paſſions qui nous aſſiégent & les objets ſenſibles qui nous occupent, l'homme ne peut s'empêcher de reconnoître intérieurement l'excellence de l'eſprit. Il échappe, à chaque inſtant, des aveux de ſa dignité, à ceux même qui oſent le matérialiſer. Toutes les fois qu'ils font l'éloge d'un bel Ouvrage, ou qu'ils admirent une action héroïque, ils avouent la ſupériorité de notre ame.

Les argumens même ſubtils & ingénieux, qu'ils emploient pour combattre ſa ſpiritualité, ne ſervent qu'à la prouver. Ils font ſeulement voir qu'ils ſont des ingrats, & c'eſt là toute leur démonſtration.

Nous avons une ſi grande idée de l'ame, dit Paſcal, que nous ne pouvons ſouffrir d'être mépriſés. Quelque gloire & quelque avantage que l'homme ait dans le monde, il ſe croit malheureux, s'il n'eſt placé auſſi avantageuſement & auſſi glorieuſement dans la raiſon des autres : c'eſt la plus belle place, juſques-là que ceux qui mépriſent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent être admirés, & ſe contrediſent ainſi eux-mêmes par leur propre ſentiment,

Si l'ame ſe trouve jointe à la matiere, c'eſt que l'homme, placé au milieu d'un monde corporel, devoit avoir une intelligence capable de l'élever à l'Etre ſuprême, & un corps en même-tems propre à palper, & voir tout ce qui l'environne. Sans corps, il étoit aveugle & muet dans ce vaſte Univers; ſans ame, il avoit le ſort des animaux qui ne connoiſſent, ni leur principe, ni leur fin, & dont les opérations méchaniques ne devroient peut-être pas plus étonner que les mouvemens révulſifs de cette plante appellée Senſitive.

L'union de ces deux ſubſtances, ſi intime & ſi admirable, met l'homme en état de s'interroger lui-même, d'interroger tous les êtres, de

juger, de prononcer, de combiner & d'exécuter. Noble exercice! heureux travail, qu'on doit préférer à toute autre étude! Que nous importe d'avoir une définition préciſe de l'ame. Paſſerons-nous toute notre vie dans une ſpéculation ſtérile ſur un objet qui nous ſera toujours caché! Il vaut, ſans doute, bien mieux ſentir notre ame, que la définir. Nous ne faiſons entrevoir ſon excellence & ſa ſpiritualité, qu'afin d'engager les mortels à goûter les précieux avantages de ſon entretien. Il eſt naturel de commencer par connoître ceux avec qui l'on doit former une intime liaiſon. Bientôt on trouvera dans celle-ci, dequoi s'élever au-deſſus des penſées ordinaires, &

de quoi ſoutenir toute la dignité d'un être raiſonnable.

Quelque utile que ſoit la ſociété publique, ſouvent elle retombe ſur des connoiſſances temporelles, ſur des affections purement terreſtres, enfin ſur des riens. La converſation intérieure nous rappelle à des objets bien plus admirables. L'ame placée entre le Créateur & les créatures, ne voyant rien au-deſſus d'elles que l'Etre ſuprême, & rien au-deſſous que des corps, ſe tourne naturellement du côté de l'un pour abandonner les autres. C'eſt lui faire violence, que de l'incliner ailleurs.

N'en ſoyons point ſurpris. Le Créateur, n'ayant formé les eſprits qu'à deſſein de le connoître & de l'aimer

l'aimer, veut qu'ils entrent en société avec lui, qu'ils lui parlent, qu'ils l'interrogent; &, si souvent il ne leur répond pas, c'est en punition de leur trop grand attachement pour les créatures. Suivant cet ordre établi, l'ame puise dans le plus secret de sa raison, une science inconnue aux passions & aux sens, elle réforme tant d'opinions bizarres qui s'efforçoient d'arracher son consentement, elle débrouille en silence des idées devenues informes par leur confusion. Si nous avons soin de converser intérieurement, nous apprenons l'étendue de nos devoirs, & nous trouvons le moyen de fixer enfin une félicité que notre dissipation & nos caprices n'avoient pu déterminer.

Par quelle eſpece d'enchantement des perſonnes ſouvent toutes terreſtres, nous rendent-elles donc leur ſociété préférable à celle de nous-mêmes ? Seroit-ce parce qu'il faut de temps en temps ſe livrer à la ſolitude, & que nous en redoutons les abords ? Mais n'avons-nous pas au-dedans de nous la plus excellente compagnie ? C'eſt une imagination féconde, qui nous ravit au-delà de ce monde matériel; un intellect qui s'étend à meſure qu'il s'aproche de l'infini ; une volonté qui ſe porte avec impétuosité vers le ſouverain bien ; une mémoire qui nous entretient de tous les événemens paſſés.

Je trouve en moi-même, quand j'y fais rentrer, des moyens admi-

rables de m'occuper dignement. Le monde entier se développe aux yeux de mon esprit ; je parcours sur le champ tous les pays, tous les temps ; les morts même ensevelis depuis des milliers d'années, semblent sortir de leurs demeures ténébreuses, & venir en foule se ranger autour de moi. Je vois Aristote, Platon, Alexandre, César, & de leurs faits que je me rappelle avoir lus, je passe jusqu'à leurs tableaux, que je me représente animé. Ma vie suffiroit à peine pour décrire cette foule d'objets que mon imagination ou ma mémoire font éclorre sur le champ. Il n'est point de beauté dans l'univers qui ne soit inférieure à nos idées. On trouve presque toujours les merveilles de

chaque pays au-deſſous de l'image qu'on s'en eſt formée. Qu'on juge maintenant des tréſors que nous poſſédons au-dedans de nous.

C'eſt, ſans doute, la prééminence de cette converſation ſur tout autre entretien, qui détermina tant d'hommes vénérables à s'exiler de la ſociété, & à n'en plus connoître que celle qu'ils formoient au-dedans d'eux. Caton ſe faiſoit gloire de répéter ſouvent qu'il n'étoit jamais moins ſeul que lorſqu'il étoit ſeul. Diogene, concentré dans ſon tonneau, croyoit trouver des reſſources en lui-même, qu'on ne trouve pas communément ailleurs. Un Philoſophe fameux avouoit ingénument que toutes les fois qu'il avoit été parmi les hommes, il en

étoit revenu moins homme. Des mortels, beaucoup supérieurs à ceux-ci, se creusent des solitudes au milieu des rochers, n'ont pour livre que le firmament, pour horloge que le cours du soleil, & pensent que leur ame peut bien remplacer toute autre société.

En effet, que rencontre-t-on ordinairement dans le commerce du monde ? des hommes qui semblent chaque jour se donner rendez-vous pour rétrecir leur esprit ou pour le dégrader. Ils ne l'appliquent qu'à des vanités & à des erreurs ; c'est tout leur entretien. Vous les voyez courir çà & là, rassembler toutes les passions, produire enfin, après bien des peines & des soins, ce qu'on appelle un

bal, un ſpectacle, une aſſemblée. Bel effort de l'eſprit humain ! Sont-ce de pareilles bagatelles qu'on trouveroit au milieu de ſoi-même ? & l'ame abandonnée à ſes propres réflexions, ne s'inſcrit-elle pas, avec raiſon, contre des amuſemens auſſi puériles ? Si elle excuſe ceux qui s'y livrent quelquefois, elle ne peut que plaindre bien ſérieuſement les hommes, qui en font leur principale étude.

En vain ce que le monde appelle *nouvelles*, vient bourdonner aux oreilles de l'homme qui converſe intérieurement. Quoiqu'il ait appris à ſe regarder comme citoyen de l'univers, & comme ami du genre humain, il ne connoît point de nouvelles plus intéreſſan-

tes que la découverte de quelque vérité, ou la réformation de quelque erreur ; il laiſſe à ſes voiſins le ſoin de s'entretenir de mille petits événemens qui ſe ſuccedent chaque jour, ſe réſervant l'avantage & la gloire de méditer ſur les points fixes de l'éternité & de l'infini.

C'eſt ainſi que l'ame forme une converſation bien plus ſublime & bien plus utile. Le ſage eſt naturellement porté, par un noble eſſor, à jouir de ces richeſſes ; le reſte eſt le frivole amuſement du vulgaire. Heureux qui ſait faire une tablette de ſon propre cœur, & peindre au dedans de lui-même de véritables vertus, au lieu de n'en avoir que les images ſur des murailles & ſur des lambris !

Nous ne méditons point assez sur des objets aussi intéressans, & si nous le faisons quelquefois, ce n'est que par surprise. Souvent, par exemple, nous courons chercher au loin un conseil qui nous décide, tandis que nous le portons en nous-mêmes. Il ne s'agit que de faire taire nos passions & nos préjugés, pour entendre prononcer l'ame dans toute la justesse & l'équité. Cet oracle intérieur nous parlera peut-être beaucoup mieux que ce Savant qui ne donne que des réponses de vanité.

Eh ! pourquoi toujours vivre d'emprunts, pendant que chacun de nous possede en lui-même un magasin inépuisable de richesses ? C'est faire l'aveu de son indigence

& convenir de ſon ennui, que de ſe répandre de toutes parts; il ſembleroit que nous ne penſons que dans autrui.

Quelque eſtimables que ſoient ceux qui conſultent toujours & qui liſent toujours, je ne ſaurois, dit Boſſuet, leur pardonner ces intempérances de lecture, & cette avidité d'avoir les déciſions des autres; qu'ils apprennent à faire uſage de leur ame, à la regarder comme la premiere Bibliotheque qu'ils doivent feuilleter; & comme le plus excellent conſeil qu'ils doivent écouter. Par cette application ils s'éleveront au-deſſus des bornes d'un monde terreſtre; ils contempleront l'Etre ſimple, immenſe, éternel; ils verront décroître à leurs

yeux, des coloſſes de grandeur que leur vanité groſſit, & ils trouveront au-dedans d'eux une paix que le commerce des hommes ne peut donner.

Il ſemble donc qu'on paſſe d'un monde dans un autre, & qu'on s'élance du ſein des étoiles pour retomber ſur cette terre, lorſqu'on abandonne la converſation avec ſon ame, pour ſe livrer à celle des ſens. Où Paſcal, encore enfant, fut-il trouver, ſi ce n'eſt en lui-même, la trente-deuxieme Propoſition d'Euclide? Je me le repréſente à l'âge de douze ans, au milieu des définitions, des axiomes & des démonſtrations, ſans autre maître que tout l'effort de ſon génie, qui le rendoit déja comme un au-

tre inventeur des Mathématiques. Tycho-Brahé se dérobe chaque nuit au sommeil & à son Gouverneur ; il voyage perpétuellement dans les astres, s'appuyant uniquement sur le pouvoir de son ame, à qui seule nous devons un système de la terre & des cieux. Quelle différence entre les observations qu'on fait au milieu de la multitude, & celles qu'on fait au-dedans de soi ! L'esprit perd toujours quelque chose de son énergie, en se dissipant de part & d'autre.

Mais quand même l'entretien des hommes procureroit tout l'agrément & toute l'utilité, son interruption laisseroit un vuide à remplir. Les foibles mortels, réduits à de fatales nécessités, ne sau-

roient perpétuellement converſer. Une diſſipation journaliere, jointe à leurs intérêts, les diſperſe çà & là, & ne leur permet de ſe raſſembler qu'à de certains momens. On ne rencontre point ces inconvéniens dans la converſation intérieure : quoiqu'elle ſe faſſe beaucoup mieux ſentir au milieu de la ſolitude, elle ne ceſſe pas d'inſtruire, malgré le tumulte des aſſemblées & des affaires. Il eſt de l'eſſence de l'ame de toujours penſer, ainſi que de la lumiere d'éclairer. Point d'intervalle entre ſes penſées; & ſi nous en ſoupçonnons quelquefois, c'eſt que nous ne voulons pas diſtinguer les penſées vagues des penſées réfléchies : celles-ci ſont un point de vue qui captive nos re-

gards, celles-là une perſpective qui nous échappe. Rarement il arrive que nous ayons de ces penſées vagues en converſant avec nous-mêmes, ou elles ne font que paſſer.

Nous ſommes tellement créés pour méditer, que, malgré notre diſſipation, il nous arrive de tems en tems d'envier le bonheur de ceux qui vivent dans la ſolitude. Les vaſtes forêts nous inſpirent preſque toujours le deſſein d'y reſter, au même inſtant qu'elles excitent en nous une ſecrete horreur. Nous les chériſſons, nous y ſentons notre ame plus en liberté que par-tout ailleurs, & il eſt peu d'hommes qui, dans le cours de leur vie, n'aient formé le deſir de ſe conſtruire un Hermitage, & de

s'y fixer ; témoignage précieux d'un esprit qui connoît toute sa dignité, & qui cherche naturellement à se débarrasser des passions & des sens, dont l'Empire est beaucoup plus fort au milieu du monde. Là, quelque rang qu'on tienne, on est assujetti à la méthode commune de converser ; là, il faut dépendre des matieres qu'on traite, des questions qu'on propose, des disputes qu'on agite. Tristes nécessités, sujets d'impatience ou d'ennui, qui, forcez, tantôt à déguiser la pensée, & tantôt à l'étouffer, vous n'êtes point à craindre dans la conversation avec nous-mêmes. Ici chaque homme est Roi ; il prononce & tout se tait : maître absolu des matieres qu'il veut traiter, il détermine son

entretien, il l'interrompt, ou le prolonge à ſon gré. Après avoir commandé à ſa mémoire de l'occuper, il ordonne à ſon imagination de le réjouir, & il eſt obéi.

Ce n'eſt pas tout : le commerce avec notre ame anticipe cet heureux moment, où, loin du monde & de ſes frivolités, nous contemplerons l'être par excellence, & nous reconnoîtrons l'abondance des tréſors que nous poſſédons au-dedans de nous. La converſation intérieure devient une ſecrétion de la matiere & de l'eſprit : on renvoie l'un à ſon centre, vers l'Eternel & l'Infini ; on laiſſe l'autre à ſa place, au milieu des ténebres & de la corruption.

Il ne pouvoit y avoir parmi les

mortels de plus heureuſes découvertes que celles qu'on fait dans ſon cœur. Ce labyrinthe, inexplicable à la plupart des hommes, ſe développe à meſure qu'on converſe avec ſoi : on en pénetre toutes les iſſues, on en connoît toutes les ſinuoſités. L'homme eſt aſſez grand par lui-même, pour entrer dans un calcul de ſes penchans, de ſes humeurs & de ſes deſirs : ce calcul égaleroit bientôt l'évidence des démonſtrations politiques, ſi l'on avoit ſoin de choiſir l'ame pour ſon propre guide. N'a-t-on pas vu les vrais Philoſophes ſavoir juſqu'à quel point leur tempérament avoit d'aſcendant ſur eux, connoître, au plus juſte, les propriétés & le contrepoids de leurs

humeurs ? La converſation intérieure nous apprend en quoi tous les hommes ſe reſſemblent, en quoi ils different, quel empire le climat, la conſtitution & l'éducation ont ſur eux. On juge alors aiſément de ce que peut faire un tel dans telle circonſtance, on prévoit les évenemens, on amene les hazards.

Qu'il ſeroit à deſirer que cette converſation intérieure fût plus en uſage parmi les humains! nous aurions des démonſtrations merveilleuſes, qui ſerviroient à dreſſer des préſages politiques ; nous profiterions de magnifiques & d'importans projets, ſources du rétabliſſement des Empires & de la félicité des Peuples ; nous verrions des héros comparer le préſent avec

le passé, s'enfoncer dans l'avenir, exécuter les plus grandes entreprises; nous admirerions de sublimes rêveurs, qui prédiroient les choses éloignées, ainsi que Tacite prévit les malheurs qui ravagerent l'Europe; nous trouverions enfin de nouveaux Archimedes, qui se construisant des spheres de verre, découvriroient, au travers des objets les plus confus, le monde, en un mot, tel qu'il est.

La conversation intérieure, comme on peut le voir, éleve & soutient l'homme dans un amour de soi-même qui lui est naturel. Nous devenons autant de petits centres, où nous savons nous suffire à nous-mêmes en ce que nous nous rapprochons de Dieu, centre univer-

ſel. On diroit que celui qui aime à vivre au-dedans de ſoi, ſe trouve ſur une éminence, & qu'il apperçoit l'univers ſous ſes pieds. Cette ſituation n'eſt point ce qu'on appelle orgueil, mais une noble fierté, digne de l'excellence de notre ame.

CHAPITRE II.

En quoi conſiſte la converſation avec ſoi-même.

LA terre que nous habitons eſt véritablement un théâtre où tous les objets ſont maſqués. Nos ſens d'un côté, nos préjugés de l'autre, ont traveſti l'univers. Nous avons beau palper les créatures qui nous environnent; nous ne ſentons

qu'une ſurface impénétrable. En vain le microſcope vient à notre aide ; il groſſit nos doutes, en groſſiſſant les objets. L'alambic nous exprime un ſuc encore plus inconnu que la plante qui le produit. Les préjugés nomment, tous les jours, avarice, une prudente œconomie ; & libertinage, une ſimple foibleſſe. Quel contraſte ! Nous voilà donc réduits à ne former de jugemens qu'au hazard, & à demeurer aveugles & muets au milieu d'un monde uniquement créé pour nous. Telle ſeroit, ſans doute, notre condition, ſi l'ame, émanation de la vérité, ne venoit nous inſtruire ; mais elle s'établit en maître qui nous donne des leçons, qui nous éclaire, & qui nous conſeille d'être en relation

avec de véritables ſages. La converſation intérieure n'a garde d'appréhender une honnête ſociété ; elle en connoît trop bien les avantages. L'ame, parmi les perſonnes qu'elle ſait ſe choiſir, ne perd rien de ſes réflexions : auſſi tranquille que ſi elle étoit ſeule, elle profite utilement de l'avis des autres. Les eſprits, dans une mutuelle communication, s'électriſent, & il en ſort de vives étincelles. Une profonde retraite pourroit ſouvent noircir les idées, livrer l'homme aux déréglemens d'une imagination pétulente, & le rendre l'ennemi de tout le genre humain. Que de perſonnes, qui, dans la ſolitude, ne converſent pas avec elles-mêmes, tandis que d'autres ſavent

y converſer au milieu du monde ! Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il faut fuir les compagnies tumultueuſes, ſe ménager chaque jour pluſieurs heures de recueillement. Tous les doutes, par ce juſte tempérament, s'éclairciſſent ; les difficultés diſparoiſſent ; on ſe fait des objections à ſoi-même, & les autres nous en donnent les réponſes.

Il n'eſt pas un ſeul inſecte dans l'Univers qui ne renferme une multitude de merveilles, & qui ne nous oblige à méditer, & quelquefois à conſulter. Celui qui nous ſemble le plus mépriſable, a droit de nous demander raiſon de nos mépris. Nous ne pouvons faire un pas dans la campagne, que nous ne marchions ſur des miracles.

L'herbe qu'on foule aux pieds a des beautés raviſſantes ; mais quelque admirables que ſoient tous ces objets, ils vont échapper à notre vue, ſi l'ame ne nous avertit de les contempler. Pour peu qu'on l'écoute, on l'entend faire l'anatomie d'un ſimple vermiſſeau. Bientôt nous y découvrons un cœur, centre de la circulation du ſang, & des anneaux, qui ſervent de trachée-artere ; bientôt nous appercevons dans une fleur une ſemence de graines à l'infini, & des nuances plus belles les unes que les autres ; nous allons à la ſource, à cette terre féconde, qui tantôt ſe transforme en bouton, & tantôt en fruit. Nous admirons comme le Créateur a pris plaiſir à ſe jouer dans la for-

mation de ce vaſte univers, comme ce jeu forme un tout régulier, comme les points de vue ſont ménagés avec art, comme la couleur la plus amie des yeux, tapiſſe les prairies & les forêts, comme enfin l'animal qui ſemble le plus hideux, eſt parfait en lui-même, & proportionné dans toutes ſes parties.

L'homme, ſans doute, qui ne fait que lire ſimplement ces deſcriptions, ne connoît que la ſuperficie; mais l'homme qui converſe en lui-même, prend la nature ſur le fait dans ſes plus ſecretes opérations : il ſonde la profondeur des cavernes, il gravit les montagnes, & il veut ſavoir le *comment* & le *pourquoi*.

En vain on lui diroit que la corruption peut engendrer ; il comprend que tout doit avoir ſon principe & ſa fin, & que le néant ne ſauroit devenir créateur : en vain on s'efforceroit de lui perſuader que la lune influe ſur les plantes & les fleurs, qu'elle ronge les pierres, & qu'elle regle la ſanté des humains & des animaux ; il croit cette planete fort indifférente à tout ce qu'on lui attribue, & fort éloignée de la malice qu'on lui prête.

Les êtres inanimés ſont bien véritablement morts aux yeux de ceux qui ne réfléchiſſent pas. Un arbre, par exemple, n'eſt qu'un arbre pour la plupart des hommes. Ils en ſavent le mot, ils en voient

les feuilles, & ils ne vont pas plus loin ; mais que ſera-t-il à ma vue, ſi j'ai ſoin de m'entretenir avec moi-même ? Je découvrirai dans ſon tronc une ſeve admirable, qui, tel que notre ſang, coule de tuyaux en tuyaux, va nourrir les racines, les abreuver & les étendre ; qui, de branches en branches, répand une vigueur & une verdure merveilleuſe. Je croirai voir tous les corps venir ſe ranger autour de moi, & venir ſe dépouiller de leur écorce ; je croirai les entendre, & qu'ils ont une voix qui m'annonce leur eſſence & leurs propriétés : mes yeux philoſophiques me rendront ſenſibles des objets qui auparavant étoient imperceptibles.

Ce ne ſera donc plus au milieu

d'un monde, ſtupide & muet, que je me promenerai, mais au milieu d'un monde qui parle & qui m'inſtruit. Les fleurs me diront qu'elles paſſent ainſi que les honneurs, les fleuves m'avertiront de leur rapidité & de celle de nos jours, les fruits champêtres me reprocheront la délicateſſe de mon goût, les ſtatues & les tableaux me crieront à haute voix : Nous voici, ſeuls & triſtes reſtes de tant de Héros, qui ſembloient ne devoir jamais finir. Il faut avouer que l'ame qui réfléchit, répand ſur tous les objets une lumiere qui les rend tranſparens, & qu'elle prête à toutes les créatures un langage éloquent.

Quels ſentimens n'engendre-t-elle point au-dedans de nous,

lorſque, profitant d'une nuit étincelante, nous contemplons les aſtres! On diroit alors qu'elle ouvre à nos yeux le firmament comme un volume, qu'elle nous y fait lire, en caracteres de lumiere, la magnificence & la ſageſſe de l'Etre créateur. Sommes-nous tranſportés ſur les bords de ce terrible élément, qu'un grain de ſable arrête à la voix du Tout-Puiſſant; nous liſons ſur les flots la malheureuſe hiſtoire d'une vie agitée, & le regne furieux des paſſions : nous trouvons-nous ſeuls au milieu des déſerts; un monde ſubſiſtant au-dedans de nous-mêmes, prend la place de celui que nous ne voyons plus.

L'ame, toujours cette ame, nous

précede ; elle semble aller écrire ses avis sur les objets que nos sens doivent admirer, & elle prend cette précaution, crainte que nous ne prenions du clinquant pour de l'or : sans les passions & les préjugés, par-tout nous sentons cette ame qui anime & qui personifie ce qui s'offre à nos regards. Que nous semble la matiere quand nous voulons réfléchir, sinon une transformation continuelle de substances différentes, qui passant les unes dans les autres, sont aujourd'hui sable, & demain verre. Chaque partie de cet Univers devient aux yeux du sage un monde entier en l'ordre physique, pendant que tout ce même Univers ne lui paroît qu'un point en l'ordre moral.

L'homme eſt viſiblement fait pour penſer, dit l'ingénieux Paſcal; c'eſt tout ſon mérite & toute ſa dignité : mais ſon devoir eſt de penſer comme il faut, & l'ordre de la penſée eſt de commencer par les créatures inanimées, pour venir juſqu'à nous, & enſuite de nous à Dieu. Nous penſons à nous quand nous rapportons à notre ame la connoiſſance des êtres corporels. Les conſéquences que nous tirons de leur peu de durée, réfléchiſſent vers l'immortalité de nos eſprits. Nous venons à bout de vuider le cœur de toute affection terreſtre, dès que nous avons bien ſenti les vanités de la terre.

Qu'il eſt beau de voir l'homme ſe contempler dans ſa propre eſ-

ſence, ſe multiplier, pour ainſi dire, au milieu de ſes idées & de ſes affections, & s'en faire une ſociété qui l'inſtruiſe & qui l'amuſe !

Nos ſens n'apperçoivent, ni l'extrême petiteſſe, ni la véritable grandeur : ils tiennent l'homme dans les bornes d'un cercle, qui, roulant ſans ceſſe, nous empêche de voir & le centre & la circonférence. On n'eſt occupé que de ce tournoiement rapide, qui couvre enfin la vue, & ne permet plus de rien démêler. Voilà ce qui reſſerre étrangement nos connoiſſances. Incapables de ſavoir tout, & d'ignorer tout abſolument, nous brûlons du deſir d'approfondir, & nous ne faiſons qu'effleurer. La converſation avec nous-mêmes rapproche, en

quelque façon, ces deux extrêmités. On commence alors à ſentir un tempérament mêlé de force & de foibleſſe ; on agit comme pouvant tout, & on avoue qu'on ne peut rien.

Ce n'eſt donc point ſe livrer à de vaines ſpéculations, que de converſer intérieurement ; il s'enſuit une réforme de nos idées & de nos penchans.

Quel profit ne tirent pas du fond de leur eſſence, les mortels qui habitent avec eux ! Ils clarifient leur ame comme l'or dans le creuſet ; ils la dégagent de toute la matiere qui l'entoure, & ne voient plus que ce qu'elle eſt en elle-même : ſa liberté, ſa ſpiritualité, ſon immortalité ſe développent parfai-

tement à leurs yeux, jusqu'à ce que les évenemens de la vie viennent les occuper. La décadence des uns, l'élévation des autres, sont de ces jeux de fortune dont le Sage fait son utilité. Loin d'envier, à l'exemple du Public, le sort d'un Potentat qui se promene en triomphe, il ne s'occupe, dans ce moment, que du jour lugubre où la mort, par une cruelle métamorphose, va changer ces fleurs brillantes en tristes cyprès. Il laisse aux insensés le soin de contempler les riches & les ambitieux, pendant qu'il ne regarde les projets des humains que comme les foibles efforts de quelques fourmis qui montent à l'assaut d'un brin d'herbe ou d'un grain de bled. Les

agitations de ce petit peuple soulevent le sable, entr'ouvrent les veines de la terre, jusqu'à ce qu'un homme venant à passer, écrase le tout à la fois ; voilà le monde.

Peut-être s'imagineroit-on que la lecture seule nous conduit infailliblement à de telles réflexions. Sans doute la lecture est nécessaire. Il faut converser avec les morts, & se garantir de la malignité des vivants. Mais les hommes ont plus besoin de se feuilleter eux-mêmes, que de feuilleter des volumes. On peut, dit Fontenelle, savoir les pensées de tous les Philosophes, & ne pas penser soi même. Un homme, au rapport de Locke, n'est pas habile, parcequ'il a beaucoup lu, mais parcequ'il a médité sur ses

lectures. Souvent il arrive qu'on ſe perd de vue, & qu'on ne ſe retrouve plus au milieu de tant de ſentimens divers, répandus dans les Livres. Que de ſophiſmes & que de paradoxes enveloppés ſous l'écorce d'un ſtyle enchanteur! Le choix qu'on doit faire d'un Ouvrage appartient uniquement à l'ame, & on ne ſauroit trop la conſulter ſur cette importante matiere.

Suppoſons enfin que toutes ces précautions ont précédé l'étude de celui qui lit, qu'il a laiſſé à l'écart tant de Romans, tant d'inepties répandues dans les Ouvrages, & qu'il n'a choiſi que de bons Auteurs. Quel fruit va-t-il tirer de ſa lecture, s'il ne l'accompagne de fréquentes réflexions? L'Auteur en a fait; mais

les a-t-il toutes faites ? N'en reſte-t-il pas de propres à chacun, rélatives à nos beſoins & à nos penchans ? La converſation intérieure doit donc avoir lieu, au moment même que nous parcourons les Livres les plus inſtructifs : autrement on riſque de s'égarer au milieu des plus excellentes Bibliotheques. Si, par exemple, à l'occaſion des conquêtes des Romains, l'ame ne me fait entrevoir la folle vanité de tant de triomphes, je vais prodiguer mon encens à ce qui ne mérite que du mépris, j'honorerai des victoires qui ne furent que des ravages brillans. Quel ſecours, au contraire, ne tire-t-on point d'une lecture accompagnée de réflexions ? On entremêle ſes penſées avec celles de

l'Auteur quand il parle vrai, & on les oppose à ses sentimens lorsqu'il avance une erreur. On reconnoît que l'opinion a plus enfanté de Livres que la vérité; que s'il est dangereux de trop croire, il l'est encore plus de ne pas croire assez; & que souvent l'imposture, masquée sous le nom de science, en impose plus que la science même.

Il faut donc en appeller des Livres que nous lisons, au sens intime qui doit nous guider. Il est une certaine justesse d'esprit qui sait évaluer les choses selon leur prix, & qu'on n'acquiert point par la lecture: c'est à l'ame à nous la donner. Nous nous en servons pour démêler le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal. On ne sauroit croire

combien cette juſteſſe eſt néceſſaire & rare en même tems. On trouve fort peu dans le monde de ces gens qu'on nomme beaux diſeurs, qui ne détonnent, en prenant plus haut ou plus bas que le ſens commun. On l'appelle ainſi, parcequ'il devroit être le partage de chacun ; mais que de perſonnes qui ſe hâtent aujourd'hui de donner quittance du bon ſens, en faveur du bel eſprit ! L'un eſt ſuranné, l'autre eſt à la mode. On veut tellement ſubtiliſer les choſes, que tout s'évapore, & il ne reſte à la plupart des hommes ni ſcience, ni vertu. Je me défie toujours du jugement d'un grand liſeur, qui, faiſant de ſa tête une Bibliotheque mal arrangée, n'a d'eſprit que celui des autres,

qu'il produit à tort & à travers.

A mesure que nous conversons intérieurement, nous sentons un monde au-dedans de nous, semblable à celui que nous habitons. Il roule en soi des plaisirs, & plus souvent des chagrins & des projets. C'est comme un Etat despotique, où l'ame commande aux passions & aux sens : elle a le droit le plus absolu sur eux, & il arrive cependant qu'ils viennent à bout de changer son gouvernement en aristocratie. Ils usurpent l'autorité, & mettent le désordre dans le centre même de la paix. Nous sentons au-dedans de nous la faculté qui veut, celle qui ne veut pas, enfin celle qui prononce. Tantôt la conversation intérieure est plus tranquil-

le, & tantôt plus agitée. Quand l'ame se répand au-dehors & communique avec les sens, elle ne sauroit conserver le même recueillement. Ici c'est une expérience qu'elle fait, & là une décomposition de parties; car si l'on veut bien l'examiner, l'esprit ne laisse rien échapper à ses regards lorsqu'il entreprend de connoître un objet. Il saisit la moindre parcelle de matiere, il s'efforce d'en pénétrer toute l'essence, & d'en connoître toutes les propriétés; il appelle à lui les proportions, les combinaisons, qui sont toujours à ses ordres, ensuite il opere & il définit.

Ce n'est donc point dans la simple pensée, que consiste la conversation avec soi-même; tous les

hommes penſent, & très peu converſent intérieurement : c'eſt dans un raiſonnement ſuivi de juſtes conſéquences, dans un examen de nous-mêmes & de chaque objet qui nous environne, dans une ſage prévoyance des actions & des événemens. Nous ſurvient-il une affaire épineuſe ou un chagrin domeſtique, nous nous arrachons alors à notre diſſipation, & nous apprenons bientôt ce que c'eſt que de converſer avec ſoi. Mais le grand art de cette converſation eſt de concilier le cœur avec l'eſprit : il y a un grand pont de l'un à l'autre, diſoit l'immortel Maſſillon, & ce n'eſt qu'en conſultant ſes lumieres & ſes penchans qu'on peut en venir à bout.

Malgré tout ce qu'on peut dire à ce ſujet, ce ſeroit en affoiblir l'idée que de vouloir exactement définir l'entretien de l'ame ; les choſes de ſentiment doivent être expliquées par le cœur. Il faut répondre à ceux qui nous interrogent ſur cette matiere : Rentrez dans votre propre intérieur, & là vous lirez, ſans le ſecours de l'alphabet, les grands principes ſur leſquels on doit méditer ; vous trouverez la définition de votre propre être & la raiſon de tant de contrariétés apparentes qui bleſſent votre vue ; vous reconnoîtrez que la nature eſt corrompue ; que le corps agit trop fortement ſur l'ame ; que ce monde, défiguré par le péché, n'eſt que les débris d'un monde plus parfait ; qu'il a

fallu que l'irrégularité des saisons abrégeât la vie de ceux qui ne pensent qu'au mal ; que la terre, ruinée & submergée, devoit porter les marques d'une vengeance toute céleste ; que les hommes enfin, esclaves d'une vie toute sensuelle, devoient être, en punition, tourmentés par des insectes.

Dès lors on ne sera plus étonné de voir des montagnes inaccessibles, des terres stériles & des Pays inhabitables. Il n'y a que celui qui juge sur la superficie des choses, qui décide & condamne au hasard ; comme toute sa science est ordinairement le premier coup d'œil, il ne pénetre pas plus avant : l'ame s'inscrit & se révolte contre des jugemens aussi précoces & aussi té-

méraires ; elle en appelle à elle-même de toutes les déciſions de nos oreilles & de nos yeux.

Il naît du commerce avec nous-mêmes, une multitude de réflexions utiles & agréables ; de façon qu'on a peine à comprendre que tant de perſonnes s'ignorent. Qui donna aux Poëtes le ſublime talent de perſonifier les plantes, de diviniſer les fontaines, d'attribuer juſqu'aux pierres mêmes de la ſenſibilité, ſi ce n'eſt cette converſation. Je les vois s'arracher au tumulte des compagnies, courir ſur le bord d'un ruiſſeau ou dans l'enfoncement d'un bois, y faire éclorre un monde tout nouveau ; je les vois, par les charmes de leur art, s'inſinuer juſques dans le ſein des

fleurs, y pomper des richeſſes ſupérieuries à tout le miel des abeilles, & en compoſer des idyles raviſſantes.

Qu'on demande à tous les Savans, à tous les Politiques & à tous les Négociateurs, ce qu'ils entendent par la converſation avec ſoi-même, & bientôt ils donneront pour réponſe leurs ouvrages, leurs entrepriſes, leurs ſuccès. Voilà, nous diront ils, les richeſſes que notre ame ſut recueillir intérieurement.

On ne manque point de ſujets à méditer quand on veut réfléchir : chaque inſtant de la vie offre une multitude d'évenemens dont on doit profiter; & il n'eſt pas juſqu'aux imperfections du prochain

& juſqu'aux fautes contraires à l'eſprit de ſociété, qui ne deviennent des avis importans. Les aſſemblées, les repas, les viſites & les promenades ne ſont plus un vain ſpectacle de curioſité, mais une école perpétuelle, où l'on apprend le commerce de la politeſſe & de la douceur.

De quel œil de compaſſion ne devons-nous donc pas regarder celui qui oſe faire ces aveux : *Je m'ennuie, je ne ſais à quoi penſer ?* Comment, au milieu de nous-mêmes, qui ſommes tous un aſſemblage de merveilles, au milieu d'un Univers dont la plus petite parcelle eſt diviſible à l'infini, au milieu des connoiſſances que nous avons de notre origine & de notre deſtinée,

pouvons-nous ignorer la maniere de nous occuper & l'art de réfléchir ? Eh ! il ne faut qu'un ſimple regard jetté ſur notre corps, ſur le lieu que nous habitons & ſur cet inſtant où nous reſpirons, pour enfanter une foule de réflexions, & pour nous conduire juſqu'à des eſpaces immenſes & juſqu'à des jours éternels.

Mais on croit la Philoſophie un état violent, & les folies du ſiecle une vraie félicité : cependant nous ſommes tous nés pour être Philoſophes, c'eſt à-dire, ſages, & nous nous dénaturons quand nous ſuivons les maximes du monde. Ce monde eſt un fleuve rapide, rempli de petits tourbillons qui nous conduiſent de l'un à l'autre dans un

tournoiement continuel, jusqu'à un gouffre énorme qui engloutit enfin nos projets, nos plaisirs, nos espérances & nos personnes ; & telle est la vie & la fin de presque tous les hommes.

CHAPITRE III.

Quels sont les avantages de la Conversation avec soi-même.

ON a honte de voir le peu de progrès que les hommes firent dans la recherche de la vérité pendant plusieurs siecles. On bâtissoit des édifices sur un pompeux amas d'opinions, qui n'avoient pour fondement que la crédulité d'un Public abusé ; les conjectures tenoient lieu de réalités. Ce n'a été

été que par le moyen de la conversation avec soi-même, qu'on a pu sortir de ce cahos de doutes & d'incertitudes où l'univers demeuroit enseveli. Il a fallu que l'homme entrevît son être pensant pour connoître les autres êtres qui l'environnent, & pour s'élever ensuite par degrés jusqu'à celui qui en est la source & la perfection.

Si, jusqu'à Descartes, la plûpart des Philosophes ne savoient qu'errer & douter, c'est parcequ'ils avoient plus argumenté que médité : ils s'imaginoient qu'à force de s'escrimer avec leurs antagonistes, ils parviendroient à la connoissance des corps ; entreprise vraiment impossible, si l'on ne consulte auparavant les esprits, & si l'on

n'apprend à leur école l'eſſence & les propriétés des êtres materiels. Ce fut, ſans doute, un phénomene pour l'univers de voir Deſcartes renverſer toute l'ancienne Philoſophie, & donner un démenti ſolemnel à tous ceux qui l'avoient précédé. Il n'y avoit que des méditations profondes qui puſſent opérer cette merveille ; tout autre moyen eût infailliblement échoué, & nous verrions encore Ariſtote, malgré ſes ſophiſmes & ſes obſcurités, l'idole des Univerſités & l'oracle des Docteurs.

Le grand Pythagore & l'illuſtre Platon, ces génies vaſtes & ſublimes, auroient certainement fait plus de progrès en converſant avec eux-mêmes, qu'en conſultant les

prétendus Sages de la Grece & de la Syrie. On eſt toujours fâché, quand on lit leurs Ouvrages, de n'entrevoir que des lueurs de vérité. Socrate, qui ſembla s'en approcher plus près, ne fut pas plus heureux : au lieu d'écouter ſon ame, il interpoſe entre elle & Dieu de triſtes préjugés. Au moment même qu'il meurt pour n'avoir confeſſé qu'un ſeul Etre, il dément cette belle confeſſion par un ſacrifice idolâtre.

Si l'on remonte de ſiecle en ſiecle ſur les veſtiges des erreurs, on connoîtra que la ſource du mal fut preſque toujours d'avoir ſubſtitué des paſſions à l'oracle, qui ne ceſſe de parler au-dedans de nous. Quand ſes réponſes ſont fauſſes ou ambi-

gües, nous n'en devons accuſer que la dépravation de notre propre cœur. Malheureux rival, il diſpute à l'ame la prééminence, & s'efforce de la ſubjuguer. S'il devient victorieux, les vertus cedent la place aux vices, & de ce déſordre naiſſent toutes les erreurs.

Sans doute il ſeroit trop humiliant pour l'humanité de récapituler ici toutes celles qui ſe répandirent ſur la terre : comme chaque paſſion a une impoſture qui lui eſt propre, chaque Pays & chaque âge virent naître à l'infini des ſectes du menſonge. L'ame heureuſement ſe conſerva quelques hommes jaloux de ſon honneur & de ſes droits, qui, attentifs à la conſulter, entrevirent ſans nuage la

vérité, & travaillerent à nous la faire connoître. Par de fréquens entretiens avec eux mêmes, & par de profondes méditations, ils sentirent l'intervalle immense qui se trouve entre la matiere & l'esprit; l'un & l'autre devinrent l'objet de leur étude. Eh! quel avantage n'en résulta-t'il pas!

La Métaphysique, l'élite des Sciences, commença dès lors à dépouiller l'homme de son propre corps, & à ne lui laisser que les yeux de l'esprit pour l'élever jusqu'à l'Etre incréé. La Morale débrouilla sur-le-champ les idées du bien & du mal, qui commençoient à se croiser, rétablit l'ordre dans toutes les actions, & voulut que le cœur devînt le centre de la vertu.

La Critique purgea l'univers de mille fables honorées comme vérités, & ravit à certains Auteurs une réputation qu'ils ne méritoient pas. La Phyſique cita le monde matériel à ſon tribunal, & lui fit rendre un compte exact de ſes propriétés : elle jugea tous les corps de purs aſſemblages des élémens, conſtata la marche de la terre, & n'aſſigna d'autre mouvement au ſoleil que le tour de ſon axe. Les Mathématiques nivellerent les cieux, arpenterent les montagnes, & meſurerent l'eau des fleuves & des mers. L'Aſtronome prédiſit les éclipſes, découvrit des ſatellites inconnus juſqu'alors, & expliqua les cometes. Le Géographe retraça la terre, & nous peignit toutes ſes fa-

ces à la fois. Le Chymiſte entrevit le ſel & le ſoleil comme les deux grands mobiles des opérations terreſtes. L'Anatomiſte connut le méchaniſme admirable du corps, & ſuivit à la trace les eſprits animaux. Le Médecin, malgré l'incertitude d'une Science qui procede du plus connu au moins connu, puiſa des remedes ſouverains contre les maladies les plus incurables. L'Artiſte enfin ſut former un ſecond univers à l'imitation du premier.

L'Electricité, qui juſqu'ici n'eſt encore aux yeux des mortels qu'un ſpectacle de curioſité, deviendra ſans doute une ſource d'avantages, quand on aura ſuffiſamment réfléchi ſur cette importante matiere. Déja moyennant ſon ſecours, on eſ-

faie d'impoſer ſilence au tonnerre même, & de diviſer des parties dont la réunion forme ce bruit effroyable que nous entendons au milieu des airs. Combien d'utiles ſecrets qui ſont encore à naître, & que la converſation avec ſoi-même développera peu à peu ! Chacun trouve à cette école des inſtructions proportionnées à ſes beſoins, & ſouvent ſupérieures aux leçons de tous les maîtres. Regardez-vous, dit Marc-Aurele, & ſi vous vous ſondez, vous trouverez en vous-mêmes une ſource de bien qui coulera ſans ceſſe : *Fons boni qui perenniter ſcatebit.*

Nous avons tous une Géométrie naturelle, dit le grand Boſſuet, qui n'eſt autre qu'une ſcience de

proportions & de combinaisons. Il s'agit de nous y appliquer & de prendre des leçons de notre ame, que nous devons sans doute préférer à tout autre Précepteur. Celui qui ne converse pas avec elle se trahit lui-même ; il se prive d'une multitude de connoissances qui orneroient son entendement ou qui réformeroient ses mœurs. Les germes de vérité & de vertu qui se trouvent au-dedans de nous, ressemblent à ceux des plantes & des fleurs ; ils ne prennent une solide racine qu'autant qu'ils ont demeuré ensévelis pendant quelque tems.

Le monde, tout âgé qu'il est, sans le secours de cette conversation intérieure, seroit encore dans

ſon enfance : il n'auroit point produit ces génies créateurs qui tirerent tout d'eux-mêmes, & n'emprunterent rien des autres ; il ne nous offriroit encore que des mots, des étymologies, des dates, des faits, des queſtions vaines & des ſpéculations ſtériles ; & les hommes, comme des ſtatues ou des échos, ne pourroient nous rappeller que des époques paſſées, & répéter que ce qu'ils auroient entendu. L'imagination, cette brillante partie de nous-même, qui tire du néant mille mondes nouveaux, ſe ſeroit éteinte au milieu d'un tas de froides compilations. Séduits par nos propres ſens, nous aurions pris le maſque de la nature pour la nature même, & nous aurions fondé

toute notre philoſophie ſur la foi d'un trompeur ou d'un ignorant.

Mais il eſt une ſcience bien plus utile à l'homme ; ſcience qui l'empêche de ſe comparer à la brute, ou de s'égaler à Dieu ; ſcience qui nous fait ſentir la violence des paſſions qui nous humilient, & la ſublimité de la raiſon qui nous éleve. L'ame, éclairée des rayons de la Divinité, nous conduit à cette connoiſſance : heureuſe ſituation ! où l'on s'étudie ſoi-même plutôt que les mœurs des nations, où l'on ne combat les ſyſtêmes de l'eſprit qu'après avoir reglé les penchans du cœur. C'eſt là qu'on acquiert le grand art d'obéir ſi l'on eſt eſclave, de regner ſi l'on eſt Roi, l'art enfin de ſe connoître.

Saint Auguſtin avoit une telle idée de cette ſcience, qu'il l'annonçoit comme faiſant tout le mérite de l'homme. Il en pouvoit, ſans doute, mieux parler que tout autre, lui qui ſe peignit aux yeux de l'univers, auſſi naturellement qu'il ſe connoiſſoit. Il avoit appris, comme il nous l'enſeigne, que nous avons beau enfler nos conceptions, que nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choſes, que ce que nous voyons dans le monde n'eſt qu'un trait imperceptible dans l'ample ſein de la nature; que le petit eſpace que nous occupons dans un eſpace qui lui-même eſt infiniment petit, doit bien humilier notre orgueil; & que l'homme le plus giganteſque n'eſt

qu'un point vu à un certain éloignement.

C'eſt uniquement parceque les mortels ne ſe familiariſent point aſſez avec eux-mêmes, que toutes ces idées leur échappent. La plûpart des hommes veulent s'en rapporter aux ſens, ne conſulter que le monde; & voici la ſource du malheur. Le monde loue-t'il autre choſe que ce qui mérite des mépris? Nicole, Moraliſte par excellence, a beau nommer le monde prédicateur perpétuel du menſonge & de la vanité; il n'en a point encore aſſez dit. Le monde, en nous carreſſant, ſe déclare notre plus grand ennemi: il ſemble que ſa profeſſion ſoit d'établir l'empire des corps ſur la ruine des eſprits,

& qu'il ait fait un pact d'uſurper à l'ame tout le droit qu'elle a de nous diriger & de nous inſtruire. L'ame nous avertit de méditer, le monde nous conſeille de nous diſſiper ; l'ame nous arrache à la matiere, le monde nous en rend eſclaves.

Mais un des plus grands avantages de la converſation avec ſoi-même, c'eſt de nous délivrer de tant d'inconſéquences qui forment le tiſſu de notre vie, & qui nous rendent véritablement ridicules. Combien de contradictions dans nos mœurs & dans notre foi ! Nous adorons, par exemple, un Dieu qui s'eſt humilié juſqu'à vouloir naître dans une étable & vivre pauvre, au point de n'avoir pas un endroit où repoſer ſa tête, & nous

voulons habiter des Palais, posséder des trésors & jouir de tous les plaisirs. Nous courons dans de pompeux équipages, magnifiquement galonnés, nous prosterner devant l'Image de quelque Saint, qui passa toute sa vie loin des spectacles & des assemblées, qui ne fut vêtu que d'une misérable tunique, & qui enfin exista de maniere que nous aurions eu honte de sa compagnie, & que nous l'aurions méprisé comme un original ou comme une personne de la lie du peuple. Quel contraste ?

Au milieu de ce renversement, que fait celui qui réfléchit ? Il apprend, dans sa conversation intérieure, à concilier ses actions avec ses pensées, & à vivre conséquem-

ment ; il reconnoît que c'eſt ſe moquer de la Religion, lorſqu'on oſe l'aſſujettir à ſes penchans & au goût du ſiecle ; il a ſoin de ſe replier ſur lui-même, & de fuir, avec précaution, les dangereuſes ſociétés ; il n'arrive au milieu du monde que d'un pas tremblant, revient vîte retrouver au-dedans de lui des vérités qui ſemblent perdues chez le reſte des hommes, & de leur méditation il en fait ſes délices. S'enveloppant de ſa propre vertu, préférable au manteau des Rois, il vit comme ayant abandonné l'univers aux révolutions du ſort, plus ſatisfait d'habiter avec ſoi qu'avec des voiſins ſouvent dangereux. Ce recueillement le délivre d'un joug accablant, & le place dans le vrai

point de vue qui convient pour bien observer les objets.

C'est alors que les histoires ne lui offrent plus que des Villes détruites, des Trônes renversés, des Peuples exterminés, & des Héros retombés dans le néant d'où ils étoient sortis; c'est alors que les Poésies de la plupart des modernes & des anciens, ne lui semblent qu'un jeu brillant de passions & qu'un amas pompeux de folles vanités. Du retranchement qu'il s'est fait à lui même, il recueille précieusement le rayon qui sort de son intellect. Les objets se développent tels qu'ils sont, le monde entier comme un point, les siecles comme des instans, & les plaisirs comme une ombre. Ainsi nous

voyons tous les jours une foule d'atômes voltiger autour de ces colomnes de lumiere que forme la réfraction du ſoleil, & ſe réduire à rien.

Il n'eſt donc pas facile de nous faire illuſion quand nous avons la ſage précaution de converſer avec nous-mêmes, & d'évaluer les choſes ſelon leur juſte prix. En vain l'orgueil des humains voudroit faire diſparoître à nos yeux le Prince confondu par la mort avec ſon dernier Sujet : nous oublions le pompeux mauſolée, pour n'entrevoir qu'une miſérable cendre à quoi tout le Héros ſe réduit. Nous regardons ces tourbillons de pouſſiere dont le vent ſe joue dans les airs, comme les triſtes débris des

fameux conquérans & de leurs armées entieres; nous ne voyons dans les marbres des plus beaux Palais, & dans l'or le plus précieux, qu'une matiere autrement configurée que la fange & la fumée; nous avons la même idée des honneurs que de ces petites boules de ſavon & d'eau formées par le ſouffle d'un enfant: ces riches, parés de toutes couleurs, ne nous ſemblent plus que de ſimples moucherons, dont les uns ont les aîles bleuâtres & les autres dorées, & ces actions éclatantes qu'on loue, qu'une étincelle qui s'éteint auſſitôt qu'elle eſt née.

Quand nous avons ainſi jugé, nous appliquons ces jugemens à nous-mêmes; ils nous mettent en

état de comparer, de combiner & de choisir. Les hommes méditatifs ne veulent jamais se décider avant d'avoir des raisons solides qui justifient leur décision, comme ils ont soin de ne jamais rien entreprendre sans supputer leurs forces. La conversation intérieure est une espece de travail, où chacun s'essaie & se mesure lorsqu'il s'agit de composer un ouvrage ou d'exécuter un projet. On fait éviter, par ce moyen, les fautes de précipitation & de légereté.

On donne communément à ces opérations le nom de Philosophie, & l'on a raison, puisqu'elles conduisent à la vraie sagesse. Il en est encore heureusement de ces Philosophes, qui, au milieu d'un siecle

auſſi diſſipé que le nôtre, promenent par-tout une ſolitude avec eux. En vain le tumulte du monde bourdonne à leurs oreilles; ils n'entendent que la voix de leur ame & le cri de leur cœur. On ne les voit point ſe conſumer en recherches pour découvrir une pierre philoſophale qui n'exiſta jamais, ou pour trouver la quadrature du cercle, choſe inutile aux humains. Leurs véritables richeſſes ſont dans eux-mêmes, & ils s'imaginent avoir transformé le cuivre en or, toutes les fois qu'ils produiſent une penſée ſublime à l'occaſion de quelque objet matériel.

On tire, ſans contredit, de l'élévation de ces ſentimens, de grandes reſſources contre les miſeres

de cette vie. Tout tourne à l'avantage de celui qui converſe intérieurement : des lectures, dont la diſſipation empêche ordinairement de profiter, il en forme une bibliotheque que la pouſſiere ni les vers ne ſauroient altérer. Le cerveau retient les faits, le cœur les ſentimens.

N'eſt-il pas admirable que tant de connoiſſances acquiſes ſoient là comme en dépôt, & toujours prêtes à ſe produire au moindre ſignal? » J'ai des images diſtinctes de tout » ce que j'ai lu, dit l'élégant Féné- » lon, & je crois le voir lors même » qu'il n'eſt plus. Le cerveau eſt » le cabinet des peintures, dont les » tableaux ſe remuent & s'arran- » gent au gré de l'ame, qui eſt la

» maîtreſſe de tout l'édifice. Je
» trouve en moi un recueil de
» mille images, ſans avoir jamais
» penſé à les graver, ni à les met-
» tre en ordre. Toutes ces images
» ſe retirent & ſe préſentent com-
» me il me plaît, ſans aucune con-
» fuſion. Je les rappelle, elles vien-
» nent; je les renvoie, elles ſe re-
» tirent je ne ſais où, & je les ai
» toujours à ma diſpoſition. Quelle
» vaſte étendue dans moi-même!
» J'y trouve plus d'eſpace quand
» je m'y promene, que dans tout
» cet univers, expoſé ſous mes
» yeux. Ne ſerois-je donc pas en-
» nemi de mon bien-être, ſi je n'a-
» vois ſoin d'habiter avec une ame
» dont la communication me pro-
» cure d'auſſi grands avantages?

Cette utilité, comme nous l'avons déja vu, ne se borne pas à nous mêmes. Nos méditations sur les êtres spirituels & corporels dont nous enrichissons ensuite le Public, servent à détacher les hommes de leurs frivolités. Ainsi l'ame, toujours amie de la société, & qui souvent ne s'en éloigne que pour mieux la servir, travaille à se former des disciples. Il se trouve toujours quelqu'un qui, frappé de sa solidité, s'arrache à la multitude, & préfere l'avantage de se faire connoître de la postérité, à celui de n'être en relation qu'avec ses contemporains.

La conversation intérieure nous rend des hommes de tous les siecles; celle du dehors, des hommes de quelques jours. L'une nous rend indé-

Indépendans d'un festin, d'un spectacle, d'un jeu ; l'autre nous y assujettit de maniere à nous accabler quand nous n'en pouvons jouir. N'est-ce pas un grand bien d'ignorer cette multitude de prétendus besoins qu'on contracte dans le commerce de la vie, & qui par la suite sont autant de tyrans qui nous tiennent malheureusement captifs ? Nous n'en avons que trop de réels pour en imaginer d'autres, & nos sens n'ont déja que trop usurpé de terrein. C'est à l'ame qu'il appartient de décider en souveraine sur les nécessités de la vie ; sa décision nous apprendra à ne regarder notre corps que comme un esclave, & la mort, qui doit nous en séparer, comme la vraie liberté. Nou

perdrons alors ces idées affreuſes que nous avons d'un tombeau, & nous ne le regarderons plus que comme le lieu fortuné où nous devons un jour dépoſer les liens qui nous attachent à la terre.

On ne doit pas, ſans doute, eſtimer comme une petite victoire celle d'élever les hommes au-deſſus des horreurs de la mort, & de les convaincre qu'elle eſt un gain. Le ſouvenir de notre derniere fin a preſque toujours été l'écueil de la fermeté des Héros. Tel qui défioit l'Univers & qui affrontoit la mort à la tête des armées, tremble à la vue d'un péril ſecret. La conſtance de la plupart des Héros eſt une vertu de machine, qui ſe démonte par le déréglement du moin-

dre de ſes reſſorts. Il ne faut pas moins que les leçons d'un Etre immortel, pour nous conſoler de notre mortalité. Les hommes, toujours attachés à ce tourbillon de pouſſiere qui nous environne, & qui va bientôt ſe réunir à celle qu'on foule aux pieds, ſe font des liens de leurs richeſſes & de leurs honneurs. Ils groſſiſſent leur être en incorporant avec eux les Palais qui les logent, les Domeſtiques qui les ſervent, les équipages qui les traînent. Ils diſent, *mon château*, *mes gens*, avec plus de complaiſance & de vanité qu'ils ne diroient, mon ame.

C'eſt une dignité, qui occupe ceux qu'on dit être les plus ſages, & un ſpectacle, qui amuſe les plus inſenſés. L'ame ne vient à bout de

couper ces liens, que parcequ'insensiblement elle se met à la place des richesses & des honneurs dont nous venons de parler. Elle supplante, pour ainsi dire, ces êtres corporels dans la conviction qu'elle a d'en pouvoir dédommager amplement celui qui la recherche & qui la consulte. Que ne gagne-t-on pas dans un pareil échange! On perd des plaisirs imaginaires, pour en goûter de réels; on s'arrache au commerce du mensonge, pour entrer dans celui de la vérité; on quitte une terre qui dévore ses habitans, pour habiter un lieu de délices. Là, supérieur au bruit des rapports & à la noirceur des calomnies, on ne s'occupe que de soi-même, & on laisse la plupart

des humains au milieu de leur malice & de leurs frivolités.

Chacun doit se représenter ici ces cercles fastidieux, où une troupe de femmes, à l'aide des *si*, des *mais*, des *comment*, des *pourquoi*, débite des riens, fatigue les présens, déchire les absens; les journées se passent entre des caquets & des rapports. Aujourd'hui on vous accuse, demain il faut vous justifier. Ainsi vivent bien des mortels, victimes de l'indiscrétion & de la curiosité d'un sexe qui, tout respectable qu'il est, le seroit certainement davantage s'il vouloit moins parler. Mais avouons-le de bonne foi; eh! pourquoi rougirions-nous de le dire? que d'hommes qui sont femmes!

Si la converſation de l'ame nous épargne ces contre-tems, elle nous évite auſſi la connoiſſance des gens aimables, & ſouvent c'eſt un grand avantage. Rien de plus dur, ſans contredit, que cette triſte néceſſité de ſe ſéparer, par l'abſence ou par la mort, de ceux qui nous ſont chers. La ſolitude intérieure nous met à l'abri de ces peines, qui chaque jour empoiſonnent les douceurs de la vie. Combien de perſonnes qui ne ſont occupées qu'à étendre & à groſſir une chaîne de traverſes & d'évenemens, en joignant les chagrins des autres à ceux qu'ils ont déja! Car quelque ſatisfaction qu'on trouve à s'aſſocier des amis, on ne peut ignorer qu'on entre alors dans une ſociété de peines & d'inquié-

tudes, & dans une carriere de dissipation. S'ils souffrent, nous souffrons ; s'ils pleurent, nous pleurons ; & voilà de nouvelles douleurs, de nouvelles larmes & de nouveaux embarras, qui souvent sont toute la récompense de notre empressement à connoître & à cultiver les autres. Moins on vit avec soi, moins on goûte le repos ; le monde entier n'étant qu'un assemblage tumultueux d'affaires, de sollicitudes, de revers, où chacun ne semble respirer que pour pousser un soupir.

C'est d'ailleurs respecter la plupart des hommes, que d'user de leur commerce fort sobrement. Il en est peu parmi eux qui ne perdent beaucoup à être observés. Sou-

vent une simple entrevue fait évanouir toutes les idées avantageuses que nous avions sur le compte des personnes fort en réputation. Le masque tombe, dit Rousseau, l'homme reste, & le héros disparoît. Combien l'intervalle des tems & des lieux n'ajoute-t-il pas de mérite à ceux qu'on nous donne pour modele? Jugeons des hommes ainsi que des perspectives : il faut les voir à une distance proportionnée ; sans cela, nous aurons le genre humain en aversion ; nous serons obligés, à chaque instant, de rétracter les hommages que nous rendons aux uns & aux autres, & de substituer des mépris à la place de l'estime & du respect.

Il est une situation de l'ame qui

nous rend mornes, mélancoliques, qui paroît plutôt un anéantiſſement qu'une exiſtence, & que nous nommons *ennui ;* mais cet ennui ſe diſſipe, ou plutôt n'a jamais lieu quand nous converſons avec nous. L'ame, en roulant ſucceſſivement différentes idées, ſait mêler l'agréable à l'utile ; aux réflexions profondes elle en fait ſuccéder de gracieuſes, qui nous égaient & qui nous dédommagent de la privation des compagnies.

Que devenons-nous dans notre vieilleſſe, ſi nous n'avons pas fait nos délices d'être avec nous-mêmes ? Hélas ! alors, ombres plaintives, ſépulchres mouvans, nous nous voyons abandonnés de toutes parts : c'eſt une ſolitude qui prélude celle

du tombeau. L'homme, au contraire, qui, pendant la jeuneſſe, a mis ſon plaiſir dans l'habitation avec ſon ame, la retrouve alors comme une ancienne amie, qui lui tient lieu de toutes les ſociétés : elle lui devient plus ſenſible & plus chere, à meſure qu'il perd quelques-uns de ſes ſens. Reſſource heureuſe que nous procure la converſation intérieure ! Au milieu de nos plus grands maux elle ſuſpend nos douleurs, elle détourne notre attention d'une plaie ou d'une tumeur, pour nous appliquer fortement à des choſes qu'elle feint ou dont elle a conſervé l'idée. Combien de fois l'imagination a-t-elle amorti chez nous toute ſenſation pénible !

C'eſt ici le lieu de parler d'une

étude malheureuſement ignorée, mais cependant bien utile; je veux dire, l'étude de notre propre tempérament. Comment vivons-nous ſans ſavoir quelle eſt la conſtitution de notre corps, & quelles ſont nos forces? L'homme qui raiſonne en lui-même, doit ſe trouver en état, dès l'âge de vingt-cinq ans, de remédier à mille maladies courantes qui ſe ſuccedent les unes aux autres. Il reſpecte le Médecin, ménageant ſes pas, & n'oſant l'appeller à ſon ſecours que dans ces ſituations critiques & dangereuſes où la raiſon n'a plus ſa liberté. Un Pilote peut-il décemment abandonner le gouvernail de ſon vaiſſeau, lorſque ſa tête eſt toute à lui? Que de perſonnes ont ſu tourner des

Universitas BIBLIOTHECA

riens en maladies ſérieuſes, par l'appareil avec lequel elles ont voulu ſe faire traiter! La terre eſt couverte de ſimples admirables ; le Sage nous y renvoie, comme à la ſource des remedes & des ſecrets : étudions-nous à les connoître, au lieu de nous abandonner à la ſcience d'autrui; nous éviterons à notre ame cette gêne cruelle, où la réduit la multiplicité des remedes, & nous ne dépendrons plus d'un ſecours étranger.

Mais voici de nouvelles utilités de la converſation intérieure; utilités qui nous rendent l'inſtant même de l'adverſité tout-à-fait ſupportable. Sommes-nous arrachés à nos plaiſirs & à nos biens, nous n'avons plus que notre ame qui ſe

repréſente à nous, pour ainſi dire, de toutes parts. Eh! quelle ame! Il ſemble alors que nous la palpons, & qu'elle ſe transforme en mille objets, beaucoup plus excellens que ceux que nous avons perdus. Que les tempêtes viennent à gronder ſur la tête de l'homme diſſipé; qu'il ſe voie abandonné de ſes proches, & dépouillé de ſes biens; le voilà perdu ſans reſſource; le déſeſpoir ſera ſon unique partage, il n'a plus la force de ſupporter ſon mal: mais que ces mêmes orages fondent tout-à-coup ſur l'homme intérieur; il n'y a tout au plus que la ſurface de lui-même qui ſe trouve endommagée, la fermeté d'eſprit n'y perd abſolument rien.

Non, je ne demande point d'au-

tre école, pour bien instruire l'homme sur ses besoins & sur ses devoirs, qu'une conversation avec lui-même, régulierement entretenue. Le Militaire apprendra que jamais la mollesse ne fut le bercau des héros, & qu'en vain le sang pétille & cherche à se faire jour, si le devoir n'est marqué, & si la voix du Prince ne l'ordonne. Le Ministre se regardera comme un homme devenu digne de compassion, dès l'instant même qu'il s'est perdu de vue pour envisager les autres. Le Souverain considérera son propre cœur comme l'asyle de ses Sujets, qui tous ont droit de s'y placer. Le Philosophe connoîtra qu'il doit se défier de sa science, & craindre le sort de cet animal infortuné qui

ne profite de la lumiere que pour s'y brûler. Le Critique puisera cette urbanité vraiment ennemie de toute dispute, & cette équité qui tient une juste balance. Le Poète & l'Orateur acquerront ce goût délicat, qu'on peut appeller l'harmonie des mots & des pensées. L'homme enfin, tel qu'il soit, devient un Sage & un Savant, lorsque, dépouillé de ses passions & de ses sens, il se livre entierement à son ame & à ses réflexions.

Ah! sans vous, ame chérie, chef-d'œuvre du Créateur, l'Univers seroit comme s'il n'étoit pas; sans vous il n'y auroit ni agrément dans les sons, ni beauté dans les fleurs; on ignoreroit jusqu'au nom des sciences & des arts; des monceaux

de pierres occuperoient la place de nos ſuperbes Villes : des ronces offuſqueroient nos jardins ; & les hommes, confondus parmi les troupeaux, brouteroient avec la chevre, & ramperoient avec le ſerpent.

Te ſinè nullus honos rebus....

En vain un Auteur téméraire, qui vient de paroître ſur la ſcène, & de s'aſſocier à nos prétendus beaux eſprits, veut faire honneur à nos mains de notre prééminence ſur les animaux : nous ſentons une intelligence qui dirige ces mains, & qui nous applique à un ouvrage plutôt qu'à un autre. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui écrivent de pareilles inepties, n'euſſent réelle-

ment que des pattes ; nos Bibliotheques seroient bien mieux composées, & nos incrédules ne se donneroient pas en spectacle pour servir de dérision à la postérité ; car telle est leur destinée.

CHAPITRE IV.

Des plaisirs qu'on goûte dans la Conversation avec soi-même.

Les plaisirs dont se repaissent la plûpart des mortels, ne sont que des attraits séducteurs, propres à fasciner leurs sens, mais incapables de remplir leur cœur. Il n'est point d'objet sur la terre qui ne nous instruise de son vuide & de son néant. Si l'on goûte le plaisir sans modération, dit l'Auteur de l'Anti-Lucrece, on

n'y peut réſiſter ; & ſi l'on en tempere l'activité, on jouit ſans délices.

C'eſt donc bien follement que l'homme ſe livre à ces joies paſſageres qui le tirent hors de lui même, pendant qu'il trouve au fond de ſon ame un véritable bonheur. Il peut puiſer à la ſource dequoi s'affermir contre les révolutions de cette vie, & dequoi combattre les paſſions & les préjugés. Le monde eſt ſi plein d'amertumes, qu'un des plus grands plaiſirs conſiſte à n'avoir point d'inquiétudes. Si le plus riche des mortels vouloit calculer ſes chagrins, leur nombre excéderoit ſouvent celui de ſes grands biens : ceux qui pourroient, en naiſſant, voir le tableau de toute leur vie, ne penſeroient qu'à ren-

trer tout-à-coup dans le néant d'où ils ſortent.

Un Poète a dit, avec raiſon, que les ſoucis voltigent autour des lambris dorés, & qu'ils ſe promenent dans de ſuperbes équipages. Un objet gracieux, qui réjouit la vue, eſt bientôt effacé par mille autres qui ne peuvent que la bleſſer. Qu'on ouvre les lettres de la plupart des hommes, qu'on dévoile leurs penſées, & qu'on examine leurs ſonges mêmes, par-tout on trouvera des traces d'un chagrin qui les ronge. Point de mortels ſans inquiétude. Si nous ne conſultons l'ame avant d'écouter nos ſens, nous croirons volontiers, au premier abord, qu'ils ne cherchent que notre félicité; mais ils reſſem-

blent aux abeilles, qui conſervent toujours un aiguillon au milieu de la douceur du miel & des fleurs. Auſſi ne devons-nous plus eſperer de véritable paix, ſi, par malheur, nous ſuivons ces mêmes ſens comme miniſtres de nos plaiſirs. Nous voilà, dès lors, livrés à tout l'éblouiſſement des richeſſes & des honneurs, & à toute la diſſipation des compagnies.

Les hommes ont beau raffiner leurs plaiſirs, appeller à leur ſecours la délicateſſe & la ſenſualité; jamais ils ne ſeront ſatisfaits, tant qu'ils regarderont la ſociété de leur ame comme un *pis-aller*. Il naît mille occaſions où l'on ſe trouve forcé d'y revenir malgré ſoi. Avec quel empreſſement ne rentre-

rions-nous pas dans notre propre cœur, si nous en avions fait le séjour de nos délices! Notre bonheur ne dépendroit plus de la complaisance ou du caprice d'un voisin. Qu'on vînt à nous fuir ou à nous rechercher, qu'importe; nous ririons de ces personnes qui vont & viennent comme des volcans, qui nous caressent aujourd'hui, & demain ne nous regardent pas.

Le malheur est que la force des passions émousse le plaisir pur & véritable que l'ame nourrit en nous. Elles ont le pouvoir de nous persuader que la réflexion nous rend misérables; delà vient qu'au milieu des dégoûts, nous voudrions quelquefois revenir à nous-mêmes, & que nous n'osons l'essayer; nous

ne formons que des velléités, incapables d'inſpirer du courage; mais plus cette tentative eſt difficile, plus on doit s'applaudir quand on en vient à bout. On ne tarde pas à ſentir la diſtance infinie qui ſe trouve entre les ſatisfactions du monde, & celles qu'on éprouve intérieurement. Le cœur, comme déchargé d'un poids énorme, ſe dilate tout à ſon aiſe; & l'imagination, au milieu d'un calme heureux, promene agréablement ſes idées.

Tous les hommes ont trois moyens au-dedans d'eux-mêmes, propres à faire leur bonheur : la penſée actuelle, la réminiſcence de celles qu'ils ont eues, & l'eſpérance enfin d'en avoir de nouvelles. Si

l'une les inquiéte, ils peuvent en faire diverſion, rétrogader vers l'autre, ou ſe tourner vers un avenir plus gracieux. Tranſportons-nous au-delà du préſent quand nous reſſentons des chagrins, anticipons le jugement que nous en porterons alors, & nos peines nous ſembleront, ou chimériques, ou légeres.

On trouve des gens aſſez maîtres d'eux-mêmes pour écarter les penſées moroſes qui pourroient les affliger, & ne choiſir que celles qui doivent réjouir leur ame. Si des idées corporelles viennent les troubler, l'idée de l'éternité les affermit contre les rigueurs d'un tems qui bientôt s'évanouit; l'idée de l'immenſité les rend totalement inſenſibles aux jugemens d'un monde

qui n'eſt plus qu'un grain de ſable à leurs yeux ; l'idée de l'infini dérobe à leur aſpect tant de grandeurs, qui ne ſont qu'une ombre. On apprend à décompoſer ainſi l'univers, & à n'en retenir que ce qui peut contribuer à notre tranquillité.

Il faut bien ſe perſuader que ſi l'imagination ne forme au moins la moitié de tout ce que nous nommons plaiſir, nous ne trouverons que des dégoûts dans le ſein même des délices. Sans compter cette multitude de projets qui roulent perpétuellement en nous, & qui nous ſuivent ordinairement juſqu'au tombeau, nous ne jouiſſons jamais dans le tems & de la maniere que nous l'avons ſouhaité.

Si, par exemple, on parvient à quelque dignité, qu'on ambitionnoit uniquement, ce n'eſt plus qu'après la mort de parens ou d'amis qu'on vouloit rendre témoins de ſon élévation, & avec qui l'on deſiroit partager ſon bonheur. L'idée d'un avenir où nous errons toujours, ſans preſque jamais y arriver, nous empêche de nous fixer au préſent, qui ſeul pourroit être le moment du plaiſir. Ainſi nous nous diſpoſons à être heureux, & nous ne le ſommes pas : ce n'eſt que dans la converſation avec ſoi-même qu'on apprend à rappeller tous les tems enſemble, afin d'en retenir uniquement ce qui doit nous conſoler. On regarde le chagrin comme entierement incapable de remédier

à aucun mal ; mais comme propre à l'aigrir.

Je fais ſouvent réflexion (& cette réflexion m'eſt plus agréable que tous les biens & les honneurs) qu'inceſſamment il ne reſtera aucune trace des choſes qui m'affectent ici-bas, & que bientôt ſevré de cette vie & bien enterré, j'aurai le ſort du plus grand des Monarques ; qu'il n'y aura de différence entre nous, qu'un vain mauſolée. L'eſprit qui réfléchit, ſe tranſporte en idée ſur le tombeau d'un Grand qu'on vient d'enſévelir, & là il le défie de donner le moindre ſigne de ſa grandeur. Il ne s'agit ſouvent que d'attendre quelques jours, pour voir l'univers vengé d'un ſot orgueilleux qui l'importunoit.

Hélas! qu'eſt-ce que la vie la plus longue & la plus brillante ? Peut-être dix à douze mille jours, ſi l'on retranche l'enfance, le ſommeil & les inutilités ; & encore ces jours ſont-ils continuellement traverſés par les embarras, les maladies & l'ennui.

Il n'eſt point d'homme ici-bas, quelque malheureux qu'on le ſuppoſe, qui, ſur vingt-quatre heures, dont ſont compoſés la nuit & le jour, ne jouiſſe, pendant dix-huit au moins, du même bonheur que le Souverain. Le ciel lui offre le même ſpectacle, la terre les mêmes richeſſes, ſi ce n'eſt pas avec autant d'abondance, c'eſt avec plus de tranquillité. Il dort, il mange, il ſe promene, comme ce Potentat

qui croit l'univers formé pour lui ſeul. Il n'a pas, à la vérité, des Gardes qui l'environnent, des Courtiſans qui le flattent, ni des Palais qu'il puiſſe contempler : auſſi lui retranchons-nous ſix heures, deſtinées à ſe repaître de ce prétendu bonheur. Peut-être, en jugeant le tout ſelon l'équité, trouverions-nous le ſort du Potentat beaucoup plus miſérable : nous l'aurions preſque aſſuré ; mais il faut accorder quelque choſe au préjugé d'un monde qui ne peut ſe perſuader un Monarque malheureux.

Il ne ſera cependant pas hors de propos de rapporter ici les paroles mémorables de l'illuſtre Chriſtine, Reine de Suede, qui, pour vivre avec ſoi-même, renonça généreu-

ſement à ſa Couronne dès l'âge de vingt-ſept ans. Voici comme elle s'exprime : » J'ai poſſédé ſans faſte, » je quitte avec facilité : ne craignez » point pour moi ; mon bien n'eſt » pas au pouvoir de la fortune..... » Je ne me repentirai jamais d'a- » voir acheté le repos que je goute » au prix d'une Couronne, & je » ne noircirai point une action qui » m'a ſemblé ſi belle, par un lâche » repentir. Je n'aurois certaine- » ment pas quitté les biens que la » fortune m'a donnés, ſi je les euſſe » crus néceſſaires à ma félicité.

Combien de Rois qui firent leurs délices de ſe confondre avec de ſimples Pâtres ! Ils couroient chercher dans des cabanes un plaiſir ignoré dans leurs Palais. Il faut ſe perſua-

der que ces biens & ces honneurs, que nous croyons devoir faire la félicité des Princes, ne les affectent point. On s'accoutume à vivre au milieu des délices, sans goût & sans contentement.

Il y a une compensation admirable dans cette vie & de biens & de maux, & de peines & de plaisirs. Les hommes, qui jouissent des richesses & des honneurs, n'ont ordinairement, ni la satisfaction du cœur, ni les grands sentimens qu'il inspire: les autres, qui vivent sans dignité & sans trésors, trouvent au-dedans d'eux ce qui leur manque à l'extérieur; ils sentent une ame, qui, par sa noblesse & par sa tranquillité, les dédommage amplement. Examinons ainsi l'univers

partagé en deux ; voyons chaque côté de la balance, & bientôt nous ſerons décidés ; nous préférerons la paix & le bon cœur ſans fortune, à la fortune ſans bon cœur & ſans paix.

Il ſuffit, dit-on, de donner de l'argent à celui-ci pour le rendre heureux ; mais il ſuffit d'en donner à mille autres pour les rendre malheureux. L'argent ne ſauroit avoir en lui-même dequoi faire la félicité des humains : le mal eſt qu'étant un ſoulagement à leurs néceſſités, ils ont attaché à ſa poſſeſſion un bonheur qu'ils doivent chercher ailleurs. Combien de riches qui voudroient, au prix de tout leur or, acheter la joie que goûte le plus ſimple Payſan ! Nous ferions

beaucoup mieux d'appliquer notre arithmétique naturelle à ce calcul de plaiſirs & de chagrins, qu'à des nombres ſtériles, qui ſouvent ne ſervent qu'à nous laſſer : c'eſt le vrai moyen de mettre notre ame en liberté.

Peut-il être une liberté plus digne de nous, que d'uſer des objets qui nous entourent, comme n'en uſant pas ? Titre précieux qui nous diſtingue entierement des animaux. La converſation avec nous-mêmes nous donne le privilége de nous affranchir, juſqu'à un certain point, des miſérables néceſſités de cette vie, ainſi que le choix d'une compagnie, dont nous pouvons toujours diſpoſer. La crainte nous devient-elle importune, nous

nous entretenons avec l'espérance ; l'intellect se fatigue-t'il dans la recherche de quelque vérité profonde, nous consultons notre imagination, & nous la chargeons de nous amuser. Bientôt docile à nos desirs, elle feint mille agrémens, qui tous dissipent & qui tous enchantent. Comme ses droits s'étendent jusques sur les morts, elle nous les rappelle sur-le-champ, bien mieux que tout l'art des Peintres & des Sculpteurs : ce sont leurs personnes mêmes animées que nous avons le plaisir de revoir.

De quel secours n'est pas la mémoire dans cette aimable conversation ! La lecture d'un ouvrage qui nous ravit il y a dix ans, jusqu'aux jeux de notre premiere enfance,

tout se retrace & tout se renouvelle : nous savourons encore ces plaisirs innocens. C'est ainsi que notre ame toujours ingénieuse à nous occuper, réunit l'avenir & le passé, deux extrémités si différentes, pour nous rendre le présent plus gracieux, lorsqu'il n'a point en lui-même dequoi nous suffire.

Fontaines délicieuses, prés fleuris, brillans côteaux, ce n'est point de vous que nous tirons notre bonheur; des fleurs qui se fanent, des eaux qui se tarissent, ne sauroient fixer notre félicité, mais cependant, quels plaisirs ne goûte-t'on pas au milieu de vous, lorsque seul avec soi-même, on s'égare dans vos sentiers, ou l'on se promene sur vos bords ! La conversation des

hommes vaudroit-elle ce beau Livre de la nature, où tout enchante & où tout instruit ? Pourquoi un célebre personnage nommoit-il autrefois les hêtres & les chênes ses précepteurs & ses maîtres, sinon parcequ'il trouvoit au milieu d'eux le sujet des plus belles méditations? On diroit que du sein des ondes & de l'horreur des forêts, il sort une voix secrete qui nous parle, & qui nous invite à la contemplation de ces objets. On se croit transporté tout-à-coup dans ces tems heureux, où les premiers humains, sans autres lambris que d'épais feuillages, & sans autres rideaux que l'ombre des buissons, goûtoient les délices d'une vie toute champêtre. On relit sur des tapis de ver-

dure, & sur des couches de coquillages & de fleurs, ces magnifiques Eglogues de Virgile, qui ne périront jamais.

C'est de cet entretien avec les plantes & les ruisseaux, que naquirent tant d'histoires naturelles, si dignes de notre admiration, comme c'est de la perspective des bocages & des prairies, que se formerent ces merveilleux tableaux, vrais chefs-d'œuvre de l'art. Il n'est pas douteux qu'un silence profond, seulement interrompu par le murmure des fontaines & des zéphyrs, ne favorise beaucoup la conversation intérieure. Nous aimons tous la paix, & nous ne pouvons que nous plaire dans les lieux où elle habite. Entre tous les exemples

qu'on peut donner des plaisirs qu'on goûte en soi-même, en voici un capable de nous les faire rechercher.

Deux jeunes Etrangers, égarés jadis au milieu des forêts, parvinrent à une espece de Fort, dont plusieurs collines sembloient défendre l'entrée : c'étoit un Hermitage, où vivoit un heureux Philosophe, qui, dégoûté du monde dès ses tendres années, ne s'étoit associé que des oiseaux & des échos pour toute compagnie : à voir sa barbe blanche, sa taille majestueuse, mais courbée, l'on se sentoit pénétré d'admiration.

» O aimables Etrangers, s'écria-» t'il, depuis quatre-vingts ans que » je vis relégué dans ce coin de » terre, (il en avoit cent passés) » vous êtes les premiers mortels

» que j'aie vus. Quel hasard vous a
» conduits ici ? Comment venez-
» vous visiter un vieillard que ses
» parens comptent au nombre
» des morts, & qu'ils ne connois-
» sent que sur le témoignage de
» gens qui ne sont plus «? Il leur demanda quels étoient les mœurs du siecle, si l'on aimoit toujours les richesses, & si l'on couroit encore après des fantômes de plaisirs. Le ton de sa voix & le mouvement de ses yeux étoient si heureusement assortis, qu'il se faisoit écouter comme ces anciens Oracles. Appuyé sur un bâton d'ivoire, il conduisit ses nouveaux Hôtes dans le jardin qu'il cultivoit.

Que ne puis-je faire passer jusqu'en cette description toute l'a-

ménité de ce lieu ! Les fruits y sembloient disputer l'éclat avec les fleurs ; la pourpre des violettes le cédoit à celle des raisins ; les myrtes s'entrelaçant aux orangers, formoient des asyles impénétrables au soleil. D'une grotte rustique, où l'art n'osa rien prêter à la nature, sortoit une eau limpide, dont le cristal se précipitoit dans un canal revêtu de pierres simples & sans ornement. Le sommet de la grotte étoit ombragé d'arbustes toujours verds, & le canal bordé d'arbres épais.

» Voilà, dit le vieillard, le théâ-» tre de mes plaisirs innocens : ce » sont là mes spectacles, mes fê-» tes, ma compagnie. Je m'occupe » à tailler ces ifs & ces pins, que

» je plantai moi-même il y a plus
» de ſoixante ans ; je les chéris
» comme mes éleves. C'eſt dans
» mon ame que je puiſe, à cha-
» que inſtant, la ſource de mes
» plaiſirs. Je ne connois, ni encre,
» ni papier ; je n'ai que mon pro-
» pre cœur, où j'ai gravé les dou-
» ceurs de ma ſolitude. Regardez
» ce jeune chêne, aimables Etran-
» gers, il contient mon épitaphe.
» Je l'inſcrivis hier ſur ſon tronc,
» comme une invitation à la mort
» que j'attends, comme mon adieu
» ſolemnel à la vie, à cette fontai-
» ne, à ce jardin.

Nil mihi rapuit mors,
Opibus tamen affluxi ;
Undè tam bona ſors ?
Mecum vixi.

» Chaque matin, au premier » moment de mon réveil, je me » félicite sur ma séparation d'avec » les mortels. Je me les repré- » sente ensevelis dans un profond » sommeil, pendant que je con- » temple l'aurore & tout son éclat, » Ce brillant spectacle, fait pour » les humains, & cependant ignoré » de la plupart, me ravit & m'en- » chante. Je les plains de courir, » avec tant d'ardeur, à des décora- » tions théâtrales, vains simula- » cres de leur orgueil, & de ne ja- » mais admirer les beautés de la » nature, vrais ouvrages du Créa- » teur.

Quand l'instant de l'adieu fut arrivé : « Partez, dit il, aimables jeu- » nes gens, partez ; vous allez re-

» voir les vanités du monde, tandis que je vais me creuſer un » tombeau au milieu de ces peupliers naiſſans. Là, m'arrachant » bientôt à toutes les créatures, » j'expirerai dans le ſein de la paix » que j'ai toujours goûtée, & dans » le doux ſouvenir d'avoir préféré la converſation de mon ame » à celle de tous les humains. Hélas! qu'aurois-je trouvé parmi » eux? des vices encenſés, des » vertus mépriſées, des vanités » pompeuſes, des menſonges brillans. J'aurois coulé mes jours » au milieu du tumulte & des embarras, & ici mon ſilence n'eſt » interrompu que par le bourdonnement des abeilles, & le gazouillement des oiſeaux.

Il n'eſt point ici de Lecteur qui ne voulût être, ſur-le-champ, à la place de cet heureux Vieillard. Tous les hommes ne ſont pas nés pour s'exiler ainſi de la ſociété ; mais tous, s'ils veulent devenir heureux, doivent vivre au milieu d'eux-mêmes. Quand on ſe livre à cette converſation, la vie ne ſemble plus qu'un inſtant. Ne voyons-nous pas le Mathématicien pâlir ſur une ligne ou ſur un point, & trouver plus de goût à cette application qu'aux fêtes & qu'aux ſpectacles? Le profond Mallebranche ne fit-il pas ſes délices de renoncer, pour ainſi dire, à la lumiere du ſoleil, afin de rechercher plus aiſément celle de la vérité? ſans autres Livres & ſans autre ſecours

que lui-même, il sut goûter la volupté la plus parfaite & la plus pure. En vain on eût essayé de l'arracher à ses réflexions & à sa chere solitude, pour le lancer au milieu des joies & des honneurs ; son ame, enivrée du plaisir d'être avec elle, ne soupçonnoit même pas qu'il pût y en avoir d'autre. Quelle satisfaction, par exemple, n'a point un Auteur, qui, abandonnant au Public ses propres productions, les suit en idée au milieu des Villes & des campagnes, où souvent elles fixent l'application d'un jeune homme, & où elles deviennent l'entretien d'un Savant !

Si nous accompagnons le Poète dans les sentiers de quelque prairie & de quelque forêt, nous le

verrons répandre ſes penſées ſur toutes les feuilles & les fleurs, ſe croire plus heureux d'avoir trouvé une rime & une fiction, que tous les tréſors enſemble. Le célebre Auteur de l'Anti-Lucrece ne trouva point de plus sûr moyen de charmer l'ennui de ſes voyages & de ſes embarras, que de travailler le Poéme excellent dont nous ſommes enrichis. La félicité de chaque homme eſt relative à ſes penchans & à ſon état : il y en a qui la placent dans une ſtatue, dans un tableau, & qui deviennent eux-mêmes ſtatues & tableaux, à force de s'en occuper ; on en voit d'autres qui la font dépendre d'une partie de plaiſir. Mais quelque agréable que ſoit la vie des voluptueux, ils ne ſauroient s'af-

franchir d'une certaine mélancolie qu'on éprouve après la diſſipation.

Un ſpectacle ne ſauroit toujours durer, le jeu le plus amuſant finit, la fête la plus brillante ſe paſſe. Voilà le moment critique pour l'homme de plaiſir: alors, ou peu ſatisfait, ou laſſé, il ſe fuit, & cherche à retomber ſur quelque autre objet. Mais la converſation avec nous-mêmes, toujours tranquille & toujours uniforme, ignore cette cruelle alternative de joies & de chagrins. Par l'art qu'elle a de ſe repréſenter tout ce qui lui plaît, elle jouit de l'harmonie des concerts & de la magnificence des décorations, ſans en reſſentir aucun déſagrément. En vain on voudroit ſe le diſſimuler; il n'eſt point de fê-

tes ſans ennui; les préparatifs en ſont admirables, & la jouiſſance en eſt inſipide. Si, par haſard, l'eſprit ſe trouve ſatisfait, le corps ſe fatigue. Quant aux plaiſirs de l'ame, loin de tromper ceux qui s'y livrent, ils donnent encore plus de douceurs qu'ils n'en promettent, & leur modération entretient la ſanté.

Ce n'eſt donc point ramener les hommes à la miſanthropie, que de les ramener à eux-mêmes. La converſation intérieure n'a rien que de doux & de charmant. Ne fut-ce pas au milieu des ſatisfactions qu'elle procure, que tant d'Orateurs & de Poètes cueillirent les fleurs immortelles dont ils ont parſemé leurs Ecrits? Ces graces naïves, ces agréa-

bles fictions, ces heureuſes ſaillies répandues dans tant d'Epitres, d'Eglogues & d'Elégies, donnent-elles à penſer que le commerce de l'ame eſt un commerce de triſteſſe & d'ennui ? La ſolitude ne hériſſe le caractere que de ceux qui renoncent aux compagnies par dépit ou par mauvaiſe humeur : ce n'eſt plus leur ame qui les inquiete, mais la mélancolie qu'ils traînent avec eux.

Combien de perſonnes qui, parmi les plus riantes aſſemblées, nous préſentent des viſages pâles & moroſes ! La dépendance où nous ſommes de notre malheureux corps, influe juſques ſur nos idées : elles ſont claires ou rembrunies, à proportion de la ſanté dont nous jouiſſons ; de façon que l'eſprit devient

le

le jouet même & l'esclave de la matiere, si nous n'avons soin de résister à mille impressions sensibles. Mais nous aurons beau chercher les moyens d'y parvenir ; nous n'en trouverons point de plus efficace que la conversation avec nous-mêmes : c'est elle qui nous rend supérieurs à notre propre corps, & qui nous détache, par une privation anticipée, de tout objet matériel.

Quand j'habite avec moi, conformément au conseil du Sage, je deviens plus grand que toutes les choses qui sembloient pouvoir m'abaisser ; je ne reconnois de biens que les éternels ; je retrouve mes amis morts au milieu de mon propre cœur, où ils vivent presque autant qu'ils vivoient en eux-mê-

mes ; je regarde, d'un œil indifférent, les embarras d'un monde presque toujours inquiet ; je considere chaque blessure faite à mon corps, comme une réponse de l'immortalité que j'attends ; je mépriſe les calomnies comme indignes d'affecter une ame née pour la vérité ; & je fuis les honneurs comme un terrible eſclavage.

O vous, qui vous laſſez dans la recherche du vrai plaiſir, qui conſumez inutilement votre jeuneſſe au milieu du tumulte des ſpectacles & des jeux, repliez-vous ſur vous-mêmes, & vous atteindrez le bonheur qui vous fuit ; il eſt au-dedans de vous. On ne peut toujours avoir avec ſoi les plaiſirs extérieurs ; mais on ne peut s'arracher à l'ima-

gination, à l'espérance & à la volonté. Quelle différence entre une félicité fondée sur ces facultés, & des satisfactions dépendantes du caprice des autres, ou d'une fête & d'un concert que mille évenemens peuvent troubler ! Non ; il n'est de bonheur que celui qui, toujours inhérent à l'ame, nous accompagne partout. Un plaisir qu'on quitte & qu'on reprend, qu'on perd & qu'on retrouve, laisse des vuides dans notre cœur, que le chagrin, ou tout au moins l'ennui s'empresse de remplacer.

» Ne me parlez pas, disoit autrefois Ménage, de la prétendue félicité des Riches & des Grands: le véritable bonheur s'allie-t-il avec le faste & le fracas ? Porter

» un habit couleur de muraille,
» n'occuper aucun rang, ne s'ap-
» proprier qu'en imagination ces
» palais & ces jardins, dont l'E-
» tranger jouit mieux que ceux
» mêmes qui en ſont les maîtres;
» ne connoître ni les anticham-
» bres, ni les cours, c'eſt le moyen
» de vivre content.

Sans doute, le commerce du monde ne permet pas à tous les hommes de ſuivre un tel plan; mais que celui qui ne peut s'y conformer, avoue du moins, & ſa ſervitude, & ſes embarras. Plus nous avons de ſerviteurs, plus nous faiſons voir que nous ſommes foibles & ſujets à des beſoins; plus nos palais ſont grands, plus nous devons nous trouver petits. Un eſpace de

six pieds est toute l'immensité du Prince & du Héros, ainsi que du plus simple Berger.

Ces réflexions ne mettent-elles pas le cœur à l'aise ? Elles excitent au-dedans de nous ce plaisir pur & solide dont nous venons de parler, & qui doit être le partage de tout homme qui pense.

CHAPITRE V.

L'Ame nous est plus présente que tout autre objet.

NOus parlons, pour ainsi dire, avant de penser, tant nous sommes inclinés à revêtir notre âme de quelque chose de corporel. Les mots qui se hâtent d'envelopper notre pensée, nous frap-

pent & nous occupent ſouvent plus que la penſée même : delà vient que nous ne pouvons bien nous perſuader que l'enfant penſe dans le ſein de ſa mere ; qu'il nous faut toujours des comparaiſons terreſtres, toutes les fois que nous raiſonnons ſur l'eſſence des eſprits ; qu'on regarde enfin aujourd'hui Mallebranche comme un beau rêveur, cette homme unique, qui, au ſiecle dernier, nous rapprochoit parfaitement de nous-mêmes, ainſi que de l'Etre incréé. L'approbation que lui donnerent d'abord les Ecoles, fut le premier cri de l'ame, qui applaudiſſoit au vengeur de ſes droits.

L'idée de la mort devroit, du moins, nous faire perdre l'idée de

la matiere ; mais la choſe n'eſt pas facile. Nous nous figurons des eſpaces groſſiers même au-delà du tombeau : il ſemble que nous connoiſſions mieux les corps que les eſprits ; cependant pour peu que nous voulions réfléchir, nous ſentirons l'ame plus préſente que tout ce qui nous environne.

N'eſt-ce pas mon ame qui dirige le mouvement de mes mains & de mes pieds ; qui trace cette multitude de figures que le corps décrit avec tant d'agilité ; qui m'applique maintenant à la compoſition de ce petit Ouvrage ; qui ſoumet mes doigts à ſa volonté, pour crayonner ſes penſées & parler aux yeux des autres ! Ce qui ſouvent nous paroît un jeu frivole, un ſimple effet

du hasard, renferme une foule de merveilles, qui sont autant d'opérations de notre esprit. Que sera-ce des négociations & des affaires importantes? Elles ne peuvent avoir lieu que par la communication des idées, & elles annoncent conséquemment notre ame maîtresse, en quelque sorte, des états & des loix.

Soit qu'on emprunte le secours du pinceau pour animer la toile, soit qu'on emploie le ciseau pour faire respirer le marbre & l'airain, on ne fait qu'exprimer des pensées. Les statues & les portraits ne sont que des linéamens de l'ouvrier : on reconnoît aussi-tôt le génie d'un Artiste, dans l'ouvrage qu'on admire. L'homme qui peint

les autres, se peint encore mieux lui-même : il ne donne à ceux-ci qu'une forme extérieure que chacun leur connoît, tandis qu'il développe son propre intérieur, & qu'il répand des traces de son ame sur toutes les parties du tableau.

Qu'on examine bien chaque opération, & qu'on se promene, avec attention, au milieu de tant d'êtres corporels épars çà & là, & on reconnoîtra, de toutes parts, les impressions de notre intelligence. Ici elle dépouille certains objets de leur futile éclat, là elle leur prête des graces qu'ils n'avoient pas ; tantôt elle retrograde vers des tems qui ne sont plus, & tantôt elle anticipe sur ceux qui sont à naître. Toujours admirable & toujours

agiſſante, elle nous avertit que nous penſons, au moment même que nous croyons ne penſer à rien.

Mais où peut-on mieux ſentir cette ame, qu'au milieu même de la nuit la plus profonde! Ne trouvant plus alors d'objets qui l'incommodent, elle nous parle à ſon aiſe, à moins que les traces d'une journée trop diſſipée, ne viennent interrompre ſa converſation. Ce n'eſt plus alors qu'une voix entrecoupée, qui, confondue avec les illuſions du ſommeil, forme une entiere diſſonance. Auſſi ne devons-nous accuſer que nous-mêmes, ou la circulation plus ou moins facile des eſprits animaux, ſi ſouvent nos rêves n'ont rien de

ſuivi, & s'ils reſſemblent à ces tableaux encore informes, où l'œil n'apperçoit que les parcelles d'un corps ſans liaiſon. Mais toujours eſt-il conſtant que l'ame ſeule agit alors. Lorſque vous rêvez, dit ſaint Auguſtin, vous vous repréſentez quelquefois votre corps; mais c'eſt votre ame. Le corps gît, elle ſe promene; la langue eſt dans le ſilence, elle parle; les yeux ſont fermés, elle voit : *In ſomnis enim tibi velut corporeus apparebis, nequè id corpus tuum, ſed anima tua : jacebit corpus, ambulabit ipſa; ſilebit lingua, loquetur illa; clauſi erunt oculi tui, videbit illa.*

Combien de perſonnes furent redevables à leurs ſonges mêmes, de la réformation de leur propre

cœur, & entendirent alors le vrai langage de la raiſon ! Si c'étoit ici le lieu d'examiner le ſommeil & les réves, nous dirions que le ſonge n'eſt que la copie de nos habitudes & de nos humeurs ; que la nuit, pour l'ordinaire, devient la repréſentation du jour ; que les rêves enfin dépendent beaucoup, & des alimens que nous prenons, & de la poſture que nous donnons à notre corps : mais nous abandonnons cette matiere à ceux qui ont la ſcience & le loiſir de la traiter.

Si les hommes étoient donc moins diſſipés & moins occupés des êtres matériels, ils ſentiroient leur ame à chaque inſtant, & ils l'appercevroient comme au-dehors. Notre grand mal eſt que

l'objet de la penſée nous occupe toujours beaucoup plus que la penſée même. Quand, par exemple, nous penſons au firmament, notre principale attention ſe porte tout-à-coup à l'image d'un ciel étoilé, & nous nous appliquons peu à la penſée qui en eſt comme revêtue. Cela vient de ce qu'on eſt toujours plus frappé de la nouveauté. Rien n'eſt plus ordinaire à l'eſprit que de penſer; mais il ne lui eſt pas ordinaire de penſer à tel objet.

On ne peut raiſonnablement conteſter, qu'environnés de penſées, de ſenſations & d'affections, nous voyons l'ame en tous les objets. Aimer, ſentir & connoître, ſont les ſeules facultés qui peuvent nous faire jouir de cet Univers. Ce ſont

que je ſoupçonne hors de moi, exiſte dans moi-même : un tel ſon renferme un ſentiment de plaiſir, & où ce ſentiment pourroit-il être ailleurs qu'en mon ame ? Tout le monde convient que les objets qui nous ſemblent peints, n'ont point ces couleurs. Oui, la pourpre de ces fleurs que nous admirons, & qui ſurpaſſe les Rois en magnificence ; cette verdure, l'ornement de nos jardins ; ce brillant azur, ſuperbe décoration des cieux, ſortent, en quelque façon, de notre eſprit : c'eſt lui qui, pour jouir d'un plus beau ſpectacle, les pare de cet éclat. Le priſme ne peut-il pas confirmer cette vérité ? Simple occaſion, ainſi que les fleurs, des nuances qu'il nous fait voir, il s'at-

tribueroit en vain une ſi riche variété.

Quelqu'un oſeroit-il avancer aujourd'hui, que la chaleur ſe trouve jointe à la flamme? Ce même ſentiment devroit alors être commun à ce corps étranger, auſſi-bien qu'à nous. C'eſt par ſon moyen & par celui des ſens qui le palpent, que l'ame reçoit de telles impreſſions; mais c'eſt en elle-même que ſe trouve la véritable cauſe. Sa penſée peut s'appeller un original, dont les objets ne ſont que des copies. L'eſprit ne ſe tranſporte point là où ſe trouvent les êtres corporels, comme pour les aller chercher. Conviendroit-il, ſouverain tel qu'il eſt, d'oublier ſa dignité, en ſe répandant dans des tourbil-

lons de matiere qui lui ſont auſſi inférieurs? Non, ſans doute. Auſſi, toujours jaloux de ſes droits, il ſe ſert des ſens pour appeller les créatures qui l'environnent, & pour leur prêter, à ſon gré, différentes modifications. Ce n'eſt pas que l'ame ait aucune figure, elle n'eſt pas plus colorée que l'Etre ſouverain dont elle émane: comme médiatrice entre lui & les corps, elle reçoit une réflexion de lumiere, qu'elle communique enſuite aux objets; ſa clarté n'eſt qu'empruntée, & n'eſt jamais interrompue que par l'interpoſition de nos paſſions, qui ſouvent forme une éclipſe. Ainſi la lune, au milieu des ténebres, nous renvoie les lueurs qu'elle tire du ſoleil, juſqu'à ce que

la terre venant à se placer entre deux, nous en prive tout-à-coup.

» C'est de mon ame, disoit autrefois saint Augustin, de ce trésor trop négligé, trop peu connu, d'où sortent tous les degrés de lumiere, toutes les harmonies, tous les parfums, toutes les couleurs & tous les goûts «. L'ame tient ces richesses en dépôt, jusqu'au moment où il faut nous en servir : alors elle les répand avec profusion, elle les déploie avec magnificence, & nous découvrons un univers utile & agréable. Rappellons-nous ici combien de fois notre imagination a prêté à mille objets des beautés qu'ils n'avoient pas. Seuls avec nous-mêmes, ne pouvons-nous pas nous représen-

ter, ſur-le-champ, des prés fleuris, des arbres verdoyans, des ruiſſeaux bleuâtres & des ſables dorés ? Où exiſteroient ces couleurs, ſi notre ame ne venoit nous les repréſenter ! preuve convaincante des merveilles qu'elle renferme. Nous ouvrons les yeux, nous contemplons un objet, & nous ſentons, en même-tems, qu'il eſt quelque choſe en nous de plus intérieur que cette partie de notre œil qui regarde & qui examine. Les globules de lumiere ont beau venir nous frapper ; nous ne diſtinguons aucun objet, ſi l'eſprit ne donne toute ſon attention.

Les opérations de cette vie ne ſont donc que notre ame, qui ſemble ſe diverſifier de mille façons,

ainſi que tous les arts ne ſont que la nature même différemment configurée. Les ſens ne font que raſſembler des objets que l'ame embellit ; les Artiſtes ne font qu'aſſortir des parties que la nature a formées ; & les uns & les autres ſont des ingrats, s'ils viennent à méconnoître la ſource où ils puiſent leurs beautés.

Il s'enſuit de ces vérités, que nous connoiſſons beaucoup mieux notre ame que notre propre corps, & qu'il eſt bien plus facile de démontrer ſon exiſtence que celle des êtres matériels : car nous aurions beau vouloir nous le diſſimuler ; ce ſentiment intime qu'on ne peut étouffer, *je penſe*, *donc je ſuis*, ne ceſſeroit de nous en avertir.

D'ailleurs, l'homme environné d'erreur, se sent né pour le vrai ; il admire la vertu même dans son plus grand ennemi ; il desire le souverain bonheur : d'où lui viendroit cette connoissance & ce goût pour le bien en général, si son ame n'avoit soin de l'éclairer ?

Nous ne pourrions voir ailleurs qu'en nous mêmes la prudence, la sincérité & la douceur : ces vertus n'ont, ni couleur, ni goût ; elles ne sont, ni cylindriques, ni triangulaires, & ne sauroient, par conséquent, être apperçues des sens. Il en est ainsi d'un doute, d'une persuasion, qu'on ne peut dire ni rond, ni quarrée. On a beau faire, il faut en revenir à l'ame comme malgré soi. Plus on l'évite, plus elle se re-

préſente. Il n'eſt pas juſqu'à l'ennui, qui ne nous avertiſſe de ſon exiſtence, & qui ne démente ici formellement cet axiome, ou plutôt ce paradoxe trop accrédité : *Nihil eſt in intellectu, quod priùs non fuerit in ſenſu.* L'ennui, en effet, ne dépend, ni des oreilles, ni des yeux ; il n'eſt, en un mot, excité par aucun des ſens.

Ame chérie, ſi tant de mortels, hélas, ne découvrent pas votre ſpiritualité, ce n'eſt pas que vous ne leur en donniez des preuves à chaque inſtant, Chacun de nous vous touche comme avec la main ; mais les paſſions & les ſens emportent toute réflexion. Oui, ame toute ſpirituelle, vous vous montrez partout, & par-tout les hommes diſ-

traits négligent de vous voir. Tous les objets qui nous environnent, ſont une réfraction de vous-même, un écho de votre ſpiritualité, ainſi que vous l'êtes de l'Etre créateur; mais ces objets parlent à des ſourds. Vous êtes auprès d'eux, au-dedans d'eux; mais ils ſont fugitifs & errans hors d'eux-mêmes. Ils vivent de vous, ils brillent à vos dépens, & ils meurent & vivent ſans penſer à vous. Ils s'endorment dans votre ſein maternel, pleins des ſonges qui les agitent, & qui devroient encore les rappeller à vous, & cependant ils ne ſentent pas cette intelligence ſi ſupérieure à leurs corps. Si vous étiez une fleur qui ſe flétrit, un fruit qui ſe corrompt, un vil inſecte qu'on foule aux pieds,

ils passeroient leur vie à vous étudier & à vous connoître ; ils ne parleroient que de vous; mais parceque vous êtes trop au-dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un être caché ; car ce fonds intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue. Dans l'égarement où ils sont, ils préferent la matiere la plus vile à votre beauté, cependant tous ces objets périront, & vous seule triompherez de la fin des tems.

Chacun peut se reconnoître à ce portrait, & convenir, de bonne foi, que si l'ame ne nous devient pas présente à chaque instant, nous n'en devons accuser que notre excessive dissipation. Combien de fois ne nous arrive-t'il pas, dans le cou-

rant du jour, de nous trouver loin de notre propre corps, par la rapidité avec laquelle notre ame nous transporte, ou sur des mers éloignées, ou au milieu des villes & des campagnes! On croit avoir tout dit, quand on a répondu, ce n'est que la mémoire, ce n'est que l'imagination; comme si cette même mémoire & cette même imagination ne formoient pas l'essence de ce que nous nommons l'ame, qui est la pensée. Ouvrons les yeux, & nous l'appercevrons jusques dans nos abstractions.

» Je ne sais, dit saint Augustin, » comment il arrive que je sois » quelquefois soustrait à moi-mê- » me & privé de moi, & com- » ment est-ce que je suis ensuite

» comme

» comme rapporté & rendu à moi.
» Je ſuis comme un autre homme,
» & tranſporté ailleurs, quand je
» cherche, par exemple, ce que
» j'avois confié à ma mémoire, &
» ce que je ne trouve pas. Alors
» nous ne pouvons arriver juſqu'à
» nous; nous ſommes comme ſi
» nous étions des étrangers éloi-
» gnés de nous-mêmes; nous n'y
» arrivons que lorſque nous trou-
» vons ce que nous recherchons:
» mais où eſt-ce que nous cher-
» chons, ſi ce n'eſt au-dedans de
» nous; & qu'eſt-ce que nous
» cherchons, ſi ce n'eſt nous-mê-
» mes?

CHAPITRE VI.

Combien nous devons aimer notre ame.

LOin d'ici ces ennemis d'eux-mêmes, qui prétendent que pour être heureux, il faut sortir hors de soi. L'ordre que nous avons reçu de nous haïr, ne contredit en rien le beau commandement d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. L'ame ne seroit plus l'image de la Divinité, si nous devions redouter sa vue. Qu'on la dégage de ces nuages dont nos passions l'enveloppent, & bientôt elle nous paroîtra digne de tout notre amour.

Quelque sacrés que soient les

liens de la chair & du sang, ils ne sauroient être aussi forts que ceux de l'ame avec le corps. Unie, dès le sein même de nos meres, à cette masse organisée, elle vit avec elle dans la plus parfaite intimité. C'est un tel rapport entre l'une & l'autre, que plusieurs Philosophes ont souvent confondu cette double substance. Oui, malgré l'intervalle qu'on sent entre la matiere & l'esprit, ils ont cru pouvoir l'identifier.

Ne seroit ce pas un grand malheur pour les hommes, si, devant toujours vivre par le moyen de leur ame, ils devoient la regarder en même-tems comme une irréconciliable ennemie? N'avons-nous pas assez de combats au-dehors, sans fomenter une guerre intestine?

Non-seulement il est nécessaire d'entretenir cette paix intérieure que le monde ne peut donner, mais d'aimer l'ame d'un amour de prédilection. Il feroit beau nous voir haïr l'Etre même, dont nous empruntons la faculté d'aimer. C'est sur l'amour de nous-mêmes que se trouve fondé ce principe admirable : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* ; c'est dans cet amour que subsiste le desir que nous avons tous d'être heureux ; & c'est enfin par rapport à cet amour qu'on se livre à tant d'études & de travaux.

On dit chaque jour, qu'on ne trouve plus de vrais amis que dans les Romans ; qu'on ne peut plus compter sur personne, & qu'il faut

voir des milliers d'insensés avant de rencontrer un Sage. Mais pourquoi nous répandre au-dehors pour chercher cet ami fidele ? il vit au milieu de nous. Notre ame ne nous rappellera-t-elle pas de nos égaremens, & ne nous procurera-t-elle pas des plaisirs infiniment supérieurs à ceux des sens? Qu'exigeons-nous de plus d'un ami ?

En vain les hommes assembleroient les Nations pour se choisir un confident de leurs plaisirs & de leurs peines ; jamais ils n'en trouveront un plus sûr & plus utile que leur ame. Il n'est point d'adversité qui l'éloigne de nous ; c'est l'instant même où nous éprouvons davantage ses consolations. Quelle éloquence n'emploie-t-elle pas alors

pour nous faire ſentir le vuide de ce que nous avons perdu, ou de ce que nous ne pouvons poſſéder ! Si c'eſt un ami que la mort vient de nous ravir, elle ſait nous perſuader que la mort n'a rien détruit, qu'elle n'a fait qu'éloigner une perſpective dont nous nous rapprocherons dans peu; ſi c'eſt un rang auquel nous n'avons pu parvenir, elle nous convinc qu'il n'en eſt d'avantageux que celui où l'on travaille à ſe connoître. Avons-nous jamais vu cette ame manquer à nos beſoins, & ne la trouvons nous pas toujours prête à nous répondre ? Ici, par de riantes idées, elle réjouit notre imagination; & là, par de ſolides réflexions, elle ſatisfait notre curioſité. Par-tout elle remplit les de-

voirs d'excellent maître & d'excellent ami. Les remords ſont un écho qui fait retentir juſqu'à nos oreilles ſa profonde douleur, quand nous avons péché : ils jettent au milieu de nous ce cri capable d'interrompre le jeu de nos paſſions, & de nous conſterner. Y ſommes-nous inſenſibles, l'ame ſemble ſe retirer, agiſſant comme un pere irrité envers un fils criminel ; mais eſſayons-nous de revenir de notre égarement, nous ſentons qu'elle ſe rapproche, qu'elle nous rend ſa lumiere, & qu'elle nous arrache enfin au danger.

C'eſt là, ſans doute, un des ſervices les plus importans de l'amitié, ainſi que la confiance eſt une de ſes plus grandes douceurs ; nou-

veau titre, qui doit rendre l'ame bien précieuſe à tous les humains. Elle ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, ſi l'on pouvoit deviner ce qu'elle penſe ; & nous aurions tort de la chérir & de la reſpecter, ſi elle venoit à décéler nos ſecrets : mais, au plus intime de nous-mêmes, elle tient en dépôt des myſteres cachés, qui ſouvent viendroient à nous perdre, s'ils étoient révélés. En préſence des hommes, qui nous en impoſent davantage, nous penſons ſur leur compte tout ce qui nous plaît, ſans qu'ils puiſſent ſeulement le ſoupçonner. Je me moque intérieurement devant un faux ſage, de ſon hypocriſie ; devant un ambitieux, de ſon extravagance ; devant un riche, de ſa va-

nité. Mes ſens proſternés rendent hommage à leur rang, & mon ame me venge au-dedans de moi, de cette ſorte de reſpect qu'il me faut rendre extérieurement. Elle s'applaudit de n'avoir pas tant de richeſſes & d'honneurs, & de penſer plus ſolidement.

Si je m'ennuie, par haſard, au milieu d'un cercle de gens oiſifs, pour l'ordinaire grands diſeurs de rien, cette ame vient à mon ſecours : elle tranſporte ailleurs toute mon attention, ne laiſſant que mes levres & le méchaniſme de mon corps dans cette inſipide converſation. On diroit que j'entends tout, que je réponds à tout, & je voyage alors, ou parmi les aſtres, ou ſur le bord des mers.

Quel bonheur, ſi les hommes le ſavoient goûter, d'avoir au milieu d'eux un ami ſi vigilant ! L'ame eſt ce tréſor caché, plus excellent que tous ceux de la terre. Il faut fermer les yeux de la vanité, & n'ouvrir que ceux de la vérité, pour connoître l'ineſtimable prix de cette ame incomparable. C'eſt elle qui nous arrache à ces plaiſirs, ennemis du repos & de la ſageſſe, qui nous fait entrevoir le vice dans toute ſa laideur ; c'eſt elle qui captive un jeune homme volage ſous le joug de l'étude & des loix, & qui lui rend une plume & des livres plus agréables que toutes les compagnies : c'eſt elle qui devient comme le patrimoine d'une foule d'excellens Auteurs, qui ne trouverent

des reſſources pour ſubſiſter, que dans la fécondité de leur eſprit; cette ame ſeule les vengea des caprices d'un ſort bizarre & de la dureté d'une Patrie, ſouvent ingrate à leur égard.

Si nos ſens travaillent, à toute force, à nous éloigner de nous-mêmes, & à tranſporter ailleurs notre affection, bientôt l'ame a ſoin de les rappeller, & de s'en ſervir pour notre utilité : c'eſt par ſon ſecours que nous méritons les titres précieux de bon Citoyen, de bon Parent, de bon Ami; c'eſt par ſon ordre que les larmes coulent & qu'elles interprétent notre douleur, comme les ris notre joie; moyen abregé, mais en même-tems efficace, pour prouver à nos

freres notre ſenſibilité ſur leurs biens ou ſur leurs maux.

L'ame ſait peindre adroitement au-dehors ſes plus intimes affections, & faire évanouir, quand bon lui ſemble, toute idée des corps, pour ne nous entretenir que de ſes propres charmes. Tous ceux qui les ont bien conſidérés, en ont été ravis, au point qu'ils ne pouvoient plus ſupporter la vue de cet Univers, qu'autant qu'ils y voyoient des copies de leur ame. Ils la trouvoient par-tout, comme un ami fidele qu'on croit toujours entendre & voir.

N'eſt-il pas bien gracieux de ſe pouvoir dire à ſoi-même, mon ame eſt un bien tout à moi? Il n'eſt point de révolution dans la nature qu

puiſſe m'en fruſtrer ; j'en jouis ſeul, ſi bon me ſemble, & j'en jouis, ſi je veux, pour les autres. Il faut me ſéparer de tems en tems de mes plus chers amis ; aujourd'hui je les vois, demain je dois les quitter ; un voyage m'arrache aux douceurs de leur préſence, la mort me ravit leurs perſonnes : mais mon ame demeure éternellement ma compagne la plus intime & la plus fidelle. Au milieu des Nations barbares, j'ai la conſolation de ſon entretien ; au milieu des mers orageuſes, j'ai les douceurs de ſon eſpérance : elle me ſuit dans les priſons, elle me conſeille dans les dangers. Tout doit nous quitter ; il n'eſt pas, juſqu'à ce corps qui nous environne, dont nous ne devions ſecouer la

pouſſiere dans peu: il n'y a donc que notre eſprit dont nous ne pouvons jamais perdre l'intimité ; la mort même ne fera que nous rendre ſa préſence, & plus ſenſible, & plus chere.

Eh ! comment les hommes, qui aiment tant l'immortalité, & qui, pour en acquérir une ombre ici-bas riſquent tous les jours leurs propre vie, ne chériſſent-ils pas davantage l'ame, cette ſubſtance vraiment immortelle ? S'ils ont quelque héroïſme en eux, ils doivent ſavoir qu'elle en eſt le principe : plus grande que ce vaſte univers, elle conçoit des deſſeins dignes de ſon origine & de ſa deſtinée. On la vit triompher dans tous les tems, ſous les noms de mille conquérants, des

ſupplices les plus affreux & des périls les plus redoutables, juſqu'au point de rendre les corps preſque impaſſibles. Si tous ces Héros, qui jadis remporterent des victoires éclatantes, n'en firent pas honneur à leur ame, & s'ils ne la chérirent pas comme leur conſeil & leur bouclier, ils furent de véritables ingrats. Sans doute leurs premieres actions de graces dûrent être rendues à l'Etre ſouverain; mais l'ame, en étant & l'organe & la vive image, mérita d'avoir part à leur reconnoiſſance.

Tous les biens que nous pouvons recevoir par un autre canal que celui de l'eſprit, ne méritent pas le nom de bien; il n'y a que la ſageſſe, la prudence, la ſincérité,

enfin les vertus qui doivent trouver place en notre cœur ; & ſi l'on chérit ſes amis, ce n'eſt qu'à raiſon des qualités de leur ame. En vain une brillante figure & une fortune ſuperbe détermineroient dans le choix d'un ami ; la beauté ſe ternit, les richeſſes ſe diſſipent, & il ne reſte que la honte d'avoir fondé ſon affection ſur un ſable auſſi mouvant.

Oui, ſi nous avons trouvé de véritables amis, nous ne pouvons certainement méconnoître, dans cette heureuſe découverte, le ſervice important que nous a rendu notre ame. C'eſt elle qui nous a donné cette ſympathie d'humeurs avec la perſonne que nous chériſſons, qui nous a rempli d'eſtime

pour ſes bonnes qualités, & qui entretient la douce ſociété que nous formons enſemble. Sans ſes lumieres & ſans ſon conſeil, nous nous enrôlions ſous les étendards de l'amitié, plus facilement qu'un ſoldat ne vend ſa liberté, & nous livrions notre cœur à celui qui ſouvent ne mérite pas un coup d'œil. Elle a voulu ſeule ſonder notre nouvel ami, elle a défendu à nos oreilles & à nos yeux de prévenir ſon jugement. Si les hommes ne ſe décidoient, en fait d'amitié, que par ce moyen, combien de fideles amis? On ignoreroit ces cruelles alternatives de brouillerie & de réunion, ſi ordinaires dans le commerce de la vie.

O fortunés tous ceux qui ont

ſu donner à leur ame la préférence ſur tout autre confident, & qui ſavent jouir des délices de ſa converſation ! Il n'eſt point de pleurs qu'elle n'eſſuie, point de nuages qu'elle ne diſſipe, point de reſſources qu'elle n'imagine : elle nous fait ſentir, juſques dans nos chagrins mêmes, un plaiſir ſecret à nous en entretenir, un plaiſir qui contre-balance l'effort de la douleur. Qu'on banniſſe l'amour des bagatelles, & nous verrons l'ame éclipſer à nos yeux ces prétendus bonheurs que nous recherchons, & qui ſont autant de larcins faits à ſa propre ſubſtance.

Que d'amis auxquels on eſt vivement attaché, & qui ne ſeroient dignes que de mépris, ſi leurs

cœurs étoient transparens ! Il regne dans le monde une hypocrisie universelle ; chacun s'efforce de mettre sa langue en contradiction avec son cœur, de maniere qu'on ne peut démêler l'homme sincere de l'homme imposteur. L'ame donneroit-elle lieu à ces craintes & à ces soupçons ? Nous ne pouvons ignorer ce qu'elle pense ; nous connoissons ses plus intimes relations & ses penchans les plus secrets.

Pourquoi la plupart des mortels ne chérissent-ils donc pas leur ame ? C'est qu'ils n'estiment pas les talens & les vertus : ils se répandent hors d'eux, & font honneur à de vils objets qui n'ont que le secret d'éblouir les yeux. Un homme riche cache son mauvais cœur sous

un brillant amas de dorures, de tapiſſeries, de glaces, de bijoux; ſes défauts vont ſe perdre dans l'enfoncement d'une magnifique galerie; on n'apperçoit plus en lui que le ſuperbe équipage qui le traîne, que la livrée qui le ſuit, que le crédit énorme dont il jouit: le pauvre, au contraire, paroît ſur la terre dénué de toutes vertus; la ſolitude qu'il promene avec lui, l'air lugubre qui l'environne, deviennent l'enveloppe de ſon mérite: auſſi eſt-il mépriſé, rejetté, tandis que l'autre ſe rend la divinité qu'on célebre & qu'on encenſe.

Juſqu'à quand, hommes ingrats, vous ſervirez vous de la faculté d'aimer, que vous n'emprunterez que de votre ame, pour chérir

des bagatelles & des chimeres ? juſqu'à quand tournerez-vous vos affections & vos penſées vers un métal, ouvrage de la terre, ſujet à la rouille & aux vers ? Apprenez du vrai Philoſophe qui converſe avec lui-même, à faire abſtraction de ces marbres & de ces porphyres qui entourent l'homme ſuperbe, pour ne regarder en lui que les ſentimens qui l'animent. Votre ame, ſi vous aimez l'élévation, vous élévera bien au-deſſus de ces vains palais qui vous charment & qui vous raviſſent ; elle vous tranſportera juſqu'au milieu des étoiles, d'où vous verrez le monde entier comme un petit grain de ſable qui s'attache à vos pieds. Si c'eſt la naiſſance qui vous éblouit,

où en trouver une plus illuſtre que l'origine de votre eſprit, dont Dieu lui-même fut le principe, ainſi qu'il en eſt la fin ? Que de motifs pour aimer notre propre penſée ?

Ces motifs ne ſeront-ils pas encore aſſez puiſſans ? Nos intérêts, qui viennent s'y joindre, doivent, ſans doute, nous y déterminer : on ne peut agir, comme on ne peut aimer, ſans ſe rechercher ſoi-même. Le quiétiſme n'eſt qu'une belle chimere, produite par les ſaillies de l'imagination, & détruite par les penchans du cœur : ſes Panégyriſtes, même les plus rafinés, attendoient leur état ſpéculatif comme une récompenſe, au moment qu'ils rejettoient toute ré-

compenſe. Il eſt un intérêt qu'adopte volontiers la généroſité ; celui que je trouve à reſpecter mon ame & à la chérir, loin d'être un défaut, ne peut être qu'une véritable vertu, ſerois-je indifférent à l'égard de ce qui doit faire mon malheur ou ma félicité ? Ne craignons point ceux qui peuvent nuire aux corps, mais ceux qui peuvent nuire à l'ame ; c'eſt la Sageſſe éternelle qui l'a dit, ainſi que ces admirables paroles : » Que » nous ſerviroit d'avoir gagné l'u- » nivers entier, ſi nous venions à » perdre notre ame !

CHAPITRE VII.

De la violence qu'on fait à l'Ame, quand on ne converſe point avec ſoi-même.

CHAQUE homme trouve dans ce vaſte univers le modele d'un ordre invariable, qu'il doit obſerver en lui-même. Le ſoleil qui n'interrompt jamais ſa courſe, ces ſaiſons qui ſe ſurvivent avec tant d'harmonie, cette terre qui germe & fleurit tour à tour, cette mer qui ne paſſe point ſes limites, inſtruiſent les mortels comme ils doivent ſe régler. Toutes ces créatures ont leur langage, qui prêche l'amour de l'ordre, & qui en fait connoître la néceſſité. Il n'eſt pas juſ-

jusqu'aux insectes, qui, formant de petites républiques au milieu d'eux, tracent à l'homme un plan de conduite régulier.

Que seroit le monde à nos yeux sans cette liaison de parties, & sans cet ensemble qui en constitue la beauté! Un seul monstre nous fait horreur; nous ne pouvons supporter la vue d'un jardin planté confusément; nous frémissons en lisant l'Histoire de quelque Anarchie, & nous en redoutons les funestes dangers. Que de soins, en conséquence, pour nous élire un Souverain, ou pour nous le conserver! C'est un Ange de paix, qui, par l'ordre qu'il maintient, mérite toute notre reconnoissance & tout notre amour.

Comment pouvoir concilier à

préſent ce déſordre intérieur dans lequel nous vivons preſque toujours, avec le violent deſir de voir & d'entretenir hors de nous une juſte harmonie ! Chaque homme cependant n'eſt-il pas un véritable abrégé de l'univers ? ne renferme-t'il pas au-dedans de ſoi des montagnes qu'il faut abaiſſer, des inégalités qu'il faut applanir, & des limites où il faut s'arrêter ? Il arrive dans l'ordre moral les mêmes révolutions qu'en l'ordre phyſique : ici, ce ſont des obſcurciſſemens formés par les paſſions, qui nous retracent les éclipſes ; là, des ſoulevemens d'une volonté rebelle, qui reſſemblent à des tremblemens. Tantôt notre imagination s'allume & s'étend comme un vol-

can, & tantôt nos desirs, tels que des vents impétueux, se déchaînent avec fureur. On peut comparer nos saillies à de véritables éclairs. Il se fait une espece de végétation dans les esprits : la vieillesse est leur hyver, la jeunesse leur printems; ils semblent devenir stériles après avoir donné des fruits. On trouve chez les uns les mines d'un or excellent, on ne tire des autres que des métaux communs; l'homme vif paroît habiter une zone torride, le flegmatique une zone glacée; le savant jouit du soleil dans son plein midi, l'ignorant ne le voit que sur son déclin.

Ce tableau mouvant est, sans doute, digne de toute notre attention. Mais quand l'ordre n'y regne

pas, qu'il devient affreux! Il nous repréſente un informe cahos, tel que le monde fut dans ſon premier jour, & tel qu'il doit être au dernier. Nous en ſerions, ſans doute, vivement effrayés, & nous ne pourrions plus nous ſupporter nous-mêmes, ſi nous rentrions alors au-dedans de nous; nous verrions cette ame, deſtinée pour commander en ſouveraine, ignominieuſement traitée par nos paſſions, & comme aſſervie à un méſérable corps, qui n'eſt que ſon ſujet. On a peine à concevoir tout le ravage qu'excite dans notre propre cœur la diſſipation qui nous entraine çà & là: des nuages épais offuſquent la lumiere intérieure, de ſorte qu'on ne marche plus qu'au haſard, la

mémoire se perd, ou n'est plus affectée que d'objets frivoles ; le cerveau ne reçoit que de mauvaises impressions ; le cœur se fixe indifféremment sur le bien & sur le mal ; les pensées errent à l'aventure, sans aucune connexion ; les sensations deviennent nos maîtres, le corps notre idole, l'ame enfin un tyran que nous voulons exterminer, ou une chimere dont nous n'osons plus parler.

Sitôt que l'homme commence à se perdre de vue & à s'abandonner entierement à l'empire des sens, d'image de Dieu qu'il est, il descend de degrés en dégrés jusqu'à la condition des bêtes ; il ne lui reste plus en partage qu'un simple méchanisme, qu'un jeu de ressorts,

qui ſe plient par habitude & non par réflexion, qu'une circulation du ſang qui lui eſt commune avec le reptile. En vain on lui demanderoit quel eſt ſon terme & quelle eſt ſon origine, il ſait ſeulement qu'il a des pieds & des mains, qu'il boit & qu'il mange; rien de plus. La Cité qu'il habite eſt ſon immenſité, le jour qu'il coule ſon éternité; en un mot, il fait honneur à ſon corps de toutes ſes connoiſſances & de toutes ſes ſenſations.

Notre ame, créée pour percevoir les objets tels qu'ils ſont, ne ſe promene plus qu'au milieu des ſpectres & des fantômes, ſitôt qu'elle eſt guidée par les ſens. Il lui arrive en plein midi ce qui arrive à tous les hommes dans une

nuit profonde : une feuille que le vent agite lui semble le bruit d'une armée, & un ver-luisant lui paroît un soleil. Que ne doit pas souffrir un esprit né pour la vérité, environné, comme il se sent, de fausses allarmes, de fausses joies, de faux jugemens ! En vain il se plaint ; ses plaintes sont aussi tôt étouffées au milieu des voix rauques d'un monde turbulent : ainsi l'harmonie d'un mélodieux rossignol est souvent interrompue par le chant lugubre des oiseaux ténébreux. C'est, sans doute, une cruelle violence que de chercher perpétuellement à se faire jour à travers des nuages épais, & de voir l'obscurité s'augmenter de plus en plus.

La matiere fut créée pour obéir

& pour ſe plier au gré de la penſée. Il appartient à l'ame de ſoutenir toute ſa dignité, de diriger un corps qu'elle doit commander, & de le traiter rudement quand il regimbe. Ce fut toujours ſa fonction chez tous ceux qui menerent une vie réglée, & qui tinrent une conduite uniforme. Par la ſageſſe de ſon gouvernement, elle les rendit des modeles que nous admirons encore, & dont l'heureuſe mémoire ſe tranſmettra d'âge en âge.

Ils ne donnoient que peu de tems au ſommeil, le regardant comme un tyran qui les empêchoit de vivre dans eux-mêmes. Les repas leur ſembloient des rêmedes contre la mort, dont il falloit uſer en véritables malades. Quelques con-

verſations intéreſſantes & quelques promenades faiſoient toute leur récréation. Loin de traverſer les mers pour aller chercher des tréſors, ils n'eſtimoient ici-bas que celui qu'ils avoient avec eux. C'eſt dans le ſanctuaire de leur propre cœur, & non dans les Palais des Grands, qu'ils entroient à toute heure. Ils y faiſoient une cour aſſidue à leur ame, cette reſpectable ſouveraine, & ils l'admiroient comme le tableau même de l'Etre incréé, abondonnant aux hommes frivoles la contemplation de mille copies qui ne repréſentent que des corps. L'idée de la mort les ſoutenoit au milieu des infirmités de cette vie; ils en faiſoient tous les jours l'utile apprentiſſage, en perdant de vue ſuc-

ceſſivement quelques parties de ce vaſte hémiſphere ; enfin, ils s'efforçoient d'arracher quelque choſe à ce tems, qui nous arrache tout à ſon tour.

Que l'on compare cette conduite avec celle de ces hommes totalement diſſipés : quelle énorme différence ! Les uns ſemblent de purs eſprits, les autres de vils animaux. Ici l'ame brille dans tout ſon éclat, & jouit amplement de tous ſes droits ; là elle eſt entierement obſcurcie & véritablement dégradée. L'homme qui vit hors de lui eſt donc un homme qui s'expatrie, qui abandonne ſon bien le plus précieux à ſes ennemis, & qui dénature enfin ſes bonnes qualités pour naturaliſer en lui-même les plus viles paſſions.

Nous ne pouvons abſolument vivre ſans converſer ; quand ce n'eſt pas avec nous-mêmes, c'eſt avec nos ſens. Dans combien de miſeres la trop grande familiarité de ceux ci ne précipite-t'elle pas tous les jours une foule de jeunes gens ! On voit juſques ſur leurs viſages livides, les traces d'une conduite entierement déréglée. Ils ſe hâtent de vivre & de tranſmettre un corps exténué aux diſciples d'Hippocrate. Une jeuneſſe vermeille & vigoureuſe eſt un phénomene aujourd'hui : & qu'arrive-t'il de ce déſordre ? Après avoir donné les premieres années au déréglement, il faut donner le reſte aux ſoins des maladies & des guériſons. L'ame ſe trouvant au mi-

lieu des douleurs, des embarras & des regrets, ſe voit inveſtie de toutes parts, & n'a plus le loiſir de ſe replier ſur elle-même & de ſe livrer à aucune réflexion. Un corps languiſſant & plein de beſoin la tyranniſe alors, & l'empêche de penſer en liberté.

Tel étoit né pour devenir un grand homme : il avoit en lui le germe bien développé de toutes les connoiſſances & de tous les Arts ; ſon ame le ſervoit au mieux, d'heureuſes ſaillies naiſſoient à tous propos ; une mémoire facile retenoit les faits les plus intéreſſans, & une éloquence vive & naturelle les rendoit parfaitement ; il pénétroit tout-à-coup les plus grandes difficultés ; dès le premier mot

d'un discours il en saisissoit la conclusion ; il tiroit mieux les conséquences d'un Ouvrage que l'Auteur même : dans le tems qu'il alloit produire des merveilles & se faire admirer, il s'est livré au jeu, il en a la fureur ; il tient maintenant collée sur une carte & sur un jetton une ame née pour s'élever au delà des astres; il l'avoit d'abord traitée en souveraine, il la regarde à présent comme son dernier esclave.

Tant de professions si contraires à notre goût, & dans lesquelles souvent un dépit ou une témérité nous engage, sont autant de violences faites à notre ame. Comment, par exemple, conserver à l'esprit sa liberté au milieu du tumulte des armes, si ce même esprit ne desiroit

que le silence & l'étude ? Il est des hommes, j'en conviens, à qui l'agitation est nécessaire ; mais combien d'autres qui ne demandent que la tranquillité ! Il s'agit de se sonder soi-même, avant d'opter entre tant d'états différens, qui partagent la vie des mortels : faut-il que les passions & les sens nous aient presque toujours décidés sur cette importante matiere, avant que l'ame ait seulement pensé ? On ne sent pas que c'est lui faire l'outrage le plus cruel, que c'est la juger indigne de notre attention, & l'exposer à vivre en esclave pendant tout l'espace de cette vie.

Ainsi la plupart des humains rendent leur ame victime d'une cabale formée par les sens & fortifiée par

les passions; ainsi ils l'obligent à demeurer concentrée dans elle-même, & à exister enfin comme si elle n'étoit plus.

Quelque déplorable que soit ce malheur, il ne seroit pas à son comble, si l'ame savoit toujours résister & conserver cette solitude impénétrable: mais les assauts sont trop violens & les secousses trop fortes. La volonté s'abandonne au gré des passions; la voilà dès lors devenue criminelle, & tombée dans le précipice dont elle devoit nous tirer. En vain elle tâche de s'arracher à ce monde ennemi qui l'entraîne; les sens ont usurpé tout empire, & savent s'en prévaloir. Une ame ainsi livrée à toute l'impétuosité des plaisirs, devient un specta-

cle digne de compaſſion. On ſent qu'au milieu même du trouble & de la confuſion, elle conſerve toujours quelques reſtes de ſa ſageſſe & de ſa dignité. C'eſt un Roi, qui, jetté dans la foule, conſerve un trait de majeſté. Les remords n'annoncent que trop la violence faite à l'ame ; ils nous avertiſſent que ſa ſituation naturelle eſt un pouvoir abſolu ſur les paſſions & ſur les ſens.

Il ne ſauroit y avoir qu'un déſordre affreux, qui ait pu interrompre ce concert admirable entre nos deux ſubſtances. Il devoit toujours être tranquille & toujours égal, conformément aux deſſeins du ſage Inſtituteur ; mais les paſſions ſe hâtent de mettre l'eſprit en contradiction avec le corps. Celui-ci atti-

rant à lui le plus de matiere qu'il peut, tâche de groſſir ſon parti, & de livrer de cruels combats à l'ame qui n'a point cette malheureuſe reſſource. Les ſens, toujours fugitifs, le ſervent au mieux : ils courent çà & là raſſembler de petits êtres éblouiſſans ; ils entaſſent objets ſur objets, & ſe forment des liens auxquels ils ſe tiennent fortement attachés.

Cette guerre ſubſiſte ſouvent juſqu'à la mort, où le corps devient auſſi foible qu'il étoit fort. N'ayant plus alors d'autre appui que des ténébres & des vers, il porte la peine de ſa coupable révolte. Un triſte & unique cercueil a pris la place de cette multitude d'êtres matériels, que les ſens

abuſés chériſſoient comme leur derniere fin. Plus de richeſſes, plus de projets, plus d'honneurs, tout ſe trouve abſorbé dans une nuit éternelle : le rideau eſt tiré, le ſpectacle de l'univers a diſparu, il n'en reſte qu'une ſimple idée. *Voici la fin d'un beau rêve*, diſoit un Héros prêt à terminer la plus brillante carriere qu'il y eut jamais.

Ainſi l'eſprit ſe voit vengé par la mort, des inſultes de ſon malheureux rival. Sitôt que cette ſubſtance ſpirituelle apperçoit la circulation du ſang interrompue, elle en conclut que ſa miſſion eſt finie, & qu'elle n'a plus de commerce à entretenir avec un hôte qui va rentrer dans ſon premier limon. Car il faut ſe perſuader que le ſeul écrou-

lement de notre machine nous cauſe la mort, & non la ſéparation de l'ame & du corps, comme chacun ſe l'imagine; jamais l'ame ne ſe retire, que lorſque le jeu de nos muſcles & de nos nerfs vient à ceſſer; autrement il faudroit reconnoître, contre toute évidence, une ame dans les bêtes, puiſqu'elles meurent ainſi que nous.

Mais pour revenir à notre eſprit, il perd abſolument toute affection terreſtre dès que la mort l'a rendu à lui même. Ce ne ſont plus des idées partagées entre la matiere & la penſée; c'eſt le regne des intelligences établi ſur la ruine des corps. On ne doit point s'étonner ſi nous inſiſtons ſouvent ſur la mort: les vivans fourniſſent peu

d'exemples d'une ame vraiment libre; il eſt néceſſaire par conſéquent, de leur rappeller l'heure où il faudra ſe dépouiller de toute ſenſation.

L'ame, qui juſqu'au moment de la mort eſt comme dans un continuel enfantement, met au jour ce qu'elle voudroit étouffer, ou elle étouffe ce qu'elle auroit envie de produire, tant les paſſions & les ſens l'importunent & la tyranniſent. Violence énorme! qui rend l'ame criminelle, ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour y ſuccomber.

Ce n'eſt que par un véritable abus de notre liberté, que l'eſprit ſe trouve eſclave : nous faiſons alors ſervir à déméríter, un privilege que nous avons reçu pour mériter. Il n'y a qu'un pas de la li-

berté au libertinage, & c'eſt le ſeul libertinage qui nous guide, quand nous donnons carriere aux paſſions. Y penſons-nous bien ? Savons nous tout ce que nous perdons, en profanant un titre qu'on ne ſauroit trop eſtimer ? *Libertas nullo venditur auro*

Il n'eſt rien de plus admirable que ce pouvoir d'acquieſcer, ou de réſiſter, enfin de choiſir. Quel trait de reſſemblance avec l'Etre créateur ! mais c'eſt un trait entierement défiguré, chez celui qui ne converſe pas avec lui-même. Sujet aux fauſſes opinions, aux fauſſes allarmes, aux fauſſes ſécurités, il ſe met dans les fers. Voilà comme les mortels s'enchaînent : ils ceſſent d'être libres, au moment même

qu'ils ſe croient le plus indépendans. Quelle ſituation ! Le cœur ſouffre en lui même une ſeconde nature, qui perpétuellement contredit la raiſon, & l'eſprit voit ſon plus bel appanage en proie à de honteuſes paſſions. Familiariſons-nous beaucoup avec nous-mêmes, nous ne ſaurions trop le répéter; c'eſt le moyen de nous ſentir allégés, & d'entretenir l'ordre que toutes les créatures doivent obſerver. Il faut ſéparer l'ame du corps, dit Socrate, en l'accoutumant à ſe renfermer & à ſe recueillir en elle-même, & en vivant de cette vie toute ſpirituelle que nous attendons. Les vrais Philoſophes, dit Platon, travaillent à délier l'ame, & ils deſirent jouir d'elle ſeule.

CHAPITRE VIII.

Il y a peu de personnes qui conversent avec elles-mêmes.

L'AME est tout à la fois l'objet le plus proche de nous & le plus éloigné : le plus proche, puisqu'elle forme cette partie excellente de nous-mêmes ; le plus éloigné, puisque nous la perdons entierement de vue. Presque tous les hommes, dès le premier usage de leur raison, commencent par saluer leur ame, par se féliciter d'avoir avec eux un guide aussi excellent & aussi éclairé ; mais bientôt ils lui disent adieu. Ils remettent après la mort à s'entretenir avec elle ; ils lui recommandent de dormir pro-

fondément pendant cette vie, & prennent, en conſéquence, les moyens les plus ſûrs de ne la point réveiller. Ce ſont alors les paſſions qui tiennent lieu de cette ame en captivité.

Je vois une foule de Philoſophes altiers & de Stoïciens s'exiler de la ſociété, paſſer les nuits à déplorer l'aveuglement des autres, travailler enfin à la réforme de tout l'univers; & je vois, en même-tems, qu'après cinquante & ſoixante années d'étude, leur ame fut ce qu'ils connurent le moins. L'amour-propre étoit le ſeul ſophiſte qu'ils ne pouvoient démêler, ni détruire; leurs argumens, qui auroient dû le confondre, ne faiſoient qu'entretenir ſes erreurs. Ils ne travailloient

que

que pour cet amour-propre, pendant qu'il leur persuadoit que c'étoit pour la véritable sagesse. Il empruntoit la plume & le langage de la vertu; artificieux stratagême qui sut les abuser. On peut dire la même chose des Héros, qui, pour l'ordinaire, se dépouillent d'eux mêmes & se couvrent de vanité. Alexandre, la foudre à la main, vole de victoire en victoire; il fait taire en sa présence l'univers étonné; & Alexandre meurt, sans avoir seulement entrevu son ame. Dupe de sa propre valeur, il se croit un véritable héros, tandis qu'il n'est qu'un ravageur de Provinces.

Qu'on suive attentivement les hommes qui jouirent d'une réputation éclatante, & bientôt on verra

que la plûpart n'ont connu que la ſurface d'eux-mêmes. Les richeſſes, comme une multitude de filets d'or, enchaînerent ceux-ci, les dignités, comme des nuages d'encens, offuſquerent ceux-là. Semblables à ces inſectes coupés par la moitié, leur eſprit & leur cœur ſe ſéparerent pour toujours, & s'agiterent chacun à leur maniere. L'intelligence de l'un n'opéra plus ſur le ſentiment de l'autre : delà ces monſtrueuſes erreurs & ces criminelles amours qui ſe répandirent dans l'univers.

Il eſt étonnant combien on eſt induſtrieux à ſe voiler & à ſe perdre de vue. Preſque tout ce qu'on invente devient un cruel obſtacle à la ſonde du cœur. Les urnes &

les tombeaux, qui devroient le plus rappeller l'homme à lui-même, & qui ſont le fatal écueil de ſes grandeurs, nourriſſent encore ſon orgueil. Il ſe repaît du frivole avantage de reſpirer dans un marbre après ſa mort, & il oublie le peu de pouſſiere auquel il ſera bientôt réduit, pour ne contempler qu'un airain décoré de ſes vains titres & de ſes éloges. La Sculpture & la Peinture ne ſont-elles pas ſouvent des Arts impoſteurs qui favoriſent l'illuſion de ceux qui n'oſent ſe connoître ? On aime mieux s'en rapporter au portrait qui flatte, qu'au cœur qui dit la vérité.

Autant de mortels, autant de paſſions qui les aveuglent & les ſéduiſent. Ce qui peut les divertir du

retour sur eux-mêmes & les plonger dans le centre de la dissipation, ne manque jamais de leur plaire : ils y courent avec ardeur ; l'expérience journaliere nous l'apprend. On veut savoir toutes les Langues, parcourir tous les Pays, connoître tous les Arts, toutes les Nations, tous les tems, & l'on ne se met point en peine de consulter son ame & de l'observer. On la promene par-tout ; on se sert de ses facultés, mais sans jamais pénétrer son secret. Nous desirons occuper des places éminentes qui nous attirent les regards de tout le monde, & nous n'avons pas le courage de nous regarder nous-mêmes.

Il y a des inconséquences chez les foibles mortels, qu'on ne sau-

roit expliquer. L'homme vit plein d'amour pour ſa propre perſonne, il ſe complaît dans ſes propres ouvrages, & il ſe fuit en même-tems. Ce corps, qui ne devroit marcher qu'en ſecond, ce corps, dont nous ſentons chaque jour la corruption & la foibleſſe, reçoit nos premiers hommages & captive tous nos ſoins. C'eſt pour ſon uſage que nous agiſſons, & c'eſt à ſa gloire que nous ſacrifions notre tems & ſouvent nos mœurs. Son vêtement, ſa nourriture, ſon repos, deviennent notre ſeule & importante affaire. Il s'en faut bien qu'on évite ſa vue comme celle de l'ame ; l'artifice même a imaginé un moyen facile d'entrevoir notre propre corps. Eh ! combien ce

moyen n'eſt-il pas devenu à la mode ? L'enfant ſe hâte de contempler la portion de matiere qui l'environne, & il vieillit ſans avoir ſeulement une fois conſidéré ſon ame.

On ne doit plus s'étonner de cette averſion générale pour la mort. Comment penſer à la deſtruction d'un corps qu'on regarde comme tout ſon être ? comment ſe figurer l'horreur d'un ſépulcre, où ce corps n'aura plus de ſociété que des ténebres & des vers ? Oui, la crainte de la mort vient ſouvent de notre indifférence pour notre ame. Si nous la connoiſſions véritablement, & ſi nous trouvions notre plaiſir dans ſon commerce, nous ſoupirerions après l'inſtant où l'eſprit ne dépendra plus d'une malheureuſe

masse qui l'assujettit ici-bas ; mais on n'a garde de penser que sa conversation & sa jouissance soient un vrai bonheur.

Cependant, malgré cet amour désordonné pour le corps, on en ignore jusqu'à la moindre partie. La nécessité de recourir à l'ame & de la consulter, ou sur la circulation du sang, ou sur le jeu des muscles & des nerfs, détourne la plûpart des hommes d'apprendre l'Anatomie. L'auroit-on cru, que nous vivrions au milieu de notre corps, sans en connoître la tissure & les ressorts ? La dissipation a su rendre les mortels encore plus étrangers à eux-mêmes, qu'aux objets dont ils sont le plus éloignés. Je les vois répandus sur une terre couverte

de leurs frivolités, toujours occupés des autres & jamais d'eux-mêmes, toujours ardens pour le plaisir & jamais pour le bien de leur ame.

Un jeune homme, dès l'âge de quinze ans, se lance dans un tourbillon de plaisirs. Après avoir rendu ses oreilles & ses yeux complices de tous les déréglemens, il veut satisfaire ses passions; il voltige d'objets en objets : les Romans qu'il lit, les Spectacles qu'il fréquente, deviennent toute sa ressource, & forment tout son bonheur. Est-il possible, dans une telle carriere, de se voir & de se connoître?

Mais loin de vouloir dissiper les illusions dont nous sommes environnés, nous cherchons à les aug-

menter ; nous dreſſons dans chaque ville une eſpece de temple en leur honneur, conſacrant, par un culte aſſidu, de brillans menſonges. On a beau proteſter qu'on ne court aux Spectacles que pour réformer ſes mœurs ; l'expérience & la raiſon défendent d'en rien croire : la Comédie & l'Opéra ne furent inventés que pour arracher les hommes à leurs réflexions ; auſſi en reviennent-ils toujours plus amis du monde & plus ennemis d'eux-mêmes.

On eſt ſi peu accoutumé à pratiquer ſon intérieur & à y faire des découvertes, qu'on commence toujours par s'étonner quand on trouve quelqu'un ſeul : *Quoi ! vous êtes ſeul ? que faites-vous ſeul ?* C'eſt,

à coup sûr, le premier compliment avec lequel on l'aborde. Il semble qu'il ne soit pas permis de réfléchir. Il faudroit, du moins, laisser des êtres raisonnables penser quelquefois.

Que chacun s'interroge ici, & qu'il se dégage, pour un moment, des objets corporels, si ce n'est pas trop le contraindre; & qu'il avoue, de bonne foi, ce qu'on peut perdre ou gagner dans les assemblées du monde. Converser sur des riens, se livrer à la calomnie, se repaître de vains titres d'honneurs, s'appliquer à une révérence, juger d'un habit, se rassembler autour d'un tapis où l'argent roule avec les passions, décider de tout, ne douter de rien, n'est-ce pas ce qu'on ap-

pelle brillante compagnie ? Les yeux, les oreilles y font leur partie ; l'ame seule en est exclusé. Voilà comme on se matérialise, & comme on se persuade ensuite aisément que l'esprit n'a rien de distingué du corps, & que la destruction de l'un sera nécessairement celle de l'autre. Quelle conversation ! quelle vie !

Aussi, quand on voit la plupart des hommes rassemblés, on peut se rappeller les anciennes métamorphoses : ceux-ci semblent devenir troncs d'arbres, ceux-là se transformer en animaux. Voilà le jugement qu'un Philosophe en portera. Comment passer ainsi, sous la tyrannie des sens, une vie qui devroit être toute spirituelle, j'ai presque dit, divine ?

On s'imagineroit peut-être que l'homme qui lit & qui compose, vit de cette vie toute spirituelle : mais on peut écrire continuellement & n'exprimer que les pensées d'autrui ; on peut lire & ne parcourir que des lignes grossieres ; on peut enfin peindre ses passions, sans peindre son ame. Si l'on eût bien su distinguer l'un de l'autre, eût-on vu tant de Livres erronés se répandre de toutes parts ?

Spinosa, ce Matérialiste fameux, converſa plus avec les corps qu'avec les esprits : il les trouva si chers à ses yeux, qu'il osa les nommer son Dieu ; il prit une simple réfraction de la lumiere pour la lumiere même. Ce système, adopté par tant d'hommes différens, répété cha-

que jour avec complaisance, seroit-il moins extravagant que celui qui diroit le monde entierement spirituel ? On peut voir, par cet échantillon, que si chacun veut philosopher à son gré, l'univers sera bientôt la retraite des insensés. Epicure, par exemple, donne pour le fruit de ses méditations, l'éloge des plaisirs qu'on trouve dans les sens : il nous les indique comme le véritable bonheur. Dira-t on, après ces exemples si propres à nous humilier, qu'il suffit d'étudier pour converser avec soi-même ? Il n'est que trop d'Auteurs qui sont plus éloignés d'eux que du commerce du monde. Peut-être en écrivant sur l'ame même, suis-je occupé de tout autre objet. On ne sauroit croire

jusqu'à quel point se travestissent nos passions, & comme elles sont ingénieuses à nous faire prendre le change.

Il seroit à souhaiter que les hommes estimassent leur ame autant qu'un équipage, ou qu'un joli bijou. Il semble que ce n'est pas assez exiger, & c'est encore trop. Une femme qui cultiveroit son ame, & qui la contempleroit autant qu'elle fait son visage, seroit digne de tous nos éloges; tant il est difficile de secouer cette misérable poussiere, qui, voltigeant autour de nous sous mille formes différentes, nous fixe & nous séduit. Nous lui donnons la préférence sur ces esprits, seuls dignes de nos méditations. Nous sommes émerveillés à la vue d'un

arc de triomphe, d'une pyramide, d'un palais ; nous nous contemplons dans un habit chamarré d'or, & dans un équipage magnifiquement orné. Cette multitude de petits êtres corporels qu'un Artiſte a ſu réunir, eſt la perſpective continuelle que nous enviſageons. Eh ! quelles en ſont les ſuites !

Il en naît une affectation de toujours dire qu'on poſſède de grands biens, de publier qu'on eſt l'ami du Prince ou ſon Courtiſan, de graver de toutes parts, ſoit en chiffres, ſoit en armoiries, qu'on eſt iſſu de telle Maiſon, & qu'on compte parmi ſes Ancêtres des Souverains ou des Héros, tandis que l'origine de l'ame n'eſt jamais préconiſée. Il ſemble que de ce côté la naiſſance

eſt illégitime : on a grand ſoin de n'en jamais parler ; les titres d'*Excellence* & d'*Alteſſe* ſeroient-ils donc plus nobles que l'immortalité de nos eſprits ?

» Les avantages de la naiſſance, » dit admirablement un Philoſophe qui regne aujourd'hui, ſervent à peu de choſe, ou, pour » mieux dire, à rien. Ce ſont des » diſtinctions étrangeres de nous » mêmes, & qui ne décorent que » la figure. De combien les talens » de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ! » Ici on reconnoît le langage de la Sageſſe. « Une naiſſance illuſtre, dit le célebre Maſſillon, n'eſt qu'une deſtination » aux erreurs du ſiecle & à ſes uſages, un nouveau péché d'origine

» ajouté à celui que nous avons » tous, & ſouvent un préjugé de » réprobation.

Quand l'ame ſera l'objet de notre attention, nous la jugerons ſupérieure à tout ce que le monde admire; mais qui oſeroit fixer cette époque? Il eſt bien plus probable que nous entendrons toujours publier qu'un tel eſt deſtiné pour telle charge, ou qu'il aſpire à telle ambaſſade, ſans jamais entendre dire un ſeul mot des grandes deſtinées de notre ame. On n'a d'ambition que pour vivre dans une hiſtoire, qui périt ainſi que ceux qui la liſent. Mais comment ces hommes, jaloux d'éterniſer leur nom, n'ont-ils pas ſenti que le sûr moyen de ſe rendre immortel étoit de ſe fa-

miliariſer beaucoup avec la véritable immortalité, & de vivre avec leur ame dans la plus intime confidence ? Qu'on diſe à tous les mortels, vous ne réfléchirez plus, mais vous jouerez, vous dormirez ; il en eſt peu qui n'acceptent cette condition, & qui ne la trouvent des plus gracieuſes, tant on eſt accoutumé à vivre dans une perpétuelle diſtraction de ſoi-même.

Doit-on maintenant s'étonner que Mahomet, ce fameux Légiſlateur, auſſi ignorant que ſenſuel, ait entraîné preſque la moitié du monde ? Sans doute l'eſpérance d'un Paradis tout charnel a dû ſéduire des hommes qui n'eſtiment que les plaiſirs du corps. A force de s'éloigner de ſon ame, on ſe rap-

proche des animaux, & on aime ce qu'ils recherchent. Combien, parmi nous, qui envient leur sort, qui regardent leur ame comme leur propre bourreau, & qui, par conséquent, voudroient n'en avoir jamais eu!

Cette personne, qui jouissoit d'une fortune brillante, qui voyoit naître les fleurs sous ses pas & les plaisirs voltiger autour de son palais, vient d'éprouver tout-à coup le plus funeste revers: déja le moment est arrivé où enfin elle va rentrer en elle-même & se sentir capable de réfléchir; mais quel nouvel aveuglement! Une partie de chasse vient à la traverse & fait évanouir toutes les réflexions, un lievre prend la place d'une ame qu'on

étoit ſur le point de ſuivre & de conſulter.

Que de prétextes & que d'adreſſe pour nous empêcher de converſer avec nous-mêmes ! La Guerre, la Politique, la Finance, les Arts deviennent malheureuſement, entre nos mains, des ſujets de diſſipation, qui nous arrachent à nos propres penſées, & nous tranſportent hors de nous. On aime mieux ſe jetter au milieu du fer & du feu, ſe livrer à la fureur des flots & des tempêtes, que vivre avec ſoi, dit Paſcal. La ſcience à la mode conſiſte à n'habiter que les dehors de ſon ame, & à pouvoir ſe fuir adroitement. L'homme le plus ſolitaire cherche à charmer l'ennui de ſa retraite, ou par une multitude de por-

traits dont il orne son hermitage, ou par une variété de fleurs dont il tapisse son jardin : il s'attache fortement à des copies, n'ayant plus les originaux. Sans cesse à l'affut des créatures qui peuvent l'amuser, il fait remplacer les concerts & les compagnies dont il s'est sévré, ou par le chant d'un oiseau qui le dissipe, ou par un travail qui flatte sa vanité. S'il ne trouve pas la justice qu'il croit mériter dans l'esprit de ses contemporains, il se figure une nouvelle génération qui est à naître, & qui le vengera quelque jour d'un mépris apparent.

Ainsi la vue seule de l'ame nous inquiete & nous importune. Il faut à nos yeux du rouge, du verd, du violet ; à nos oreilles, du pathéti-

que, du ſublime, de l'élégant. Nous ne pouvons ſouffrir une muraille nue, un palais ſans ornemens, & nous ne prenons aucun ſoin d'embellir notre ame, & de nous revêtir nous-mêmes de la ſcience & de la vertu. Combien de fois peut-être n'avons-nous pas envié la fortune de ceux qui vivent au centre des plaiſirs & des honneurs, & plaint ſérieuſement les hommes obligés de vivre ignorés loin du monde & de ſes joies! Jugemens téméraires, faux deſirs, qui n'ont pu naître que d'un eſprit eſclave des ſens! Mais où trouver cet eſprit en liberté, qui, ſupérieur à la matiere, paroît ſe ſuffire à lui-même, & ne reconnoît de mortels heureux qu'à proportion qu'ils réfléchiſſent &

qu'ils écoutent leur conscience?

On est sensible au moindre reproche, on craint comme le feu les jugemens des hommes, & on souffre, sans inquiétude, d'être accusé par sa propre conscience. L'Univers fourmille de personnes qui font dépendre leur félicité des discours du prochain, comme si c'étoit un grand avantage d'avoir les approbations d'un monde injuste & pervers. On voit ces personnes courir de maisons en maisons; dire à l'un, on publie telle chose sur votre compte; dire à l'autre, on critique vos actions. Pitoyables frivolités, vraiment indignes de l'homme qui pense, & vraiment indifférentes à celui que sa conscience justifie! On ne tient ces ri-

dicules propos & on ne les écoute, que parcequ'on ignore le précieux avantage de vivre avec soi. « Je me » ris, disoit jadis un Philosophe, » des rapports & des caquets. Les » hommes peuvent causer ; eh ! » que feroient la plupart, s'ils ne » causoient ? mais leurs paroles ne » me feront jamais plus d'impres- » sions que les sons d'une cloche » ou d'une flûte. Je n'appréhende » que le cri de ma conscience ; ce- » lui-là me trouble & m'agite:.... » La médisance n'ôte rien à mon » être ; mais elle le dégraderoit, si » j'étois assez femme pour m'en » occuper un seul instant.

Si nous fixons maintenant les yeux sur cette foule d'indiscrets qui peuplent, ou qui plutôt surchargent

chargent la terre, que n'en conclurons-nous pas contre la diſſipation préſente! On ne révele les ſecrets que parcequ'on les met ſimplement ſur les levres, au lieu de les placer au fond du cœur. On ſent que, livré comme on l'eſt aux paſſions & aux ſens, il faudroit faire trop de chemin avant de parvenir juſqu'au fond de ſoi-même: il n'eſt plus ſurprenant qu'on manque à la bonne foi, un ſecret ſur la langue ne peut qu'échapper, il ſe perd au milieu des paroles.

Mais pour bien décrire la diſſipation des hommes, il faut peindre notre ſiecle. Jamais on ne vit un regne plus fécond en gens d'eſprit, & plus dénué en même-tems d'hommes ſolides: d'où vient ce

contraſte, ſi ce n'eſt du défaut de la converſation avec ſoi-même? On ne ſe donne pas le tems d'unir enſemble pluſieurs penſées, & d'en former une conſéquence : ce ne ſont que des ſaillies qui ſont la matiere des Livres & des entretiens. La premiere idée qui paſſe par l'eſprit, devient une démonſtration aux yeux du grand nombre. Un jeune homme de vingt ans écrit & décide avec plus de confiance que s'il en avoit employé ſoixante à méditer ſur ſes penſées, & à les laiſſer meurir. Tout eſt ſuperficie, & rien n'eſt ſubſtance. Nous avons perdu ce beau jour, enfanté par les lumieres des vrais Savans, pour ne plus entrevoir que de petits éclairs. C'eſt uniquement à

cette lueur qu'on veut démêler aujourd'hui l'erreur, de la vérité, & l'on ne s'apperçoit pas qu'on confond l'une & l'autre, & qu'à force de trop ſubtiliſer, on énerve juſqu'à la langue même, qui n'a plus la nobleſſe du ſiecle dernier. Telles ſont les penſées, telles ſont les expreſſions.

Le Métaphyſicien par excellence fit autrefois la recherche de la vérité, & nous faiſons celle de la vanité. Nous nous donnons mille ſoins pour favoriſer notre illuſion & pour flatter une baſſeſſe orgueilleuſe; car pourroit-on nommer une véritable gloire, celle d'élever la matiere au préjudice de l'eſprit? Mais nous aurons beau nous occuper entierement des corps: tant

que nous négligerons nos ames, nous ne verrons cet univers que comme *incognitò ;* ce qu'il renferme d'intéreſſant nous ſera toujours voilé. « Lorſque l'ame, dit » Platon, ſe ſert du corps pour » voir quelque objet, alors elle » s'égare & elle ſe trouble ; car » alors elle eſt engagée dans la ma» tiere : mais quand elle voit elle » ſeule, elle ſe porte à ce qui eſt » pur & immortel.

Ceſſons de nous étonner maintenant de tant de ſyſtêmes différens, qui ne font qu'effleurer les objets. Combien d'Hiſtoires naturelles, qu'on doit plutôt nommer de jolis Romans! Elles ne ſont que le fruit d'un coup d'œil, & ne parlent que des écorces de ce monde

entier. Cependant on les eſtime & on les lit, parcequ'on eſt ſoi-même ſuperficiel, & parcequ'on veut, à quelque prix que ce ſoit, s'endormir au milieu de ſa pareſſe. L'auroit-on cru que l'homme, doué de ſentimens & de connoiſſances, environné d'objets en même-tems capables d'exercer ſes facultés, ne ſauroit comment paſſer ſa propre vie ? Il ſe plaint, à la vérité, qu'elle eſt courte ; mais il trouve les jours longs. Si le Printems lui offre le ſpectacle d'un monde renaiſſant, il tourne ſes yeux vers l'Eté ; & ainſi ſucceſſivement de ſaiſon en ſaiſon, il ſe hâte, par ſes deſirs, de prévenir un terme qu'il redoute cependant plus que tous les malheurs. Comment expliquer ces nouvelles

inconséquences, & d'où peuvent-elles naître, sinon d'un dégoût de soi-même & d'un cœur en proie aux passions?

Si l'ennui que nous avons quelquefois de cette vie, n'avoit pour objet que la prison d'un corps qui nous rend esclaves de mille besoins, il nous feroit honneur; mais on ne s'ennuie que parcequ'on ne trouve point encore assez de besoins à satisfaire: aussi a-t-on grand soin de les multiplier. La toilette occupe aujourd'hui presque autant d'hommes que de femmes. La jeunesse se passe au milieu des papillotes & des miroirs, comme si ce n'étoit pas renoncer à la qualité d'être raisonnable que de se rendre esclave d'une vaine frisure. Combien de

poudres & de liqueurs ſont devenues néceſſaires par l'habitude qu'on s'eſt faite d'en uſer ! Les modes ont trouvé le moyen d'avoir les mêmes droits ſur nous que le ſommeil & les alimens.

Quel ſpectacle aux yeux d'un Philoſophe, que cette diſſipation univerſelle, qui, abſorbant preſque toutes les ames & toutes leurs réflexions, ne laiſſe aux hommes que des mouvemens d'automates ! On voit ceux qui s'appellent Grands, & qui, pour l'ordinaire, ſont les plus petits, ſortir pompeuſement de leurs palais, & rouler tout le jour avec fracas dans de magnifiques équipages, ſans ſavoir, ni ce qu'ils ſont, ni comment ils exiſtent, ni où ils doivent abou-

tir : ils mangent, ils jouent, ils entrent, ils sortent, & voilà le résultat d'une vie qu'on croit merveilleuse. On ne peut que frémir lorsqu'on jette un coup d'œil sur tant de personnes qui fourmillent dans nos Cités, & qui concentrent tout leur être dans les bornes de cette vie & dans la jouissance de quelques misérables sols.

On peut bien dire que les hommes jouent leur bien réel pour des bagatelles & des chimeres. Ils achetent, aux dépens de leur ame & aux dépens de leur tems, des plaisirs vraiment indignes d'un seul regard. N'est-il pas singulier de les voir dissiper des jours dont ils n'ont que l'usage, comme s'ils en avoient la propriété ? Prodigues de vingt

ou quarante misérables années qui leur restent tout au plus à passer, ils en disposent aussi inconsidérément que s'il s'agissoit de siecles entiers, & que ce fût un fonds inépuisable.

Une partie de chasse emporte cinq heures, un spectacle en prend trois, un jeu quatre, le repas & le sommeil dix, voulez-vous les deux autres? vous êtes sûr de faire plaisir; elles étoient destinées à l'oisiveté & à l'ennui: tel est le noble partage d'une vie uniquement accordée pour réfléchir. Ceux qui ne jouent pas bâtissent, & semblent se croire éternels ici-bas. La vue d'un palais dérobe à leur esprit le souvenir d'un tombeau qui va engloutir leur ambition, leurs pro-

jets & leurs perſonnes, lorſqu'ils en ſeront aux Peintres & aux Vitriers.

Le tems de l'étude & de la converſation intérieure eſt abandonné à quelques Solitaires, qu'on traite d'originaux ou d'hommes inutiles, comme ſi plus de la moitié du monde, qui ne fait que jouer, manger, dormir & ſe promener, rendoit de grands ſervices à la ſociété. Eh! qu'importe à mon prochain que j'aille aujourd'hui faire des viſites, qui n'ont d'autre but qu'un commerce de frivolités, & que j'aille encenſer un fat, admirer un inſenſé? Croit-on donc avoir mérité le titre glorieux d'Ami de la Patrie, quand on a fréquenté les hommes uniquement pour voir & pour ſe

faire voir ? Nous ſommes ingénieux à nous excuſer, nous ſavons colorer notre pareſſe & notre ennui ſous le beau prétexte de remplir les devoirs de Citoyen : mais qui eſt-ce qui ignore que ces devoirs conſiſtent à épier perpétuellement les occaſions d'obliger, à enchérir même ſur Titus ? En vain nous parcourrions la terre & les mers, & nous viſiterions tous les humains : ſi nos cœurs ne leur étoient ouverts, ainſi que nos tréſors, nous ſerions des ennemis de la ſociété. L'Artiſan, qui travaille à la ſueur de ſon front, devroit nous être préféré.

Avouons-le de bonne foi, une perſonne vis-à-vis de ſon ame, nous paroît un être de raiſon. Nous avons peine à le concevoir, encore plus

à l'imiter. Eſt-il étonnant, après cela, qu'on meure ignorant comme on étoit né? On a ſimplement paru ſur la terre pour y végéter; mais avec moins d'honneur que tant d'arbres qui produiſent chaque jour d'excellens fruits. Rien ne précipite plus l'homme dans de faux jugemens, que la diſſipation. La bête alors doit avoir une ame, parcequ'il le croit; le ſoleil doit tourner, parcequ'il ſe l'imagine: chacun, faute d'avoir aſſez réfléchi, ſe réſerve un préjugé favori, & ſe fait un ſyſtême aſſorti à ſes penchans.

C'eſt une choſe bien étrange: il n'y a rien dans la nature qui n'ait ſervi ſucceſſivement à éloigner les hommes d'eux-mêmes & à les arracher à leurs réflexions. Aſtres,

élémens, plantes, animaux, insectes, guerres, tout a contribué à nous transporter loin de nous-mêmes : il n'y a pas eu jusqu'aux Livres, qui sont devenus des moyens de dissipation. Les hommes n'ont pas pensé qu'ils avoient au-dedans d'eux le meilleur & le plus étendu, puisque tous les Livres ne sont sortis que de cette source. Voilà ce qui fait qu'ils ont perdu de vue les plus grands objets qui devoient les intéresser. Ils ont pris le parti de ne point réfléchir sur la misere, l'ignorance & la mort, croyant par-là suppléer à l'impuissance où ils sont de s'en garantir. Ressource vraiment inutile, qui ne sert qu'à pallier le mal, loin d'y remédier.

» Quand j'ai commencé l'étude de

» l'homme, dit Paſcal, j'ai cru trou-
» ver bien des compagnons dans
» cette étude, puiſque c'eſt elle
» qui lui eſt propre : je me ſuis
» trompé ; il y en a encore moins
» qui l'étudient que la Géométrie.

CHAPITRE IX.

Tous les hommes peuvent converſer avec eux-mêmes.

L'Ame ne paroît point ſublime dans les uns, & médiocre dans les autres, à raiſon des organes du corps, comme nous l'avions cru juſqu'ici. La même Providence, qui n'a pas fait deux grains de ſable égaux, & qui a pris plaiſir à diverſifier tous ſes ouvrages, a pareillement caractériſé les eſprits

par des distinctions sensibles. Les visages, qui sont si variés, quoiqu'ils aient tous les mêmes parties & les mêmes traits, peuvent passer pour l'emblême de nos ames. Il y a une chaîne admirable d'esprits depuis nous jusqu'à Dieu, & chaque esprit porte en soi une marque d'originalité qui l'empêche de ressembler à un autre. Ainsi nos goûts, nos fantaisies, nos penchans, quelque sympatiques qu'on les suppose, ont toujours une nuance qui les différencie.

Mais parmi la diversité des parties de cet univers, il existe certaines perfections qui raviſſent à coup sûr l'admiration de tous les esprits. L'homme le moins connoisseur se réunit avec le plus savant, pour

rendre hommage à de véritables beautés : il lui ſuffit d'avoir des yeux. Les uns, à la vérité, les ont comme des microſcopes, les autres comme des verres à facetes, & voient les objets plus ou moins étendus, plus ou moins multipliés : la perſpective alors ne dépend que d'une diſtance relative à chacun ; mais il eſt toujours certain que le bon & le beau deviennent un point de réunion, de quelque maniere qu'on les enviſage.

On ne peut douter que le feu ne ſoit répandu dans tous les corps ; mais il faut l'exciter pour en faire uſage : il en eſt de même de notre ame & de notre imagination. Si nous n'avons ſoin de l'électriſer, elle reſtera comme éteinte, & elle

ne donnera plus de chaleur, quoiqu'on apperçoive toujours quelques marques de son existence.

Je sais qu'il est encore de ces Pays ingrats, où l'homme sauvage semble avoir pour rival, & l'ours, & le lion; mais il y a une espece de Philosophie naturelle & particuliere à ces hommes. Chacun d'eux se forme une petite sphere à sa façon, autour de laquelle roulent des pensées de plaisir & de chagrin. Oui, il n'est point de mortel ici-bas, quelque dépourvu de raison qu'il nous paroisse, qui ne trouve en lui-même des réponses de son ame, & qui ne soit averti de tems en tems par ce sage moniteur. Ses idées, quoique proportionnées à la foiblesse de son cerveau & à l'épais-

ſeur de tout ſon corps, ſuffiſent pour l'occuper. Il ne médite pas, à la vérité, ſur le principe des êtres, ni ſur les ſciences abſtraites ; mais il réfléchit ſur ſa propre exiſtence & ſur les objets qui l'environnent : il n'éleve pas ſa contemplation au delà des aſtres ; mais il conſidere cette terre dont il eſt Citoyen.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit pluſieurs fois qu'un homme d'eſprit en trouvoit à tous les autres : il ne s'agit que de bien choiſir le côté lumineux de chacun pour pouvoir en tirer parti. » Il n'y a » gueres d'ignorant, dit Fontenel- » le, qui ne puiſſe apprendre quel- » que choſe au plus ſavant homme » du monde «. N'a-t'on pas vu des gens, qu'on n'eût jamais ſoupçonné

capables de réflexion, faire des remarques dont les Auteurs mêmes ont su profiter ? Delà vient que Malherbe lisoit ses Ouvrages à sa servante, & Moliere à son valet. Un simple Payſan, ſous un visage aussi grossier que son vêtement, parle souvent des effets de la nature en vrai Philosophe ; il peut combiner en lui-même, calculer, imaginer. Qu'est-ce qui l'empêche de réfléchir le soir sur son travail de la journée, sur le progès des arbres qu'il a plantés, sur la qualité des fruits qu'il a cueillis ? Il est impossible qu'il n'éprouve au dedans de lui ces impressions de l'esprit dont tout homme s'apperçoit. Ne sait-il pas que la matiere a pour dimensions, la longueur, la largeur & la

profondeur ? Pourroit-il ignorer que le tout eſt plus grand que ſa partie ? N'a-t'il pas une idée d'un Etre infiniment parfait, qui créa ce vaſte univers ? N'entrevoit-il pas enfin de tems en tems les lueurs d'une ame qui l'avertit ſur le bien & le mal, qui l'engage à reſpecter l'ordre, à remplir les devoirs de Parent, d'Ami, de Citoyen ? Voilà cependant comme on en peut juger ; l'abrégé de toutes les ſciences étant dans le cœur du plus ſimple Berger. Quoique limité par le contour de ſon champ, il ſe repréſente d'autres étendues ; au milieu de ſes troupeaux, il ſe ſent né pour être leur maître, & pour commander en ſouverain au quadrupede ainſi qu'au reptile ; il a l'art naturel de

critiquer ; il porte ſon jugement ſur tout ce qui arrive dans ſon Village ; il prononce avec équité ſur bien des évenemens, & ſouvent il a le coup d'œil plus juſte à l'égard de certaines actions que bien des Savans.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir la pénétration de Mallebranche, ni l'élévation de Deſcartes, pour diſcourir en ſoi même & ſe ſuffire juſqu'à un certain point. Les idées métaphyſiques ſeront toujours, pour la plûpart des hommes, telles que la flamme de l'eſprit de vin, qui eſt trop ſubtile pour brûler du bois. Mais ſi les hommes de bonne foi vouloient ſe rapprocher les uns des autres, & écouter la voix de l'humanité, le mépris ne dégraderoit

pas tant de perſonnes qu'il fait tous les jours : on trouveroit dans ces prétendus ſtupides, qu'on dépriſe le plus, des étincelles d'une raiſon qui n'eſt jamais entierement éteinte. Le mal eſt que nous jugeons toujours ſur l'apparence : celui qui n'a pas une belle élocution, ni un ſon de voix gracieux, ou une noble phyſionomie, nous ſemble tout-à-coup une perſonne très ordinaire, & même une perſonne ſans jugement : mais n'en manquons-nous pas nous-mêmes, lorſque nous prononçons ſur des dehors auſſi équivoques ? Doit-on juger de la ſeve d'un arbre par ſon écorce, & de la qualité des eaux par leur ſimple ſurface ?

Certains organes viciés peuvent

empêcher une ame de ſe communiquer au-dehors ; mais comment ſavons-nous s'ils l'empêchent de converſer intérieurement ? Il arrive tous les jours que ceux qui penſent le mieux , ignorent l'art de bien parler. La parole & l'écriture ſont ſimplement la liaiſon de notre commerce avec les autres hommes. Nous n'avons pas beſoin de ce miniſtere extérieur pour bien raiſonner intérieurement. Peut-être ce même homme qui écrit & parle horriblement mal , tient-il au-dedans de lui-même une converſation merveilleuſe. On a vu des perſonnes à qui l'opération chirurgique , qu'on nomme le trépan , ſembloit rendre tout-à-coup la ſageſſe & l'eſprit , auparavant égarés ou enſeve-

lis : c'eſt donc plutôt une diſſipation qu'une incapacité, qui empêche les hommes de s'inſtruire, juſqu'à un certain point, à l'école de leur ame. Ils étouffent cette Logique naturelle que nous apportons tous en naiſſant.

Notre premier âge eſt déja ſuſceptible d'idées & d'affections ; la différence n'eſt que dans les objets qui occupent les uns & les autres. L'ambitieux médite l'édifice d'un ſuperbe Palais, l'enfant celui d'un château de cartes ; le Roi s'occupe des moyens d'exterminer un ennemi puiſſant, le Berger de faire périr un loup funeſte à ſon petit bercail. Il n'eſt que du plus ou du moins, dans les réflexions des humains, & ceux qui roulent les plus grands

grands projets ne ſont pas toujours les plus ſages.

Il faut cependant avouer que l'éducation, telle qu'une ſeconde vie, étend les idées de l'ame, qu'elle éleve ſes penſées, & qu'elle rectifie ſes jugemens. Les ſciences qui ſe hâtent, pour ainſi dire, de s'emparer de l'eſprit d'un jeune homme capable & docile, donnent un brillant eſſor à l'imagination, & un agréable exercice à la mémoire; bientôt il devient un homme tout nouveau. Combien de jeunes gens ignorés & confondus avec le vulgaire, dont nous admirerions maintenant les ouvrages, s'ils étoient entrés dans la carriere des ſciences! Ils avoient en eux-mêmes cette heureuſe diſpoſition, qui ſou-

vent, faute de moyens, eſt obligée d'en reſter là. Sans le ſecours d'un excellent Protecteur, le fameux Rollin vivoit & mouroit ſimple Artiſan. Son ame ne devint pourtant pas autre qu'elle étoit; mais elle s'aſſocia les ſciences pour compagnie, elle pénétra dans des régions qui lui auroient été entierement inconnues. On loue tous les jours la ſcience, on loue la vertu, & cependant on laiſſe l'une & l'autre languir au milieu de l'indigence: *Virtus laudatur & alget.* Si les Souverains veulent, par des récompenſes & par une protection marquée, encourager le mérite & le tirer de l'obſcurité, bientôt ils verront renaître ce beau ſiecle d'Auguſte que nous regrettons tant.

Pourquoi la plupart des femmes joignent-elles ordinairement beaucoup d'ignorance à beaucoup d'esprit ? Leur ame ne semble tourner perpétuellement autour d'une carte ou d'un colifichet, ne s'exercer enfin qu'aux dépens d'un malheureux voisin, que parcequ'elle n'a pas la ressource des sciences. Tout esprit veut être occupé; la toilette devient sa bibliotheque, s'il ne trouve pas d'autres objets à méditer. Chacun a donc en lui-même les moyens de converser intérieurement; mais il faut souvent se faire une grande violence pour en venir à bout.

On a de la peine à écouter ce qui ne parle pas aux sens & ce que les hommes ne sauroient entendre. Le

ſilence des créatures devient accablant pour la plupart des hommes. Si l'on ſe livre à des compagnies, on veut qu'elles ſoient bruyantes; à des lectures, qu'elles ſoient ſuperficielles, c'eſt-à-dire, à la mode. Auſſi le grand art de réconcilier les hommes avec eux-mêmes, c'eſt de leur inſpirer de bonne heure le goût de la retraite & le plaiſir de ſe connoître. En vain un jeune homme ſe familiariſe avec Horace, Virgile & Ciceron; en vain il apprend par cœur les plus beaux traits de l'Hiſtoire Ancienne & Romaine, s'il ſe fuit & s'il s'ignore.

Le plus grand fruit que la jeuneſſe puiſſe retirer de ſes études, c'eſt de ſavoir quelquefois trouver du vuide dans les compagnies, de

ſe ménager de tems en tems des intervalles pour réfléchir en liberté. Une mémoire chargée de mots Grecs & Latins, un eſprit hériſſé de ſyllogiſmes, rendent ſouvent l'ame languiſſante. Elle aime mieux ſe voir en elle-même, que dans des objets qu'elle mépriſe ou qu'elle condamne. Les Maîtres ne ſauroient donc trop inſpirer à leurs Eleves l'amour du recueillement: ils doivent leur apprendre à former au-dedans d'eux une ſolitude impénétrable aux aſſauts d'un monde ennemi. Il ne faut certainement pas qu'ils en faſſent des miſanthropes ni des farouches; mais qu'ils travaillent à les rendre aimables & méditatifs en même-tems. Cette eſpece de métaphyſique de-

viendroit peu à peu la grande étude des jeunes gens ; ils ne traîneroient plus leur ame avec ennui ; mais ils en ſauroient profiter à tous les inſtans.

Je ne ſais pourquoi on a la fureur d'apprendre aux jeunes gens à devenir Grammairiens, Orateurs ou Philoſophes, avant de les inſtruire de ce qu'ils ſont : *Prius eſt eſſe, quàm eſſe tale.* Il faut être, avant d'être tel. Pourquoi donc démentir cet axiome dans la maniere d'agir ? Il me ſemble qu'on ne penſe pas à verniſſer une table avant que cette table ſoit faite. Je voudrois donc qu'on commençât par bien enſeigner aux hommes en quoi conſiſte leur eſſence, leur dignité d'homme, & quelle eſt la diſtinc-

tion de leur ame & de leur corps; on ne les verroit pas sortir d'eux-mêmes, c'est-à-dire, se quitter, pour ainsi dire, & se dépouiller de leur propre nature, pour aller emprunter des qualités étrangeres. Commençons par édifier la maison, & ensuite nous l'ornerons: *Prius est esse, quàm esse tale.*

Ceux qui, dès leurs tendres années, ont étudié mille Auteurs, sans s'étudier eux-mêmes, peuvent encore rectifier cette éducation défectueuse. Ils n'ont qu'à prêter l'oreille au cri de leur ame, ils se rapprocheront d'elle, ils la vengeront, par un culte assidu, du mépris où ils l'avoient laissée jusqu'alors, & ils la trouveront digne de leur affection. Il s'éleve de tems en tems

chez les plus libertins, des idées de trouble ou de douleur, qui viennent empoiſonner la prétendue félicité dont ils ſe repaiſſent. Ce ſont, ou des remords cuiſans ſur les égaremens d'une vie toute en déſordre, ou des repréſentations gracieuſes de la vertu. Il faut alors s'y rendre attentif, laiſſer dans le ſilence agir cette ame, & donner libre carriere à ſes réflexions.

Il y a chez tous les hommes des notions primitives de notre exiſtence, de celle d'un Etre ſuprême, & des notions du bien & du mal. De ces vérités, généralement connues, dérive cette multitude de conſéquences qui ſe répandent à l'infini & forment toutes les ſciences. C'eſt à chacun en particulier,

à les méditer, à les étendre, & à en faire enſuite l'application qui lui eſt propre. Rien ne nous prouve mieux la facilité que tous les hommes ont de converſer avec eux-mêmes, que l'amour de leurs intérêts. On les voit alors s'exiler de la compagnie des hommes, ſe renfermer au-dedans d'eux, ſe livrer enfin à des calculs infinis, crainte de la moindre mépriſe. En vain des amis ſe préſentent, tout eſt inacceſſible.

La privation du plaiſir eſt le plus ſûr moyen de nous rapprocher de nous-mêmes, lorſque nous en ſommes éloignés. Il faut que les ſens & les préjugés ſe taiſent, ſi l'on veut entendre le cri de la vérité. Les connoiſſances les plus ſimples nous

échappent, quand nos ſentimens ſont trop vifs : ce n'eſt qu'en repaſſant dans le ſecret de ſon cœur toutes les vaines joies auxquelles l'on s'eſt livré, qu'on en connoît le vuide & le néant. La ſenſation ne nous affectant plus alors, il ne nous reſte qu'une légere idée du plaiſir, qui nous ſemble encore plus léger. Car telle eſt la différence des plaiſirs & des dangers paſſés : le ſouvenir des premiers nous afflige, la penſée des autres nous conſole & nous réjouit. Le Prince des Poëtes l'a dit à l'occaſion des périls : *Olim meminiſſe juvabit.*

On auroit beau vouloir comme étouffer l'ame ; on ne pourroit jamais preſcrire contre ſes droits. Les rêves même de celui qui nous

ſemble le plus ſtupide, nous annoncent qu'il eſt capable de converſer intérieurement.

CHAPITRE X.

La Converſation avec ſoi-même eſt le grand art de converſer avec les autres.

IL n'eſt point d'homme, quelque élevé qu'il ſoit en naiſſance ou en dignité, qui ne doive du reſpect à la ſociété. Le Public, ce cenſeur toujours ſévere, ce prodigieux aſſemblage d'yeux & d'oreilles, ne ſouffre point qu'on ſe préſente à lui ſous des dehors ridicules & groſſiers; il veut que les diſcours qu'on lui adreſſe; & que les écrits dont il eſt juge, ſoient aſſaiſonnés d'eſprit

& de politeſſe. Que deviendroit le genre humain ſans cette ſage précaution ! Il ne ſeroit bientôt plus qu'un commerce de perſonnes bizarres, qui ne ſe rencontreroient que pour ſe heurter, & qui ne ſe parleroient que pour s'invectiver.

L'éducation qu'on ſe hâte, avec raiſon, de donner à la jeuneſſe, eſt un hommage rendu à la ſociété ; chaque pere craint de lui préſenter un fils ignorant ou vicieux. Nous devons craindre nous-mêmes, à plus forte raiſon, de nous livrer au Public, avant d'avoir en partage les bonnes qualités qu'il exige. Mais où puiſer cette eſpece de perfection, ſi néceſſaire pour vivre en bonne intelligence avec nos égaux ? Le College nous rend folâtres ou pe-

dans ; nos Maîtres nous apprennent à connoître Alexandre & César, & nous parlent à peine de nos contemporains. Un Ecolier ſait les mœurs des Grecs & des Romains, & il ignore celles de ſon propre Pays. L'attention que nous avons de nous voiler à nos parens, devient un nouvel obſtacle ; en leur dérobant une partie de ce que nous ſommes, nous leur ôtons entierement les moyens de nous former : ce ſera donc à nous-mêmes que ſera réſervé le premier ſoin de nous plier au gré de ceux que nous devons fréquenter.

L'ame nous donnera des avis importans : elle eſt, mieux que perſonne, dans la confidence de notre caractere, de nos penchans, de no-

tre humeur ; elle connoît quel eſt le jeu de nos paſſions & l'uſage que nous faiſons de nos ſens; en un mot, elle ſe voit, & nous apprend, en conſéquence, la maniere dont nous devons traiter avec notre prochain.

Il n'eſt point à craindre qu'on livre des penſées à l'aventure, lorſqu'on s'eſt fidélement conſulté ſoi-même. Le Sage nous recommande, avec juſtice, de tourner la langue pluſieurs fois avant de nous exprimer : il ſavoit mieux que perſonne que la réflexion doit toujours précéder nos entretiens.

Rien n'eſt plus utile à l'homme que de trouver ſur ſes levres le pinceau de ſa propre penſée : il exprime, par ce moyen, d'une maniere toute corporelle, une choſe

toute ſpirituelle, & il développe ſon intérieur aux yeux des hommes avec autant de facilité que s'il étoit tranſparent. Il nous falloit cette méthode : quoi de plus admirable, que de nous communiquer des idées à l'aide d'un ſon ! Merveilleux ſon ! Il eſt le lien des Nations, la voix de la renommée, un remede aux grands maux, l'aſſaiſonnement des compagnies & des feſtins ; ſans lui la nature paroît morte.

Mais il faut ſavoir n'en uſer qu'à propos. On vient à bout d'éviter tant de paroles téméraires & tant de diſputes contentieuſes, qui ne peuvent qu'altérer la prudence & la douceur : on ne porte dans la converſation publique, que beau-

coup de politeſſe & de complaiſance : on ſent qu'il ne nous appartient de dominer ſur perſonne que par voie d'inſinuation ; qu'il faut ſe former un caractere aſſorti à mille différens génies, & reſpecter juſqu'à un certain point les opinions des autres.

Si tant d'hommes conſtitués en dignité avoient ſérieuſement réfléchi, ſe rendroient-ils inacceſſibles aux malheureux : laiſſeroient-ils dans une antichambre leurs propres freres ſe conſumer de chagrin & d'ennui ; & ſe dépouilleroient-ils de l'humanité pour ſe couvrir d'un vain maſque de grandeur ? Leur ame, ſans doute, leur feroit entrevoir de véritables hommes & de reſpectables citoyens dans ceux

mêmes qu'ils ne daignent pas enviſager : eh ! depuis quand y auroit-il de la gloire à méconnoître nos égaux ?

Quelle différence entre l'homme qui ne s'attache qu'à des dehors, & celui qui rentre ſouvent en lui-même ! l'un ſe croit un centre où tout doit aboutir ; l'autre une ſource qui doit couler de toutes parts : celui-ci met ſa gloire à rebuter l'indigent, & à ne connoître que des momens de plaiſir ou de fantaiſie ; celui-là va chercher le mérite au milieu de la pauvreté, & quitte toute affaire pour écouter ſes freres & pour les ſoulager. Il ſait qu'aux yeux de la plûpart des Grands, une audience publique n'eſt qu'un ſpectacle de vanité, & que les malheu-

reux ne s'y raſſemblent que pour encenſer en tremblant, une Divinité qui enfin paroît & ne guérit perſonne. D'auſſi ſages réflexions lui méritent le titre précieux d'ami du genre humain.

Dans chaque maniere différente de converſer avec les hommes, on entrevoit le commerce de l'ame comme celui qui nous guide. Soit qu'on conſeille ou qu'on projette, ſoit qu'on obéiſſe ou qu'on commande, il faut, avant toute communication extérieure, diſpoſer les choſes intérieurement. Ces hommes fameux, qui, tantôt foudres de guerre & tantôt anges de paix, affermirent le trône des Souverains & la félicité des Peuples, ne puiſerent certainement pas leur ſageſſe

& leur politique dans le sein de la dissipation & des plaisirs. On ne les vit se répandre au milieu des Royaumes, dont ils devinrent comme les sauveurs, qu'après s'être arrachés à la solitude & au recueillement. Il n'est point à craindre qu'on se tourne vers l'homme volage & dissipé : dès qu'il s'agit de choisir quelque arbitre ou quelque médiateur, on court naturellement à celui qui préfere le commerce de son ame à toute autre compagnie. Voilà le héros qu'on destine, avec raison, aux grandes entreprises.

On ne sauroit croire combien l'ame qu'on consulte, travaille à maintenir cette douce harmonie qui doit regner parmi les humains. Ici elle médite de vastes projets, &

là elle cherche les moyens de les exécuter. Faut-il se livrer aux visites & aux conversations ; on jette un premier coup d'œil sur les personnes qu'on doit traiter, on s'impose la loi de taire le ridicule des uns & de tolérer le préjugé des autres, on ébauche au-dedans de soi cet entretien qu'on doit ensuite tenir au-dehors, on se prémunit contre l'ennui si ordinaire parmi les gens du monde, & l'on compose enfin ses sens, de maniere à ne pas nous trahir par un ris indiscret ou par un geste inconsidéré.

D'où vient que ce jeune homme se présente toujours au milieu d'une compagnie avec des yeux égarés, qu'il prend le ton décisif vis-à-vis de ses maîtres, & qu'à peine il dai-

gne répondre aux questions qu'on lui fait ? c'est qu'il ignore l'art de penser ; il ne voit pas que la bienséance & la politesse doivent précéder toute personne qui arrive au milieu du Public.

La vérité, qui forme essentiellement le caractere de l'honnête homme, est l'ame de la société. On ne déroge à cette loi & on n'altere ce respect commun qu'il faut observer mutuellement, que parcequ'on s'éloigne sans cesse de l'ame du vrai Mentor qui doit nous guider. Si l'on ne réfléchit, on ne saura jamais concilier la complaisance & la sincérité : cependant on trouve un moyen qui nous tient entre les deux écueils, de contredire, ou de mentir. Combien de devoirs de so-

ciété plus importans & plus délicats qu'on ne s'imagine, & dont le ſens intime nous inſtruit ! Combien de circonſtances où nous avons beſoin de toute notre raiſon !

Il eſt une complaiſance qui dégénere en un honteux eſclavage ; & que le bon ſens nous inſpire de mépriſer, quoiqu'elle ſoit beaucoup à la mode. Où ne trouve-t'on pas de ces précieuſes ridicules & de ces joueuſes ſempiternelles, qui prétendent avoir droit de diſpoſer du tems d'un chacun ? Il faut abſolument idolâtrer les unes, perdre ſes jours & ſon argent avec les autres : la réflexion nous garantira de ces miſeres ; elle ne nous préſentera au milieu des compagnies qu'avec un air un peu philoſophe,

qui ne déplaît pas aux personnes mêmes les plus dissipées. J'ai vu nombre de fois, dans des cercles brillans, des hommes qui ne parloient du jeu que pour le badiner, des modes que pour les critiquer, & se faire rechercher par préférence. Il leur étoit libre d'entrer & de disparoître quand bon leur sembloit. Ainsi ils se conservoient exempts de toute servitude au milieu de la servitude même, & leur exemple prouvoit évidemment qu'on peut fréquenter le monde, sans donner dans ses travers: il suffit de s'annoncer pour ce que l'on est, & de bien soutenir son caractere. Il ne faut souvent qu'une simple saillie, pour déconcerter tout l'appareil avec lequel on traite des usages

ridicules. On seroit heureux, si l'on pouvoit débrouiller l'intérieur des hommes avec la même facilité.

Le monde fourmille de trompeurs qui prennent le masque de l'amitié, & qu'il faut observer de fort près. C'est vouloir certainement s'exposer à de cruels remords, que de se lancer tout-à-coup dans des compagnies qu'on ne connoît pas. L'ame alors échappe comme malgré nous; & les passions, qui se hâtent d'usurper sa place, nous entraînent au milieu des plus grands dangers. Nous ne nous trouvons plus dans le centre de la franchise & de la politesse; mais nous nous voyons aussi-tôt investis de feintes, de rapports, de trahisons, de calomnies. L'un vient surprendre notre

tre religion contre un ancien ami, l'autre ravir notre secret pour en abuser. Le commerce avec notre ame nous préserve de ces périls ; il nous engage à faire l'anatomie du cœur & de l'esprit de ceux que nous devons cultiver. Lorsqu'on converse intérieurement, on ne s'associe jamais d'amis, qu'on n'envoie devant soi une lumiere capable de pénétrer jusqu'au fond d'eux-mêmes. Il faut toujours qu'un doute méthodique précede une liaison nouvelle. Quand il s'agit de vivre en autrui & de multiplier son propre être, on ne peut trop sonder ceux avec qui l'on desire former une telle intimité. Tant de liaisons, qui ne sont que l'ouvrage d'une simple entrevue, ou deviennent des piéges

dangereux, ou des ruptures éclatantes. La fureur prend souvent la place de l'amitié, & nous ne voyons plus qu'un ennemi, dont le sang doit couler, dans celui que nous avions presque adoré tout-à coup.

Je rencontre un homme qui m'accable de politesses: il se félicite de me connoître; il veut me fréquenter tous les jours; il m'a déja associé au nombre de ses meilleurs amis: si je me livre à ces premieres démonstrations, j'aurai bientôt lieu d'en être fâché. Ce même homme saura sur-le-champ que je vis sans faste & sans richesses, que je ne traîne point à ma suite une foule de serviteurs, que je n'habite point de palais, qu'enfin je marche à pied. En voilà plus qu'il

n'en faut pour déranger sa petite tête : dès lors il a honte de me voir, & il s'empresse de m'éviter ; il va même jusqu'à douter de ma probité : ainsi je suis souverainement mépriſé de celui qui la veille m'avoit tant chéri & tant encensé.

La conversation intérieure nous apprend à nous tenir en garde contre le premier accueil d'un riche qui ne connoît point encore notre médiocrité ; elle nous persuade qu'il ne faut nous mesurer qu'avec gens de notre fortune & de notre état, & que rarement il y a quelque chose à gagner dans le commerce d'un homme ami des biens & des honneurs ; elle pese le mérite d'une personne que nous avons vue ; elle contre-balance ses sentimens avec

la réputation que cette perſonne s'eſt acquiſe, & elle ſe détermine quelquefois à l'aimer ſur le mal même qu'elle en entend dire ; opinant, avec raiſon, qu'une vertu ſans ennemis n'eſt ſouvent qu'une vertu bien mince. Si l'on jugeoit toujours des hommes tels que l'envie les repréſente, on s'interdiroit le commerce des perſonnes les plus aimables. On ſe rappelle encore, à la honte de l'humanité, ces cruelles ſatyres, compoſées contre les plus ſavans & les plus hommes de bien. Si leurs expreſſions étoient exactes, & ſi leurs actions étoient innocentes, on accuſoit leur intention.

Ce ſont, ſans doute, des circonſtances délicates, où toute la raiſon

doit ſervir de flambeau. La prévention ſi ordinaire n'eſt que l'effet d'un jugement trop précoce, & l'on vient à bout de s'en garantir, lorſqu'on a ſoin de n'écouter que cette voix d'équité qui parle au dedans de nous: mais un flatteur qui poſſède au mieux l'art d'en impoſer, ſe fait écouter, & ſurtout des Grands, qui croient auſſi légerement le mal qu'on leur dit des autres, qu'ils ſe perſuadent bonnement le bien qu'on dit d'eux-mêmes.

L'ame, au milieu de ce ſanctuaire établi au-dedans de nous, agit bien différemment. Loin du frémiſſement des paſſions & des préjugés, elle prononce que la critique & les éloges ſont preſque

toujours immodérés, & que le parti le plus ſage eſt de ſuſpendre ſon jugement. Sans toutes ces réflexions préliminaires, on parle en l'air, on décide au haſard, & on entre dans une ſociété comme dans le premier chemin.

S'il ne s'agiſſoit ſimplement que d'ouir des mots, & d'en articuler lorſqu'on converſe avec les hommes, on pourroit diſcourir avant d'avoir penſé : la langue ne ſeroit plus qu'un inſtrument, qui, tel que les cloches ou les flûtes, ne rendroit que de vains ſons. Mais la converſation, ainſi qu'elle doit être & que nous avons coutume de la former, ſuppoſe bien des qualités de l'eſprit & du cœur. Il faut ſe figurer un aſſemblage de caracte-

res, auſſi différents que les viſages; une multitude de paſſions, qui jouent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes enſemble; un amas d'opinions, qui ſe contrediſent les unes les autres; un mêlange de bien & de mal, qui occupe ſucceſſivement; une foule d'idées de fortune & de grandeur, ſources ordinaires d'eſpérance ou de déſeſpoir; un nombre infini de projets, tantôt chéris & tantôt abandonnés; enfin, un commerce d'ennui, ſouvent entremêlé de ſoupirs & de bâillemens. C'eſt au milieu de cet étalage confus qu'on doit approuver ou condamner, rire ou larmoyer. Toute l'habileté conſiſte à le ſavoir faire à propos, & à ne point équivoquer ſur aucun de ces devoirs;

autrement ce seroient des crimes de leze-société, qui, quoique très communs aujourd'hui, ne trouveront jamais grace au tribunal de la prudence & de l'urbanité. Mais les tems ont changé; la jeunesse, esclave autrefois de toute bienséance, se fait gloire aujourd'hui de mépriser également, & le Public, & les Loix.

On est presque sûr de trouver en chaque compagnie un de ces originaux qu'on appelle Petit-Maître. A l'entrevoir & à l'entendre à demi-mot, on le juge aussi-tôt vrai fléau de la société: il s'efforce d'éteindre le bon sens à mesure qu'il veut faire briller son bel esprit: s'il a malheureusement adressé la parole à quelque homme sans fortune, il s'en

rétracte sur-le-champ par un air dédaigneux; au milieu d'un cercle nombreux il éleve son char de triomphe, où chamarré d'or & environné de bijoux, qu'il a toujours plus considérés que son ame, il prouve qu'il est riche & fat tout ensemble. Voilà l'homme du siecle, l'homme à la mode, l'homme qui ne paroît avoir de tête qu'à raison de sa frisure. Mais trouvera-t-il des admirateurs parmi ceux qui conversent intérieurement? & ne s'exileroit-il pas du commerce du monde, s'il rentroit en lui-même? mais ce seroit lui faire trop de violence. Les gens de cette espece sont ordinairement des enfans perdus, qui ne retrouvent plus leur raison, & qui se connoissent si peu,

qu'ils rient souvent de leur propre portrait.

La présence de leur petite figure, qu'ils ont la fureur de promener partout, n'est pas le seul mauvais présent qu'ils font à la société. Sans doute elle ne feroit pas assez fatiguée de les voir ; il faut encore qu'ils la surchargent d'une multitude d'insipides Romans, où l'on érige le vice même en vertu, & où l'on confond l'ame avec le méchanisme des animaux.

L'esprit doit, sans doute, s'attendre à une pareille dégradation de la part de ceux qui ne connoissent que les dehors d'eux-mêmes, & qui n'estiment que leurs sens. Ils se rendent du moins justice, en se jugeant dignes d'habiter parmi

les animaux ; &, sans doute, ils en feroient uniquement leur société, si chaque animal ne menoit une vie reglée. Mais les colombes sont chastes, & les fourmis laborieuses : voilà l'embarras.

Les Payens, qui jadis ne firent qu'entrevoir quelques rayons de leur ame, se crurent des Dieux ; nos Petits Maîtres, qui ne connoissent que des corps, se croient de vils animaux. Eh bien, nous les déclarons tels, puisqu'ils ambitionnent cette haute dignité ; & nous les prions, en conséquence, de brouter l'herbe, de mugir, de bêler, & de ne plus molester la société humaine. J'en suis ici l'interprete, & je ne crains point un démenti.

Répandroit-on tant de mauvais

Livres dans le Public, & les liroit-on, si chacun savoit rendre à son ame & à la société tout l'honneur qui leur appartient ? L'une, image du souverain Etre, mérite nos hommages ; l'autre, fidelle copie de nous-mêmes, exige toute notre attention. Le Créateur se peint au-dedans de nous, & nous nous peignons ensuite aux yeux des autres. C'est donc à nous d'empêcher que les sens ne défigurent ces tableaux, ou que le nuage des passions ne les fasse entierement disparoître. Tout consiste à bien ménager le point de vue, crainte de choquer un Public, auquel tout homme est redevable ; mais l'on s'embarrasse peu de cultiver son prochain, lorsqu'on ne se cultive pas soi-même.

Delà naiſſent ces monſtres, qui ſemblent n'avoir de langues & d'oreilles que pour entendre & parler au préjudice du Public. Toujours prêts à heurter tous ceux qu'ils rencontrent, ils ne reſpectent, ni leur ame, ni celle de leurs freres. On les voit courir de maiſons en maiſons, y diviſer des familles, y brouiller des amis; c'eſt le plaiſir dont ils ſe repaiſſent. Quelle horreur n'auroient-ils pas d'une telle conduite, s'ils venoient à rentrer dans eux-mêmes! leur cœur deviendroit ſur-le-champ leur propre accuſateur.

La belle école que cette ame, pour apprendre à ſervir & à excuſer ſon prochain! Si tant d'hommes, qui s'érigent en réforma-

teurs de l'univers, avoient pris quelques-unes de ſes inſtructions; ne ſeroient-ils pas plus faciles & plus patiens? Ce n'eſt que faute d'avoir médité, & faute de vivre avec ſoi, qu'on promene une mauvaiſe humeur dans tous les lieux, & qu'on tourne les armes contre les uns & les autres, tandis qu'on devroit ſouvent les tourner contre ſes propres paſſions & ſes préjugés. Eh! ſans nous répandre au-dehors, nous trouverons aſſez de réforme à faire au dedans de nous, ſi nous ſommes ſi zélés pour le bien. Mais cela n'accommode point l'envie que les hommes ont de dominer: ceux qui ſont nés ſerviteurs & ſujets, croient ſe dédommager de leur condition, en jugeant leurs maî-

tres ; ils veulent opposer cette autorité criminelle à l'autorité légitime que nos Supérieurs ont sur nous.

La conversation intérieure nous engagera-t-elle jamais dans de semblables conversations? Ce ne peut être qu'une dissipation universelle, qui peuple les villes de tant d'hommes, dont l'occupation journaliere est de n'en point avoir. Il faut nécessairement qu'ils parlent, puisqu'ils ne pensent pas; qu'ils observent les autres, puisqu'ils ne veulent pas s'observer eux-mêmes. Une ame abandonnée à l'impétuosité des passions & à l'erreur des sens, auroit-elle le loisir de peser les paroles qu'on doit livrer au Public?

Pourquoi voyons-nous tant de Lettres, qui devroient être les ta-

bleaux du cœur, démenties par les actions & par les discours? La plume seule trace des lignes, que l'esprit désavoue, ou dont il ne s'apperçoit pas. Un homme veut-il écrire; il se confie tout entier au mouvement de ses doigts & à l'habitude qu'il a de peindre des mots, tandis que la dissipation l'empêche de penser; ou s'il pense, ce n'est que pour se déguiser. Combien d'Epitres où les sentimens sont gênés & le style contraint! On sent que ce n'est point une ame en liberté qui les a dictées. Aussi le plus grand affront qu'on puisse faire à la plupart des hommes, c'est de les mettre vis-à-vis de leurs propres Lettres; ils ne sauroient se reconnoître aux traits d'un pareil tableau.

C'eſt donc un malheureux déguiſement de nous-mêmes, qui nous empêche toujours de bien remplir les devoirs de ſociété. On ſe hâte de promettre ce qu'on ne veut point accorder; ainſi l'on manque de parole, & l'on pêche en ce point contre la probité. Il ne faut qu'une ſérieuſe réflexion pour nous garantir de ces écarts, qu'on peut vraiement appeller des diminutions de l'honnête homme. Celui qui rentre en lui même, ne s'engage qu'à ce qu'il peut & doit exécuter; il veut que le oui de la langue ſoit toujours celui du cœur : autrement, quelque rang qu'on occupe, on ſe rend mépriſable, & l'on s'applique ce que dit un excellent Auteur : « C'eſt un bien ſot ca-

» ractere, que celui de n'en avoir
» point.

Les bienfaits devroient être le plus doux lien de la ſociété; mais on converſe peu de cette maniere aujourd'hui. Il faut remonter bien loin, pour trouver de véritables bienfaiteurs: chacun craint autant de répandre les biens temporels, qu'il aime à diſſiper ceux de ſon ame. Si, par haſard, on oblige, ce n'eſt qu'avec une petiteſſe qui détruit tout le mérite de la généroſité. Il n'eſt que trop de perſonnes dont le cœur eſt rétreci par l'habitude qu'elles ont de ne jamais élever leurs ſentimens; elles ignorent cette véritable grandeur qui ſait proportionner ſes largeſſes ſelon les conditions, & qui aime plu-

tôt qu'on dise, c'est trop, que, ce n'est pas assez. On ne distribue des biens, & on n'accorde des graces, que pour faire sentir sa supériorité. Il suffit de réclamer le secours de quelqu'un, pour décheoir aussi-tôt de sa condition : il semble qu'on ne peut plus voir, dans un homme qu'on oblige, les mêmes qualités qu'on y remarquoit auparavant, comme si l'indigence faisoit perdre tout-à-coup naissance, talents & vertus.

Est il étonnant de trouver, après cela, si peu d'ames reconnoissantes? Sans doute la reconnoissance devient onéreuse à ceux qui rencontrent des bienfaiteurs aussi réservés. Comment veut-on que je sache gré à un homme qui, à pei-

ne, m'a donné la préférence ſur une vile piece d'or, ou ſur une ſimple lettre de recommandation arrachée avec force ? On a honte, quand on réfléchit, de devoir quelque retour à des perſonnes bizarres & ſuperbes, qui n'accordent leurs faveurs qu'à une baſſeſſe rampante : on ſe dépêche d'oublier le bienfaiteur, pour avoir moins droit de le mépriſer, & c'eſt, je crois, toute la reconnoiſſance qui lui eſt due.

Voulez vous obtenir des graces de celui qui conſulte ſon ame, & qui ſe familiariſe avec les grands ſentimens qu'elle inſpire ; faites-lui ſeulement ſavoir votre intention, & ſur-le-champ vos deſirs ſeront exaucés. Vous l'obligerez plus qu'il ne vous obligera lui-même,

en lui fournissant l'occasion de vous servir. Il ne prisera dans sa dignité & ses richesses, que la facilité qu'elles lui donnent de venir au secours de son prochain ; il remerciera ceux qui lui adressent des infortunés ; son cœur deviendra l'asyle de tout homme qui souffre.

Que sera-ce, au contraire, qu'une personne livrée à la société, si elle n'a pas puisé dans elle même auparavant, dequoi mériter le titre de généreux, celui enfin qu'on accorde aux vertus ? Ses services ne seront que des reproches faits à l'indigent ; ses promesses, que de vaines paroles ; ses démarches, que des imprudences ou des contrariétés ; sa vie, qu'un cercle d'amusemens frivoles. On n'a plus le tems de

ſe regarder au milieu d'un monde qui nous obſede, à moins de ſavoir écarter la foule à propos, & l'on meurt ſans ſe connoître.

Delà vient que les hommes qui voyagent, profitent rarement de ce qu'ils pourroient apprendre. Cette méthode de converſer avec toutes les Nations, devient une diſſipation qui nous tire hors de nous-mêmes, & ne nous laiſſe pas le loiſir de réfléchir. On ſe hâte d'embarquer un jeune homme dans le commerce de toutes les Nations, avec un Gouverneur ſouvent imbécille. Il chemine, & ne trouve que des occaſions de ſe perdre de vue; il croit qu'un ſimple coup d'œil, jetté ſur une ſtatue ou ſur un portrait, doit lui donner une

ſcience univerſelle, & que bientôt il va prononcer en Peintre, en Sculpteur, en Architecte; il ſe perſuade qu'en éblouiſſant des étrangers par ſa parure, avec qui ſouvent il n'a pas d'autre relation, il va ſur leurs mœurs compoſer les ſiennes tout-à-coup: mais il ne penſe pas que ſon ame eſt alors plus loin de lui que ſa Patrie, & qu'il l'a moins vue que tout ce qu'il apperçoit en paſſant. Auſſi, privé de la lueur de ce flambeau, il promene ſes défauts chez tous les hommes, & n'en rapporte aucunes vertus.

Quelle différence, s'il eût ſu converſer avec lui-même! il ſeroit revenu dans ſon propre Pays, chargé d'excellentes richeſſes; il auroit emprunté, de la ſolidité des uns &

de la politique des autres, dequoi se rendre utile à la société; il auroit commencé par déposer tout préjugé, par respecter la forme extérieure de chaque Gouvernement, & par se conformer aux usages des Pays.

Malgré cette espece d'utilité qu'on peut retirer des voyages, ils ne sont peut-être pas aussi nécessaires qu'on se l'imagine. Il est facile d'apprendre de son cabinet les mœurs de toutes les Nations. Des hommes sages & connoisseurs ont enrichi le Public de relations fort exactes, & tous les Européens, si voisins les uns des autres, se connoissent mutuellement. Le plus grand avantage est souvent d'arracher de jeunes gens à de mauvais exemples;

exemples; mais s'ils trouvent chez eux des instructions solides, qu'ils y restent, & qu'ils y emploient précieusement un tems dont la meilleure partie se perd au milieu des chemins publics. Si l'on voyage de trop bonne heure, on ne peut rien observer; & si on le fait plus tard, on renonce à des professions qu'il faut alors embrasser, & l'on ne se réserve que celle de voyageur; on risque enfin de s'associer à des aventuriers, ou de se livrer à des sots qui confondent eux-mêmes le galant homme avec l'aventurier. Conversons avec nous; voyons le monde éloigné, dans l'Histoire, dans la Géographie, & pensons que celui que nous portons en nous-mêmes nous servira plus que tout autre,

quand nous voudrons l'obſerver.

Il y auroit cependant une excellente maniere de voyager ; maniere ſi peu en uſage, qu'à peine on la connoît. Le ſavant Cardinal Quirini a ſu l'employer, mais avec tout le ſuccès que ſon vaſte génie devoit en attendre. Ce ne furent, ni les édifices, ni les ſtatues, ni les tableaux, ces objets qu'on retrouve toujours & dont chacun peut avoir des copies ſous les yeux, qui fixerent principalement ſon attention ; il ne fit que les entrevoir en paſſant, pour ſe procurer l'avantage de connoître les Savans, & de converſer avec eux. Leur commerce & leurs Bibliotheques lui ſemblerent préférables à une contemplation ſtérile de médailles & de bas-

reliefs. Il n'y eut point d'hommes fameux qu'il n'allât rechercher dans la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne & l'Italie. L'attention à lire leurs Ouvrages, précéda toujours les visites qu'il leur fit. On peut consulter, à ce sujet, la vie de l'illustre Quirini, composée par lui-même, & bientôt on se convaincra qu'il est bien plus utile de fréquenter des Savans, que d'examiner mille antiquités dont tout le mérite consiste souvent dans l'effaçure & la rouille : mais autant les hommes ont la fureur de se rajeunir & le soin d'éviter les vieillards, autant ils se complaisent à voir de vieux tableaux & à nous vanter l'ancienneté de leurs familles.

Quand à la mutuelle correſpondance entre les Nations, établie par le commerce, on y reconnoît l'ouvrage de l'ame, toujours amie de la ſociété. Ce furent ſes réflexions & ſes conſeils qui répandirent des voyageurs dans toutes les parties du monde, pour y aller puiſer des ſecrets & des richeſſes. Ainſi la converſation avec ſoi-même a mis chacun en état de pouvoir dire, en aſſurance : c'eſt maintenant pour moi que les mers ſont chargées de vaiſſeaux, que les routes publiques ſont remplies de couriers, qu'on tire l'or du Pérou, le caffé de l'Arabie, qu'on livre des batailles, qu'on garde des frontieres, & qu'on punit des brigands.

On voit, par tout ce détail dans

lequel nous ſommes entrés, combien, en converſant avec nous-mêmes, nous trouvons de moyens de converſer avec les autres. La ſociété exige que nous n'en laiſſions échapper aucun, dès que le requiert le bien public. Si nous écoutons attentivement notre ame, nous ſerons donc auſſi bons Citoyens que vrais Philoſophes, & nous ſaurons diſtinguer l'amour de la ſociété de celui de la diſſipation. Le malheur eſt qu'on confond preſque toujours l'un & l'autre, & qu'on ne veut reconnoître d'ennemis du genre humain, que ceux qui ne communiquent avec perſonne : mais de quelle utilité peut être un homme qui ne penſe qu'à des riens, & qui promene ſon oiſiveté & ſon ennui

de maisons en maisons ? Il faut croire, sans contredit, celui-là moins ami de lui-même & de ses freres, que le Solitaire le plus retiré.

L'Univers, partagé en quatre différentes classes, ne nous offre qu'une espece d'hommes qui s'appliquent utilement, joyeusement, en un mot philosophiquement ; & encore cette classe se trouve-t-elle presque réduite à rien. Ou les autres perdent toute leur vie dans le flux & reflux des frivolités du siecle ; ou ils se livrent à des études, qui, sans suite & sans méthode, deviennent pires que l'ignorance même ; ou enfin ils confondent la solitude avec la misanthropie, & ils épousent celle-ci comme la véritable sagesse. Conversons avec

nous-mêmes, & nous saurons être sérieux & enjoués, agissans & méditatifs; mais combien de jeunes gens qui croient s'entretenir avec eux, lorsqu'ils s'abandonnent à leur mauvaise humeur! Cette illusion croît de plus en plus, au point que, si cela continue, nous n'aurons plus de Philosophes, mais beaucoup d'hommes ennemis de la société. L'ame, telle qu'elle doit être, paroît au Sage un magnifique parterre, émaillé de toutes couleurs; mais l'ame, défigurée par les passions & les préjugés, devient l'asyle du trouble & de l'ennui.

CHAPITRE XI.

De la maniere de rendre les Sens & les Paſſions propres à la Converſation avec ſoi-même.

NOUS ſommes, ſans doute, obligés de nous reconcilier avec les paſſions & les ſens; car on ſoupçonneroit que nous les avons regardés comme un funeſte préſent du Créateur, ou que nous avons voulu former un homme en idée. L'eſprit auſſi intimement uni à la matiere, ne pouvoit habiter un univers terreſtre, s'il n'eût ſenti les objets corporellement. Ce ne ſera qu'à la mort, où un commerce tout ſpirituel, prenant la place de celui-ci, nous arrachera à nos ſens. Ac-

tuellement ils nous avertiſſent de la bonté des corps qui peuvent ſervir à la conſervation du nôtre ; ils nous répandent au milieu d'une ſociété que nous devons cultiver, & ils ſont enfin les miniſtres de ces plaiſirs que le ſouverain Etre a voulu attacher aux beſoins de cette vie.

Au lieu d'examiner la propriété de chaque aliment, & d'étudier l'eſſence de chaque parfum, c'eſt une voie bien plus abrégée de l'apprendre par le goût ou par l'odorat. L'homme preſſé par la faim, n'a pas le tems de diſcourir ; il faut qu'il mange. En vain les Stoïciens s'efforcerent de paroître inſenſibles au plaiſir & à la douleur, en vain ils voulurent ſe rendre in-

différens à tout ce qui affecte l'humanité : l'expérience habituelle démentoit leur belle philosophie, & la moindre piquure leur enlevoit chaque jour des disciples.

Le Créateur, en unissant nos ames à des corps, n'a point prétendu les placer dans des moules de fer ou d'airain. Il a donné pour compagne à l'esprit une chair flexible, composée de muscles & de nerfs, d'oreilles & d'yeux. L'amour de l'ordre exige donc que nous sentions la douleur comme un mal, & le plaisir comme un bien ; mais il veut, en même-tems, que nous ne fassions pas d'une telle sensation notre malheur ou notre félicité. C'est par un renversement déplorable que le com-

merce avec des êtres corporels devint le tyran de notre propre cœur, & c'eſt ici que nous devons nous roidir contre le cruel empire de nos paſſions : elles deviennent ſouvent des ennemis puiſſans, dont il faut connoître la force & les ruſes, afin de pouvoir s'en garantir.

Si chaque paſſion ne combattoit que pour elle ſeule, on pourroit détruire ſon empire aiſément ; car les paſſions iſolées, & ſans un parfait concert, ne pourroient pas ſe ſoutenir long-tems contre la lumiere de la raiſon : mais elles ſe fortifient les unes les autres ; les plus éloignées ſe rapprochent, & les plus fortes viennent à l'appui des plus foibles. Leur marche en ordre reſſemble aſſez à celle d'une

armée qui se disposé à l'attaque : elles se rendent maîtresses de l'imagination, qu'elles saisissent violemment ; ensuite, par le moyen des esprits animaux qu'elles répandent dans toutes les parties du corps, elles agitent le sang & parviennent jusqu'au cœur, qui, se sentant assiégé de toutes parts, & qui trouvant une douceur apparente sous ce nouveau joug, se retire souvent avec la honte d'avoir été vaincu.

Cependant l'institution des sens & des passions n'ayant rien de mauvais, & rendant l'homme capable de mériter, il s'ensuit qu'on peut & qu'on doit en regler l'usage. Le célebre Sénault, dans son Traité des Passions, s'est proposé l'heureuse métamorphose des passions

en vertus, & la chose est possible. Voilà ce grand art qui distingue le prudent du téméraire, le pacifique du turbulent, le vertueux du méchant; art qui, dans tous les tems, fit l'étude des véritables Philosophes. Leur vie se passa à écarter les images impures de leur imagination, & à tenir leur cœur entre leurs mains, crainte d'aucune surprise.

Notre vie doit ainsi s'écouler au milieu des victoires journalieres, qu'il faut remporter sur les passions & les sens. Si nous triomphons dans cette partie, nous mériterons, il n'est pas douteux, beaucoup plus d'éloges que tous ces vainqueurs qui brulerent des Villes & ravagerent des Provinces. La véritable raison arrache de leurs

vains mauſolées le titre *de grand* & *d'immortel*, pour en décorer le Héros qui ſait ſe vaincre lui-même.

N'eſt-ce pas un ſpectacle raviſſant & bien ſupérieur à l'éclat de ce qu'on admire communément, de voir un Prince, par exemple, établir en ſoi-même un ſage gouvernement, & y maintenir une habile politique? Il n'impoſe de loi à perſonne qu'après l'avoir impoſée à ſes ſens & à ſes paſſions; il les tient en reſpect autour de lui, ainſi que ſes ſoldats. Cette heureuſe ſituation le rend tout entier à la liberté, & l'affranchit de mille ſujétions onéreuſes. Il ſe verroit dépouillé tout-à-coup de ſes richeſſes, de ſes dignités, de ſes Courtiſans & de ſes Palais, qu'il retrou-

veroit dans ſon ame beaucoup plus qu'il n'auroit perdu. Les ſenſuels regretteroient pour lui cette perte apparente, tandis qu'il la jugeroit un gain, & qu'il s'applaudiroit intérieurement de n'avoir plus que ſoi-même à gouverner. Son cœur, plus grand que l'univers, l'auroit bientôt dédommagé de quelques Provinces & de quelques Villes enlevées par les caprices du ſort.

Ainſi l'on ne ſauroit trop réſiſter à l'effort du corps contre l'eſprit: il faut s'accoutumer à ne pas croire les rapports que les ſens nous font des objets terreſtres. Il y a un certain ordre dont il eſt dangereux de s'écarter, & qui, bien obſervé, conſerve à l'eſprit toute ſa ſupériorité. Les ſens alors ne font qu'o-

béir, & n'oſent prendre ce ton impérieux que l'ame ſeule a droit d'employer.

La Muſique, par exemple, a frappé nos oreilles & notre imagination : nous ſommes tombés ſur le chef-d'œuvre de quelque grand Maître, nous en ſommes ravis, & déja nous avons conçu l'idée de nous livrer à cet art. Si nous n'avons ſoin de veiller ſur l'effort que ces impreſſions vont faire ſur notre eſprit, nous n'eſtimerons plus rien que le talent des Muſiciens. Notre parti eſt abſolument pris, nous paſſerons nos jours les yeux collés ſur des notes ; toute l'harmonie de l'univers nous ſemblera moins belle que le plus petit concert. Quand même nous reconnoî-

trions, dans la ſuite, notre illuſion, l'aſcendant qu'elle aura pris ſur nous, l'emportera ſur toute autre réflexion. Nous ne penſerons pas que, s'il eſt permis d'avoir une idée de la Muſique, il eſt déraiſonnable d'appliquer ſon ame & de réunir toutes ſes penſées ſur un ſimple inſtrument, & de n'avoir d'oreilles que pour des Cantates & des opera.

Où nos ſens ne vont-ils pas nous entraîner, quand nous les écouterons au milieu d'un ſuperbe palais, où brillent de toutes parts l'or & l'azur, & où l'harmonie des concerts & la profuſion des feſtins concourent également au regne du plaiſir & de la molleſſe! Nous ſentirons notre cœur, victime de nos oreilles & de nos yeux, s'arracher à

nous-mêmes, & voltiger ſur tous ces objets enchanteurs. Déja il ſe transforme en tout ce qui l'affecte, tant il ſe hâte de goûter, à longs traits, la volupté. Mais j'entends la raiſon qui crie, ſoyons attentifs, la victoire en dépend. Bientôt cette raiſon nous fait entrevoir une multitude de chagrins qui rongent intérieurement les habitans du palais, & un vuide affreux qui les rend auſſi dénués de vertus, que leurs ſalles ſont pleines de glaces & de dorures. Quel bonheur! nous reprenons un cœur qui, par ſon égarement & par ſon inconſtance, alloit nous précipiter dans une foule de dangers.

L'homme qui doit veiller ſur ſes ſens, doit ſe défier ſur-tout de ſon

imagination, & fortifier, pour ainſi dire, cette partie foible de lui-même, afin de défendre le reſte de la place. Nous avons l'avantage que notre ame ne peut être émue ſans le ſentir : preſque toujours avertie par un certain bruit de ſe tenir ſur ſes gardes, elle a le tems d'examiner. Le mouvement des eſprits animaux devient une voix qui lui crie, voilà l'ennemi. Ce ne ſera pas, à la vérité, pendant cette émotion que l'eſprit doit juger ; ſa fonction eſt de l'arrêter avant toute réflexion ; le grand art conſiſte à le faire avec adreſſe & prudence. Combien de fois n'arrive-t'il pas que l'imagination, à force de vouloir ſe roidir contre quelque illuſion, s'y livre davantage ? On a vu des perſonnes

ne ſuccomber enfin à de violentes tentations, que pour s'être obſtinées à les repouſſer avec trop de chaleur & de contention d'eſprit. Un ennemi n'eſt jamais plus enflammé que lorſqu'on fournit de l'aliment à ſa fureur; l'indifférence devient ſouvent le moyen de l'appaiſer.

Quelque retour preſque inſenſible vers un autre objet, détache l'ame du mal qui l'affectoit, & qui peut-être alloit l'entraîner. On divertit l'attention d'un plaiſir d'un moment, dit Mallebranche, par l'idée de l'éternité : ce contraſte inopiné de deux objets ſi contraires, forme une eſpece de révulſion dans les eſprits & dans toute la machine. Si l'on a ſoin de ne jamais ſéparer

cette double penſée, on ne ſentira plus au-dedans de ſoi certaines impreſſions du mal, qu'on ne trouve, en même-tems, les moyens propres à les effacer: il faut, pour ainſi dire, pomper l'ame, & ſouvent il en ſortira dequoi éteindre le feu des paſſions. Mais nous ignorons les reſſources que nous avons en nous-mêmes, faute d'en faire uſage: ainſi les habitans d'une Cité marchent tous les jours ſur des fontaines d'eaux vives, qui coulent dans les entrailles de la terre, ſans en ſavoir profiter. Ils ſe laiſſent accabler par les chaleurs du ſoleil, & ne travaillent point à les tempérer en puiſant un remede que leur offre la nature.

On peut bien dire que les paſ-

ſions ſont ces domeſtiques qui ſont nos ennemis : *Inimici domeſtici ejus.* La meilleure intelligence qu'on puiſſe avoir avec elles, ne doit jamais faire oublier qu'elles peuvent devenir nos tyrans. Ce malheur n'arrive que trop, ſitôt que l'ame leur permet une certaine familiarité. On ne peut diſconvenir que leur premier commerce ne ſoit ſéduiſant ; car les ſens ſavent ſe traveſtir de mille façons différentes : tantôt ils ſemblent timides, n'oſant régler leur marche que ſur la droiture de nos intentions ; & tantôt ils nous endorment par des récits gracieux de ce qu'ils ont entendu, ou par une perſpective qui nous avoit échappé, & qu'ils ont l'adreſſe de repréſenter. L'imagination ne dif-

fere pas de ſe prêter à leurs deſirs ; elle devient complaiſante au point d'être ſouvent leur eſclave. Avec quelle éloquence un perſonnage fameux ne nous a-t'il pas dépeint le déſordre que cette imagination s'efforça d'introduire dans ſa retraite ? » J'avois les membres déchar-
» nés par les auſtérités, dit ſaint
» Jerôme, je n'étois plus qu'un
» ſquélette, & je vivois privé du
» commerce avec les humains ;
» lorſque le ſouvenir des ſpecta-
» cles de Rome vint me tourmen-
» ter cruellement. La repréſenta-
» tion de ces fêtes & de tous les
» objets que j'avois vus, excitoit
» au-dedans de moi une révolte
» contre mon eſprit.

Il n'y eut qu'une application ſé-

rieuſe, & ſur-tout l'étude de l'Hébreu, qui rendit le calme à cet illuſtre Solitaire. A force de captiver ſon imagination, elle devint docile. C'eſt pareillement à un travail aſſidu que nous ſerons redevables de nos victoires, quand nous en remporterons ſur nos paſſions & ſur nos ſens.

Preſque tous les hommes ſavent réſiſter à la force : l'amour-propre les ſoutient, ſans doute, en ce genre de combat ; mais ils cédent auſſitôt à l'inſinuation. Nous nous livrons ordinairement, à diſcrétion, à tous ceux qui nous careſſent & qui nous flattent. Le Sage fait ſe défier de ces artifices dangereux ; il fuit, & ſe met à l'abri des piéges de la volupté.

Pour

Pourroit-on douter que la fuite, en certaines occaſions, eſt plus glorieuſe qu'une victoire au haſard? On ſe le perſuaderoit aiſément, ſi la malheureuſe habitude de juger des choſes par l'évenement, ne faiſoit tort à nos réflexions. On veut toujours avancer au riſque de périr : cependant le corps, par le ſoin qu'il prend de s'épargner la moindre égratignure, ou d'éviter le moindre froiſſement, devroit nous ſervir d'une belle leçon. Notre âme a des chocs à redouter; partagée entre ce qu'elle ſe doit à elle-même & au tourbillon de matiere ſoumis à ſes loix, elle ne peut permettre, ni à la nourriture, ni au ſommeil, d'excéder leurs droits. Il lui appartient d'en regler préciſément la

quantité, crainte de trop accorder à des ſens qui ne diſent jamais, c'eſt aſſez. Nous ſavons, par une funeſte expérience, que l'eſprit a ſouvent des paralyſies, des évanouiſſemens, & quelquefois des délires violens, pour avoir laiſſé le corps s'abrutir par des intempérances.

Combien de fois le vin, cet ennemi furieux, ne rendit-il pas frénétiques les hommes les plus raſſis? Il bouillonne au-dedans d'eux-mêmes avec encore plus de force & d'éruption que dans ces vaiſſeaux où, couvert d'écume, il jette ſon premier feu. L'amour eſt une autre paſſion, qui, ſemblant nous flatter, devient notre plus cruel bourreau. En vain les Poètes & les

Faiſeurs de Romans s'efforcent de nous en faire de beaux portraits : ce ſont des fictions agréables dans les Livres, mais qui ne peuvent que rendre des hommes vraiment malheureux. L'amour eſt une ſecouſſe qui balotte l'ame, & une flamme qui la noircit & la dévore : il s'éteint preſque auſſi-tôt qu'il s'allume, & ne laiſſe au cœur que la honte de l'avoir trop ſenti, ou le chagrin de ne le ſentir plus. S'il peut cauſer un moment de plaiſir, c'eſt entre mille autres de déſeſpoir & d'amertume, qu'il ne ceſſe de prodiguer. L'ambition n'a pas plus d'agrémens pour l'homme qui s'y livre : à quelque rang qu'il parvienne, il ne s'occupe que des dignités qu'il eſpere avoir, & on

le voit errer perpétuellement dans des tems qui ne ſont point à lui, & ne penſer pas au ſeul qui lui appartient. Le préſent n'eſt point ſon but : ainſi il ne vit jamais ; mais il eſpere de vivre. Quant à la colere, elle annonce ſa difformité tout-à-coup ſur les viſages : des yeux égarés, des cheveux hériſſés, un bouche écumante, un corps pâle & tremblant, dénotent le trouble qu'elle apporte à la raiſon.

Toutes les fois donc que nous oſons nous aſſujettir aux paſſions, nous enchaînons notre douce & précieuſe liberté. Notre cœur eſt au pillage ; le plus vil être corporel a droit de prétendre à ſa conquête ; &, tout périſſable qu'il eſt, il nous force alors de l'adorer comme im-

mortel ; & bientôt, soit ensorcellement, soit habitude, non-seulement nous encensons ce grain de matiere, mais nous le divinisons. Il y a des gens à qui une carte tient lieu de tout ce qui vit & pense, & qui troqueroient toutes les vertus de l'univers, s'ils en étoint les maîtres, pour une frivole parure, pour un équipage, pour une dignité.

Je ne m'étonne plus de ce que les corps, au lieu de nous donner des réponses de leur caducité, osent bourdonner à nos oreilles qu'ils vont nous rendre heureux. Cette illusion nous plaît, & répond à nos desirs corrompus. Les hommes, toujours hors de chez eux, ne peuvent trouver cette intelligence secrete, ni cette oreille du cœur,

qui fait juger de l'harmonie des créatures, ou de leur dissonance. Il suffit qu'elles parlent mal, pour que leur conversation nous enchante. Ce désordre n'arrive que parcequ'on ne sait pas tenir un vrai milieu, & conserver cet admirable équilibre entre notre esprit, les passions & les sens.

L'envie de nous avancer ne seroit plus alors qu'une honnête émulation, nécessaire dans le commerce de la vie; le desir de conserver notre bien, & même de l'améliorer, qu'une prudente & juste économie: l'imagination, dans certaines occasions, nous inspireroit une raisonnable frayeur; mais elle ne livreroit pas l'homme à des craintes pusillanimes, & elle ne lui représen-

teroit pas des ſpectres & des fantômes, dont l'impreſſion ſe fait ſentir d'une maniere terrible au milieu des ténebres : car ce n'eſt que la trop grande familiarité avec les ſens, qui a pu rendre certains hommes viſionnaires. Ne pouvant perdre l'idée des corps, ils croient en voir revêtus leurs parens & leurs amis morts, & ils ſe figurent les avoir apperçus tels qu'ils étoient pendant leur vie : c'eſt la même taille & le même viſage ; de maniere que ces illuſions devroient plutôt s'appeller apparitions des corps, qu'apparitions des eſprits.

Si nous étions plus dégagés de la matiere, de bonne foi, pourrions-nous jamais penſer qu'il ſoit de la grandeur de l'Etre ſouverain

de réſerver à l'ame une immortalité pour revenir ici-bas rompre des meubles, ſecouer des portes, tirer des rideaux, faire enfin ce qui, dans le moindre vivant, ſeroit une bonne preuve de folie? Eh! les hommes ne ſe dévorent-ils pas aſſez les uns les autres, ſans être encore tourmentés par des revenans! Leur commerce eſt-il donc ſi agréable, pour que de purs eſprits ne puiſſent s'en paſſer! Mais nous aimons les choſes ſenſibles, & nous voulons qu'un eſprit ne puiſſe être ſans ſon corps dans le tems même qu'il ne l'a plus & qu'il s'en eſt dépouillé. Il nous faut des figures & des ombres, autrement nous ſoupçonnerions plutôt des relations de penſées & une communication d'i-

dées entre les morts & nous. Ne ſont-ce point des traits, un ſon de voix, un commerce enfin tout corporel, que nous regrettons dans nos amis morts? Je crains bien que celui de leur ame n'y entre pour rien.

Pourquoi les gens de la campagne ſe perſuadent-ils plus facilement avoir vu des loups-garoux? ſinon parceque, toujours occupés du ſoin des bêtes qu'ils ont ſous les yeux, ils en conſervent une plus vive impreſſion dans leur cerveau. Si nous vivions au milieu des Géants, nous croirions que les morts reviennent ſous une forme de Géant. Nos viſions ſont des progrès à proportion des préjugés que nous avons reçus & des objets que

nous appercevons. Peut-être le prétendu *vampiriſme* ne s'eſt il accrédité dans la Hongrie, que par un effort de l'imagination & des ſens : il a ſu perſuader à des milliers d'hommes, que des morts ſortoient de tems en tems de leurs tombeaux, & venoient ſucer le ſang des vivans. Combien de preuves n'a-t-on pas apportées en témoignage de ce prodige, tantôt expliqué phyſiquement & tantôt théologiquement ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous tenons tous au menſonge. A force d'écouter le langage des corps, on ſe détermine enfin à aſſeoir des jugemens ſur leur rapport, avec autant de ſécurité que s'ils devoient être infaillibles.

Delà cet eſprit de partialité, ſi

funeſte parmi les Savans; delà ces vérités confondues avec des erreurs; delà ces injuſtices ſi oppoſées à la raiſon, qui nous précipitent dans des doutes affreux. A-t-on pris, ſans examen, la défenſe d'un méchant, on le ſoutient; a-t-on condamné un innocent, on ne recule pas; l'Auteur d'un Livre nous a-t-il déplu, ſon Ouvrage, fût-il admirable, nous déplaira pareillement; a-t-on embraſſé une ſecte contre toute raiſon, on la ſuivra juſqu'au dernier ſoupir. On apperçoit, juſques chez le plus ſage, de triſtes veſtiges de ces malheureux préjugés. Il ſemble que les ſens, jaloux de le ſéduire, ſe vengent ſur ſon eſprit de ce que leurs plaiſirs n'ont point de priſe ſur ſon corps, &

voilà d'où naît la grande difficulté de faire revenir un homme dévot de sa prévention. On peut dire, en général, que l'origine de tous ces maux doit souvent remonter jusqu'à nos parens.

Je vois l'enfant exilé par sa mere, de la maison où il est né. Moins heureux qu'un animal domestique qu'on veut élever soi-même, il devient la proie d'une Paysanne mercenaire, dont il achete bien cher le lait & les préjugés. Il ne rentrera chez lui qu'avec un cerveau rempli de contes les plus extravagans. Ces premieres impressions s'étendent, elles se fortifient, & voici dès lors un nouvel ami des sens qui paroît sur la scène. Les préjugés acquierent chaque jour de nou-

veaux disciples. Le premier âge n'est point aussi indifférent qu'on se l'imagine. Nous recevons aisément les idées de ceux qui nous nourrissent de leur propre substance, & nous participons à leurs inclinations & à leurs préjugés, comme à leur sang qui devient le nôtre.

N'est-il pas déplorable de voir comme on se hâte de donner une éducation toute sensuelle aux enfans ! Leur dit-on jamais d'admirer leur ame, & leur fait-on entrevoir les ressources & l'excellence d'un être raisonnable ? Souvenez-vous que vous descendez d'un tel, que vous devez un jour posséder de grands biens & parvenir à de grands honneurs ; tel est le langage qu'on leur tient. L'immortalité de

leur esprit, & la communication intime qu'il doit avoir avec Dieu, ne paroissent pas des objets assez importans.

Presque tous ceux qui ont le mieux écrit sur l'éducation, n'ont pas réfléchi que des récompenses & des punitions sensibles ne font que rendre les enfans esclaves des sens. Aussi la plupart commencent par établir leur petite félicité sur un bel habit, sur une dragée, sur une fleur, sur un fruit. Un Maître éclairé doit adroitement détourner la vue de son Eleve des êtres corporels, & l'appliquer, de bonne heure, vers les objets spirituels. Il faut qu'il lui répete souvent que la figure de ce monde passe; qu'il n'est rien de grand dans cet univers, que

notre ame : il faut qu'il lui peigne vivement le malheur d'un homme qui ne penſe qu'à des riens, & qui ſe renferme tout entier dans les bornes de cette miſérable vie.

Ne nous étonnons pas, ſi tant d'hommes rendent leur eſprit même corporel. L'habitude qu'ils contractent, preſque en naiſſant, de ne chérir & ne priſer que la matiere, les conduit juſqu'à cet excès. Ce ſeroit ſans doute ici le lieu d'examiner, ſi l'éducation particuliere doit l'emporter ſur l'éducation publique ; mais nous laiſſerons encore cette queſtion indéciſe, pour dire ſimplement que tout pere doit travailler lui-même à former l'eſprit & le cœur de ſon fils. Il y a, ſans doute, plus de relation

de ce côté-là que du côté d'un étranger, qui ne travaille ſouvent que par un vil intérêt.

Rien n'eſt ſans doute plus dangereux, que de ne point aſſez veiller ſur les mœurs de la jeuneſſe; mais il faut prendre garde, en même tems, que cette vigilance ne paroiſſe trop à l'extérieur : cela fait ſoupçonner aux enfans un mal auquel ſouvent ils ne penſeroient pas. Mallebranche voulut faire voir tout en Dieu, & il y a des Précepteurs qui font voir tout dans le Diable. Quel contraſte!

Une certaine aiſance, qu'on doit nommer liberté d'eſprit, eſt la ſituation la plus favorable aux jeunes gens; je parle d'une liberté qui les éleve au deſſus de leurs études, qui

leur repréſente leurs Précepteurs comme de bons amis, & qui les applique au bien par goût & non par contrainte. Sur neuf ou dix années, toutes deſtinées à l'étude du Latin, & d'une Philoſophie qui ſouvent n'apprend que des mots, ne pourroit-on pas ménager des intervalles pour l'étude de ſoi-même? Il ne s'agit point ici de livrer les enfans à des ſpéculations dont ils ne ſont pas capables; il ſuffit de les précautionner contre l'abus de leurs ſens, & de leur apprendre à tirer quelque choſe de leur propre fonds.

On diroit, en vérité, qu'il n'eſt pas permis à l'enfant de penſer, s'il n'a dans ſes mains un Virgile ou un Cicéron. Ce ſont toujours les

réponſes de ces Auteurs qu'il eſt obligé de donner à tous ceux qui l'interrogent, comme ſi le premier âge n'étoit pas capable de ſaillies & de queſtions. Cette maniere d'élever la jeuneſſe, l'accoutume à ne point réfléchir & à perdre l'ame de vue, pour ne chercher que les productions d'autrui ; & c'eſt, ſans doute, un grand malheur, puiſque l'eſprit ſe ſent étouffé preſque auſſitôt qu'il vient de naître. Un jeune homme ſort du Collége, où il a paſſé dix ans à apprendre une langue morte, qu'il ne ſait encore que balbutier, & il n'a aucune notion de ſon ame ni de ſon corps. Ne réformera-t'on point, dans un ſiecle éclairé comme le nôtre, les élémens de la Philoſophie ?

Mais comme la premiere éducation n'a pas dépendu de nous, il faut, du moins, travailler à la rectifier en ce qu'elle peut avoir eu de défectueux. Le vrai moyen eſt de faire abſtraction de tout ce que nous avons appris, pour nous retirer au plus intime de nous-mêmes. Là, fermant les yeux à tout ce qui n'eſt point notre raiſon, nous conſulterons en ſilence ce guide éclairé ; nous verrons parmi les connoiſſances que nous avons, & celles qu'il faudra retenir, & celles dont il faudra nous dépouiller ; nous garderons les ſciences, nous laiſſerons les préjugés. Plus notre raiſon nous ſemblera contraire à la plupart des opinions du monde, & plus nous aurons lieu de nous

croire dans le chemin de la vérité. Cette route, trop peu battue, paroit impraticable à ceux qui ne recherchent que les plaisirs des sens; mais qu'elle a d'attraits pour les hommes qui n'estiment dans eux-mêmes que la faculté d'aimer le bien & de connoître le vrai! On s'imagineroit, à voir chaque jour tant de nouveaux systêmes, que jamais les sens & les préjugés n'eurent moins d'autorité: cependant qu'on suive ces systêmes, & l'on verra que les uns n'ont de certitude que pour un demi-siecle, & les autres pour un siecle entier tout au plus. Tant que la nouveauté plaît, ils en imposent dans les Ecoles, & ils se font révérer; mais la vérité, pour laquelle nous sommes nés, & à la-

quelle il faut revenir tôt ou tard, reprend ſes droits, & diſſipe en fumée l'édifice qui ſembloit immortel. Un Philoſophe à ſyſtêmes eſt ſouvent dangereux : plus occupé de ſes propres idées, que de la raiſon qu'il fait plier à ſon gré, il prend pour l'Arc-en-ciel ce qui n'a que les couleurs du priſme. Nous l'avons déja dit ; il faut laiſſer les ſyſtêmes à l'écart, & chercher la vérité dans la vérité même ; mais cela ne s'accommode point avec la vanité. On commence par dire, je penſe comme Deſcartes ou comme Locke, avant d'avoir examiné s'ils ont bien penſé, & l'on croit, qu'à l'abri de ces grands noms, on ne peut errer : cependant il vaut bien mieux trouver

la vérité en passant pour insensé aux yeux de la multitude, que d'avoir la réputation de sage en embrassant l'erreur.

Je ne reconnois point l'homme au milieu des préjugés & des vanités, pas plus qu'au milieu des papillotes & des modes. L'homme habite dans son propre cœur, loin du mensonge & vis à-vis de la vérité : c'est là sa place, & il devient tout-à-fait mépriſable, s'il ose en chercher une autre.

CHAPITRE XII.

La Converſation avec nous-mêmes nous fait entrer en converſation avec Dieu.

QUelque merveilleuſe que ſoit cette ame que nous avons tant exaltée, elle ne ſauroit être notre derniere fin. Si elle eſt un tout à l'égard du néant, dit Paſcal, elle n'eſt qu'un néant à l'égard de l'infini. Jettée dans un corps pour quelque tems, exilée dans un recoin de cet univers, ſujette à l'erreur & à la vanité, elle ne ſauroit ignorer ſa dépendance & ſa foibleſſe. L'eſprit le plus vaſte & le plus pénétrant porte avec ſoi des caracteres d'imperfection qu'on ne

peut méconnoître. Ce n'eſt qu'en nous rapprochant de l'Etre incréé, que nous trouvons dans nos ames de véritables titres de grandeur, qui doivent nous les rendre bien précieuſes.

L'ame peut ſubſiſter indépendamment du corps ; mais elle ne peut vivre ſans relation avec Dieu. Cette intime union paroît imaginaire aux hommes de chair & de ſang. Cependant, comme dit ſaint Auguſtin, & comme nous le répete notre propre conſcience, la Sageſſe éternelle parle aux créatures dans le plus ſecret de leur raiſon. Il eſt une voix intérieure qui, ſans le ſecours des mots, s'exprime d'une maniere intelligible au fond de nous-mêmes. C'eſt à cette école

inté-

intérieure que j'oſe appeller tous les hommes. Qu'ils oublient cet univers, leurs paſſions, leur propre corps, & qu'ils écoutent.

Quelque raviſſant que ſoit à nos yeux le ſpectacle du ciel, de la terre & des mers, & quelque habitude qu'on ait de le repréſenter toujours à ceux qu'on veut convaincre de l'exiſtence d'un Dieu, le ſpectacle de l'homme, pour l'homme même, eſt beaucoup plus frappant. Sans doute notre ame, ſeule créature immortelle ici-bas, a plus de proportion avec Dieu que n'en ont des plantes qui ſe fanent & des aſtres qui s'éclipſent : nous ne ſommes que trop diſſipés & que trop amateurs des objets terreſtres, pour que l'on vienne encore nous

tirer hors de nous, & fixer notre vue sur un monde tout matériel. Combien de fois, ne voulant nous en servir que comme d'un moyen qui nous conduisît à Dieu, l'avons-nous chéri comme notre derniere fin ?

Chaque corps de cet univers n'a rien que de bon ; mais nos passions & nos sens dépouillent les créatures de cette primitive bonté, & les revêtent d'un faux clinquant qui nous séduit. Nous ne jugeons des êtres que selon notre goût & notre fantaisie : delà cette multitude d'erreurs dont le monde semble inondé. Il nous est donc plus facile de trouver Dieu en nous-mêmes, que dans les choses extérieures. Qui peut mieux nous rappeller un

objet que ſon fidele tableau ! L'ame eſt cette image de Dieu, toujours ſubſiſtante au milieu de nous, & qu'on ne ſauroit méconnoître. Où auroit-elle trouvé l'idée de l'infini & de l'éternité, ſi ce n'eſt en l'Etre incréé qu'elle repréſente ! Ces perfections ſont bien éloignées des êtres créés, & nous ne pouvons voir l'infini qu'en l'infini même. Il faut certainement qu'il exiſte dès que nous en avons l'idée, comme il faut que ce qui penſe en nous actuellement, ſoit actuellement quelque choſe.

D'ailleurs, ces deſirs inſatiables que nous avons de nous unir au ſouverain bien, nous prouvent invinciblement qu'il en eſt un. Tous les hommes le cherchent, & les

plus libertins même, au milieu de leurs plaiſirs criminels, s'efforcent de l'atteindre. Le mal eſt qu'ils choiſiſſent des moyens qui les en éloignent, plutôt que de les en approcher. Il ne ſeroit pas poſſible qu'un bien, ſi conſtamment deſiré & ſi univerſellement recherché, ne fût qu'une belle chimere.

A quoi nous ſerviroient notre intelligence & notre amour, ſi nous ne ſentions, au-dedans de nous, de vives impreſſions d'un Dieu, à qui nous devons l'hommage de cette double faculté ? Il faudroit, ou nous appliquer uniquement à connoître & à aimer des créatures imparfaites & périſſables, ou accuſer une nature aveugle de nous avoir inutilement ſurchargés de connoiſ-

ſance & d'amour : mais non, l'un & l'autre doivent réfléchir vers le Principe immuable, éternel, qui donne à tout le mouvement & la vie. Sitôt que nous nous tournons ailleurs, nous ſentons un vuide affreux au-dedans de nous-mêmes. Chaque matin nos ſens nous perſuadent qu'ils vont nous ſatisfaire, & chaque ſoir nous reconnoiſſons qu'ils nous ont trompés.

L'ame, toute immortelle qu'elle eſt, ne regarderoit ſa propre immortalité que comme un peſant fardeau, s'il n'exiſtoit un Etre par excellence, qui doit lui tenir lieu de tous les objets terreſtres au moment même de la mort. Nos eſprits n'ont point de reſſources en eux pour pouvoir ſe ſuffire, & il

ne leur faut pas moins qu'un Dieu qui remplira leur capacité, & qui, par des beautés éternelles, les dédommagera ſurabondamment des beautés paſſageres.

Ainſi l'ame ſeule, bien examinée & bien approfondie, devient une démonſtration complette de la préſence d'un Dieu & de ſon intimité avec nous. Quelle proportion auroit une ſubſtance toute ſpirituelle avec des alimens, des ſons & des odeurs, ſi la jouiſſance de ces objets n'étoit une occaſion de mériter une autre fin, & de faire un bon uſage de notre liberté? Tous les hommes qui ont parlé le plus dignement de la Divinité, nous ont renvoyés à l'école de nous-mêmes. Ils ſavoient, par expérience,

que le ſilence & le recueillement ſont comme deux aîles qui nous balancent entre les paſſions & les ſens, & nous conduiſent à l'Etre incréé. Saint Auguſtin n'a point eu d'autre but dans ſes Soliloques, que de rappeller l'ame vers celui qui l'a formée."

Si cette ame vient maintenant à conſidérer le corps auquel l'ordre du Créateur l'a unie, elle ſentira ſur-le-champ le pouvoir qu'elle a de l'ébranler à ſa volonté, de précipiter, d'une extrêmité juſqu'à l'autre, des eſprits animaux, d'allonger ou de replier des nerfs, & de dilater des muſcles. Tant de puiſſance doit, ſans doute, l'étonner. Elle ne ſe ſouvient pas qu'on lui ait jamais appris les regles de ce

méchaniſme, & elle ſait qu'elle n'en peut être l'auteur, puiſqu'elle ignore le *comment* & le *pourquoi*. Alors il faut que cette ame entrevoie néceſſairement, comme hors d'elle, une force ſupérieure qui agit en elle, qui l'applique à telle action, & qui l'incline vers tel mouvement. Il n'eſt donc pas juſqu'à la moindre agitation du petit doigt qui ne rende ſenſible, à l'homme qui réfléchit, l'action de Dieu ſur les créatures, & qui ne doive en même-tems couvrir les Athées de confuſion, s'il eſt vrai qu'il s'en trouve. A meſure que notre cœur ſe reſſerre ou ſe dilate, il éprouve l'opération d'une Sageſſe infinie, qui ne nous conſerve qu'en nous tirant ſans ceſſe du néant où nous

ſommes toujours prêts à retomber. Chaque fois que je me réveille, je me retrouve avec étonnement, je crois naître pour la premiere fois & entrer dans un monde tout nouveau. C'eſt alors que l'impreſſion de l'Etre créateur me pénetre de reconnoiſſance.

Le ſceau de la Divinité, gravé dans le fond de nos ames, & ſenſible dans tous nos mouvemens, ne ſauroit jamais être effacé. Il faudroit arracher aux mortels toute leur connoiſſance & tout leur amour, & les réduire à la ſimple circulation de leur ſang, avant d'éteindre en eux l'idée d'un Etre vraiment infini. Nous n'avons pu reſpirer que par ſon bienfait, & nous mouvoir que par ſa puiſſance. Où au-

rions-nous appris à chérir naturellement la vertu, à reſpecter l'ordre, & à déteſter le mal, qu'à la lueur d'une lumiere indéfectible, qui éclaire tout homme venant en ce monde? C'eſt elle qui deſſille nos yeux, & qui de tems en tems nous débarraſſe de nos propres ſens & ſe communique ſecrettement à nous. Sans cette merveilleuſe communication, eût-on jamais vu les hommes ſe réunir dans l'adoration commune d'un Etre ſuprême? Ils ne ſont, dans ce culte extérieur, que les interpretes fideles des mouvemens intérieurs de leur ame, & ils ne font que peindre au-dehors ce que Dieu lui-même peignit au-dedans d'eux dès le premier inſtant de leur conception.

Peut-on voir tant d'hommages & de ſacrifices offerts par toutes les régions du monde, ſans reconnoître qu'il fallut un inſtinct ſecret, vrai mobile de ce culte univerſel? Les uns adorent des plantes, & les autres des ſerpens : ce ſont, à la vérité, d'horribles ſuperſtitieux, mais en même-tems de miſérables créatures, qui avouent leur impuiſſance, qui ſentent tout leur beſoin, & qui nous prouvent évidemment que la fable ne fut que la Religion défigurée.

L'homme, ſuperbe comme il eſt, ſe ſeroit réſervé pour lui-même, n'en doutons pas, l'encens de tout l'univers ; chacun auroit oſé s'eſtimer le centre de la véritable gloire & du ſouverain bonheur, s'il

n'eût été forcé d'avouer, comme malgré lui, l'existence d'un Arbitre absolu, à la voix duquel tout se dissout & tout s'enchaîne, & le néant même obéit. On a bien vu des mortels qui prétendirent être des Dieux ; mais ce ne fut jamais, dans leur idée, qu'une association à une Divinité par excellence. Il étoit convenable que Dieu imprimât dans nos ames des caracteres de lui-même, pour ne pas nous laisser dans l'incertitude à l'égard d'un article qui nous touche de si près.

Descartes, qui a parfaitement raisonné dans ses méditations, a parlé sur ce point, comme l'organe de l'ame, & Locke, au contraire, comme l'écho des sens : il a voulu leur faire un honneur qu'ils n'ont

jamais mérité. L'idée que nous avons de l'Etre infini, tire son origine de cet Etre même : j'entrevois celui qui m'a créé, indépendamment de toute sensation. Ce n'est qu'après toutes ces réflexions qu'il faut sortir comme hors de soi, & considérer cet univers ainsi que des personnes qui ne font que d'y arriver. Il faut examiner, comme si le ciel & la terre ne venoient que de s'offrir à nos regards, & qu'on n'en eût jamais entendu parler ; alors on apperçoit sur chaque objet un rayon de la lumiere céleste, & l'on ne risque plus de croire ce monde éternel & divin. On a puisé des réponses en soi-même, qui empêchent de confondre le Créateur avec son ouvrage.

Je vous contemple, brillantes étoiles, & vous, brillant soleil, comme les productions d'un Etre incomparable. Quelle beauté doit avoir celui qui répandit sur vous tant d'éclat & de magnificence, sur vous, qui ne devez durer que quelques jours? Il n'y a rien dans cet univers qui ne puisse ravir nos sens, enfin nous extasier, lorsque nous commençons à raisonner. Ici, la terre, roulant au milieu d'un fluide, transforme sa poussiere en fleurs, en or, en saphirs; là, le firmament, suspendu par une main invisible, varie, à chaque instant, ses superbes décorations.

Voilà, sans doute, d'admirables points de vue; qui n'en sera pas émerveillé! Mais tout beaux qu'ils

ſont, ils ne fourniſſent point à l'ame le ſujet de ſes plus ſublimes méditations. Non, ce n'eſt point au milieu des tourbillons ſolaires qu'elle conçoit les plus nobles idées; c'eſt au milieu de ſon eſſence & de ſon immortalité: elle y découvre plus de grandeur que partout ailleurs, tant cette ame eſt ſupérieure aux objets que nous voyons. Les notions ſeules qu'elle a de ſon origine, & de ſa deſtinée, deviennent, à ſes yeux, des torrens de lumiere, ſortis du ſein de la Divinité.

Nous trouvons donc, au-dedans de nous, des moyens d'entretenir avec Dieu une ſainte familiarité. Plus on en approche, & plus on deſire s'unir intimement à lui. C'eſt

dans ce commerce heureux qu'on ne ceſſe de s'applaudir d'avoir perdu de vue les vanités de la terre, de s'être arraché aux paſſions & aux ſens, enfin à ſon propre corps, pour vivre d'une vie toute divine. Quel beau ſpectacle, qu'une ame élevée juſqu'à l'Etre incréé! C'eſt un priſme qui réunit en ſoi toutes les couleurs; un cryſtal qui recueille dans un ſeul point tous les rayons, & qui raſſemble ce qui peut échauffer, embellir, éclairer. On voit alors l'eſprit s'élancer, par un noble eſſor, au-deſſus des globes lumineux, & déja laiſſer à la terre toute affection terreſtre, comme des dépouilles mortelles qui bientôt lui deviendront étrangeres.

Oui, l'homme élevé juſqu'à

Dieu, devient citoyen du Ciel : il y tient sa conversation ; il n'est occupé qu'à rompre de plus en plus le commerce avec la matiere, & qu'à détacher de cette boue ses idées & ses affections. Par-tout il trouve les traces de l'Etre créateur ; il l'entrevoit dans cette variété de visages, qui tous ont les mêmes parties & le même ordre, sans jamais se ressembler ; dans ces fiers animaux, qui n'osent déclarer la guerre aux humains ; dans cette succession de nuits toujours renaissante & jamais interrompue ; dans ces immenses réservoirs de grêles, de neiges & de pluies, suspendus sur nos têtes ; dans cette distribution admirable de biens & de commodités, propres à chaque Pays ;

& dans la captivité de ces mers, obligées d'étouffer, au fond de leur lit, la violence de leur rage & de leurs mugiſſemens.

Ce n'eſt donc que le nuage des paſſions qui nous empêche de voir Dieu ; mais qu'il eſt épais & difficile à percer ! De cette difficulté, qui demanderoit des efforts qu'on ne veut point faire, naiſſent tant de portraits bizarres de la Divinité. Au lieu de contempler ce qui nous la repréſente, nous courons vers des objets caducs & périſſables. Si Spinoſa ſe fût plus conſulté lui-même que les corps qui l'environnoient, auroit-il cru lourdement que la matiere eſt la Divinité répandue de toutes parts ? Si les Athées euſſent bien obſervé l'eſ-

ſence & la grandeur de leur eſprit auroient-ils pu méconnoître un Créateur, en voyant ſa plus parfaite image ? Si les Déiſtes euſſent bien compris que l'ame eſt le chef-d'œuvre de Dieu, la jugeroient-ils indigne de ſes regards ?

Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à l'homme, eſt de ſortir toujours hors de lui-même, & d'errer, comme à l'aventure, au milieu d'une foule d'objets terreſtres, ou qui ne lui diſent mot, ou qui lui crient, nous ſommes votre Dieu. Il faut alors qu'il ſe trompe, & qu'il vive comme l'animal. Les Philoſophes ne s'égarerent pas, faute d'avoir contemplé les aſtres & le ſoleil ; ils ne les contemplerent que trop : mais faute de s'être regardés

eux-mêmes. On trouve, à cette école intérieure, la ſolution de mille difficultés que ne nous donnent point les Livres, même les plus ſavans & les plus méthodiques; l'expérience journaliere nous l'apprend. L'incrédule vit & meurt au milieu des plus forts argumens ſans en être ébranlé, parcequ'il ne veut pas faire un retour ſur lui-même, & parcequ'il ſe fie, ſans ſcrupule, aux crayons de quelques Métaphyſiciens bâtards, qui nous peignent la Divinité d'une maniere ridicule. Que de Livres écrits à ce ſujet, où l'on détruit la raiſon, au moment même qu'on croit la relever davantage!

Mais pourrions-nous méconnoître, en rentrant dans notre inté-

rieur, que notre nature a été corrompue, que notre ame n'a pu sortir telle qu'elle est des mains du Créateur, & qu'il y a eu quelque déréglement dans l'univers, qui l'a inclinée vers le mal ? L'homme, sujet aux miseres & à la mort, devient une énigme inexplicable, si l'on n'avoue un péché, source funeste de tous ces maux. Manès lui-même l'avoit senti, en admettant deux principes, qui, tout ridicules qu'ils sont, prouvent, du moins, qu'il faut nécessairement reconnoître un renversement d'ordre ici-bas.

La Providence se justifie aux yeux du Philosophe qui médite : il sent que Dieu n'est patient, que parcequ'il est éternel ; il sent la né-

ceſſité d'une autre vie, qui remet tout à ſa place, & qui donne des récompenſes aux vertueux maintenant humiliés, & des punitions aux ſcélérats qui ſont en honneur; car les uns ſemblent n'avoir droit à cette terre que pour y trouver un miſérable ſépulcre, & les autres ſemblent les Dieux de cet univers.

Nous ne prétendons point que l'ame puiſſe nous donner l'éclairciſſement de toutes les difficultés: il n'appartient pas à une vie, mêlée de l'intelligible & du ſenſuel, de pouvoir tout pénétrer: ſi d'un côté on s'éleve, de l'autre l'on rampe; d'ailleurs, il eſt juſte que l'eſprit, après la mort, trouve des vérités qu'il n'a pu connoître, &

des vérités trop sublimes pour entrer en communication avec des sens. Ce monde ne sauroit être qu'une image bien imparfaite de ce que nous devons découvrir pendant l'éternité. Si nous n'avions alors rien de plus qu'ici-bas, il seroit inutile de mourir, & notre esprit ne trouveroit pas un bonheur digne de sa fin, ni de son attente. Il suffit que nous sentions que les vues de l'homme doivent être soumises à celles du Tout-Puissant, & que la vérité essentielle & primitive doit avoir, pour partage, la justice & toutes les perfections. Si nous ne pouvons, dès lors, concilier des contradictions apparentes, nous n'accuserons que notre foiblesse & notre propre impuissance,

penſant, que pour comprendre Dieu, il faut être Dieu même.

Dès la premiere réflexion qui ſort de l'ame, on ſent l'extravagance de ces prétendus Philoſophes, qui aimerent mieux dire le monde éternel, que d'en faire honneur à un Etre indépendant, comme s'il n'y avoit plus de difficulté. Il en eſt de même de ceux qui nient qu'une ame toute ſpirituelle puiſſe agir ſur la matiere, au moment qu'ils admettent un Dieu pur eſprit, moteur ſouverain d'un univers tout terreſtre. Voilà des contradictions qui ſouvent n'arrêtent pas les hommes, & qui cependant ſont bien plus fortes que celles qu'ils remarquent dans l'arrangement de ce monde.

L'eſprit

L'esprit qui médite les grandes vérités, & qui sent toute la peine qui lui en coûte pour s'arracher aux sens & aux passions, & pour se replier enfin sur soi-même, ne doute plus du besoin que les hommes avoient d'une révélation. Il conçoit, par sa propre expérience, que, charnels comme ils sont, & que ne rentrant presque jamais au-dedans d'eux, ils devoient voir au-dehors, & palper, pour ainsi dire, la Loi qui les instruit. Il falloit que le Verbe se rendît sensible à des mortels qui n'interrogeoient plus que leurs sens, dit Mallebranche, & qu'ils reconnussent un Dieu en trois Personnes, qui, tout infini & tout incompréhensible qu'il est de cette maniere, ne l'est pas plus que

d'une autre. L'infinité, ni l'incompréhenſibilité ne ſauroient être, ni plus, ni moins grandes, de quelque façon qu'on les conſidere.

Le ſoulevement qu'a cauſé aux hommes, & ſur-tout aux Grands, l'humiliation apparente d'un Dieu devenu ſemblable à nous, n'a pu avoir d'autre principe que leurs paſſions & leurs ſens. Ils ont jugé de l'Etre ſouverain comme d'eux-mêmes; parceque l'or & les palais leur paroiſſent des objets admirables, ils ont cru que Dieu devoit en juger ainſi. Raiſonnemens pitoyables! Rien n'étoit plus digne de la grandeur de celui qui ne pouvoit croître en s'élevant, & qui ne voit que comme un grain de ſable toutes les choſes créées, que d'a-

bandonner tout le faux éclat des richeſſes & des honneurs à ceux qui ſont aſſez ſtupides pour ſe repaître de ces belles chimeres. Le Philoſophe même les mépriſe ; quelle idée doit en avoir un Dieu.

Ce ſeroit, ſans doute, ici le lieu de nous étendre ſur la néceſſité & la vérité d'une révélation, ſi des Auteurs célebres ne nous avoient épargné ce travail. Nous nous contentons de renvoyer nos Lecteurs aux différens Ouvrages qui traitent à fond ces matieres.

Notre deſſein eſt de faire ſentir que la converſation avec nous mêmes nous conduit à la converſation avec Dieu, & nous penſons à l'exécuter. L'Etre ſouverain eſt ſi intimement lié à nos ames, qu'on peut

dire qu'il eſt le lieu des eſprits, comme les eſpaces ſont en un ſens le lieu des corps. Il n'a pas moins fallu que toute la corruption de notre cœur pour nous dérober la préſence de l'Etre infini, en qui chacun de nous trouve le mouvement & la vie. A peine le jour commence-t-il à paroître, que nos ſens, impatiens de rejoindre les frivolités qu'ils ont perdues de vue pendant la nuit, ſe hâtent de nous lancer au milieu du tumulte des plaiſirs & des affaires. C'eſt dès lors un tourbillon qui nous entraîne. Le ſoir revient, & nous nous retirons, la tête pleine des folies qui nous ont occupés. Ainſi la vie s'écoule dans une perpétuelle diſtraction de nous-mêmes, & de Dieu par conſéquent,

dont nous nous éloignons ſans ceſſe : *Longè peregrinamur à Domino.*

Que d'utiles concluſions dérivent de la converſation que l'homme établit au dedans de lui ! Nous avons vu, comme de dégrés en dégrés, qu'il s'éleve & parvient enfin juſqu'à l'éternelle vérité : il la cherche d'abord en lui-même, où elle eſt plus qu'ailleurs ; enſuite il la contemple autour de lui dans mille objets qui la repréſentent. Quelle heureuſe occupation ! On ſe trouve alors comme immenſe ; & perdant de vue tout ce qui s'appelle inſtant, on s'abyme dans l'éternité. On peut voir un abrégé de ce ſublime entretien à la fin des Confeſſions de ſaint Auguſtin : c'eſt là que ce Pere, ſi ſupérieur au reſte des

hommes, donne tout l'effor à son vaste génie. Il interroge les sciences, les calculs, les odeurs, les sons, comme autant de voix de la Divinité. Il forme, par cet admirable moyen, ces Soliloques, où l'ame, rappellant au fond de soi-même tout ce que lui ont dit ou représenté les sens, converse avec Dieu, & se le rend plus présent que cet univers même exposé sous nos yeux.

L'abandon que nous faisons, pour ainsi dire, des êtres corporels, afin d'admirer les spirituels, est cette véritable métaphysique qu'il nous faut bien étudier. Y a-t-il rien de plus beau que de voyager dans le monde intellectuel, & de se trouver en société avec tous ces es-

prits qui vivent maintenant hors de leurs corps, ou avec leurs corps ? C'eſt là qu'on apprend qu'il eſt, au-dedans de nous, un pouvoir de choiſir & de juger, indépendant des ſenſations, & que ce pouvoir forme abſolument l'eſſence de notre être penſant ; c'eſt là qu'on ne regarde plus un homme ſans biens & ſans honneurs comme un vil objet, mais comme une ame intimement unie à Dieu. Faut-il que l'attention des mortels s'épuiſe ſur des beautés vraiment corruptibles, & qu'il ne leur en reſte plus pour conſidérer celles qui ſont incorruptibles !

Nous recueillons tous nos ſentimens d'admiration pour une miſérable pyramide qui aura ſubſiſté

deux mille ans, & nous regardons d'un œil indifférent notre propre immortalité & celle de nos égaux. Dieu seul, centre de tous les esprits, nous commande, par l'amour du prochain qu'il nous inspire, de respecter d'autres nous-mêmes dans tous les humains : il veut que ses images vivantes reçoivent des tributs d'un hommage relatif à lui-même. C'est là cette sublime Morale qui s'unit à la Métaphysique, & d'où dérivent tant de connoissances & tant de préceptes ; car on peut dire, avec raison, que cette double science, qui rentre, en quelque façon, l'une dans l'autre, est le germe de nos lumieres & de nos vertus. Les Mathématiques, tout excellentes qu'elles sont, n'ont

rapport qu'à des angles, des quarrés, des lignes & des points; la Physique se borne aux quatre élémens; la Médecine aux corps; la Réthorique à de simples mots: il n'y a que la science des esprits, qui, s'étendant jusqu'à Dieu, ne connoît, ni tems, ni limites, & qui est une sphere toute divine.

C'est acquérir cette Métaphysique, que de converser avec Dieu. Que de grands hommes, qui n'eurent jamais d'autres leçons que ce merveilleux entretien! Cependant, malgré son excellence & sa nécessité, nous l'abandonnons pour courir à des sociétés frivoles & souvent criminelles. Il semble qu'on s'est imposé la loi de ne plus parler de la Divinité. Le nom de Dieu

ne nous échappe que par surprise & par interjection : nous n'osons le prononcer qu'au milieu des dangers. Mais depuis quand y auroit-il de la foiblesse à reclamer l'Etre souverain, à s'entretenir des perfections infinies, & à contempler les éternelles beautés ? Tout ce que nous voyons & tout ce que nous aimons n'est-il pas l'ouvrage de Dieu, & ne sommes-nous pas nous-mêmes son souffle & son tableau ?

Les Payens devroient du moins nous servir d'exemples à ce sujet. Ne les vit-on pas répandre dans tous leurs Livres des traces de la Divinité, & passer leur vie au milieu des sacrifices ? Les Romains crurent-ils perdre quelque chose

de leur véritable grandeur, en annonçant de toutes parts leur respect pour leurs Dieux ? Leurs Philosophes en parlent, leurs Guerriers les invoquent, leurs Empereurs font ériger par-tout des Temples & des Autels. Malheur à celui qui n'ouvre les yeux à la lumiere que lorsque la foudre part avec l'éclair, & qui se prive de l'entretien avec Dieu ! Arrachons-nous au tumulte, aux passions, aux sens, & nous trouverons ce Dieu, dont nous nous éloignons, au milieu même de notre propre cœur.

Sublimes pensées, utiles remords, précieuses inspirations, vrais organes de la Divinité, saisissez l'ame de tous les mortels, & prenez la place des folles amours

& des honteuſes frivolités qui les attachent & qui les occupent; faites leurs délices, & qu'ils ne reconnoiſſent plus de plaiſirs que ceux de ſuivre vos attraits, d'écouter vos leçons, & d'en profiter.

Si toute la converſation avec ſoi-même, qui a fait la matiere de cet Ouvrage, ne nous eût conduit à Dieu, la vraie lumiere des eſprits, elle n'auroit rien au-deſſus des converſations ordinaires. Les hommes les plus ſavans & les plus diſerts ne ſont que des cymbales retentiſſantes & de vains ſons, quand ils ne ſe trouvent point d'accord avec la véritable harmonie des corps & des eſprits, qui ne peut être que Dieu même.

Faut-il que nous ſoyons con-

traints de regarder de ce même œil Marc-Aurele, Philoſophe Empereur? Oui, quelque penchant que nous ayons à faire l'éloge de ſon magnifique Traité des devoirs de ſoi-même, nous ne pouvons diſſimuler les ſophiſmes que cet Ouvrage contient: autrement on nous reprocheroit, avec raiſon, de n'avoir combattu des préjugés que pour en admettre d'autres. A Dieu ne plaiſe! Les douze Livres de Marc-Aurele ne ſont donc qu'une morale défigurée par une foule d'opinions contraires à l'immortalité de nos eſprits, & à la véritable eſſence de la Divinité. On y reconoît le Prince qui écrit avec un ſtyle de qualité; l'Ami du genre humain qui inſtruit avec cordialité; mais on entrevoit

en même-tems le Philoſophe qui s'égare.

Au lieu de commencer par nous dire qu'il a appris de ſes Peres & de ſes Précepteurs les devoirs de Parent, de Citoyen, d'Ami, que ne nous diſoit-il plutôt qu'il avoit fidélement conſulté ſon ame, & qu'il avoit ſenti ſon immortalité, & ſon union avec un pur eſprit, indépendant, abſolu! Plaignons ici la Philoſophie payenne, applaudiſſons à la nôtre. L'une, au milieu d'un étalage pompeux de grands principes & de ſublimes leçons, avilit notre propre exiſtence; l'autre, au milieu d'une apparente ſimplicité, nous éleve au-delà des aſtres & des tems. N'eſt-ce pas une choſe bien étonnante de conduire l'homme au

plus haut degré de perfection, pour le réduire enſuite à la condition de l'inſecte & du reptile ! Quel dénouement ! quelle chûte !

Il exiſte un Ouvrage Anglois, connu ſous le nom de *Caractériſtichs*, qui, par ſa conduite & ſon plan, pourroit être regardé comme une converſation avec ſoi-même ; mais ce Livre, tout beau qu'il eſt, ne mérite pas plus ce titre que les Traités de Marc-Aurele. L'Auteur nous donne des idées d'une Divinité muette & indolente, qui laiſſe errer les humains à leur gré ; & la converſation intérieure nous fait entrevoir un Dieu toujours tranquille, mais toujours agiſſant.

C'eſt aux Ecrits de ſaint Auguſtin qu'il faut recourir, ſi l'on veut

apprendre le véritable commerce de l'ame avec Dieu. Qu'on raſſemble tous les Philoſophes, & qu'on analyſe leurs Ouvrages, jamais on ne trouvera chez eux une auſſi profonde Métaphyſique, & une auſſi ſublime Philoſophie, que celles de ce Pere. La plupart des principes de Deſcartes & de Mallebranche ne ſont que de petits ruiſſeaux échappés de cette ſource féconde.

Auſſi ces célebres Perſonnages reconnoiſſent-ils un Docteur univerſel dans cet homme incomparable. Il n'y a eu qu'un Auteur, auſſi téméraire qu'ignorant, qui ait oſé avancer qu'Auguſtin n'étoit pas Philoſophe. Tout ſon défaut ne ſauroit être que d'avoir paru ſur la terre pluſieurs ſiecles avant nous,

& de n'avoir pu profiter des expériences & des découvertes faites dans ces derniers tems. En ce cas nous ne ſommes nous-mêmes rien moins que Philoſophes; car nos neveux découvriront ſûrement bien des choſes, qui maintenant nous ſont inconnues.

Mais abandonnons ces mauvais raiſonnemens, pour voir, dans ſaint Auguſtin, comment la converſation avec nous-mêmes nous fait entrer en converſation avec Dieu, & comment elle nous unit intimement à lui. » J'ai erré au milieu » de cet univers, dit ce Pere en s'a» dreſſant à Dieu, de même qu'une » brebis qui s'égare. Je me ſuis » donné beaucoup de peines & de » ſoins pour vous trouver hors de

» moi, tandis que vous habitez au-
» dedans de moi-même.... J'ai en-
» voyé tous mes sens devant moi,
» comme des messagers & des am-
» bassadeurs, afin de vous cher-
» cher, & ils n'ont rien trouvé,
» parcequ'ils cherchoient mal-à-
» propos au-dehors ce qui est in-
» térieur : *Misi nuntios meos omnes*
» *sensus exteriores, ut quærerent te,*
» *& non inveni ; quia malè quære-*
» *bam foris, quod erat intùs.* Ces
» sens ne savent cependant pas, ô
» mon Dieu, par où vous êtes en-
» tré au-dedans de moi : *Et tamen*
» *ipsi ubi intraveris nesciunt.* Les
» yeux disent, si ce Dieu n'a point
» de couleur, il n'a pu entrer par
» notre moyen : *Oculi dicunt, si co-*
» *loratus non fuit, per nos non intra-*

» *vit.* Les oreilles disent à leur » tour, ainsi que le goût & le tou- » cher, s'il ne rend aucun son, s'il n'a » ni corps, ni goût, il ne s'est point » communiqué par notre secours : » *Aures dicunt, si sonitum non facit,* » *per nos non transivit; gustus dicit,* » *si non sapuit, nec per me introivit.*

» J'ai enfin interrogé la terre, » la mer, les abymes, les ani- » maux, pour savoir si tous ces » objets ne seroient point mon » Dieu, & ils m'ont tous répondu, » cherchez au-dessus de nous, » nous ne sommes point votre » Dieu : *Interrogavi terram si esset* » *Deus meus.... interrogavi mare,* » *& abyssos, & reptilia quæ in his* » *sunt, & responderunt, non sumus* » *Deus tuus, quære super nos.*

» Je me ſuis enſuite adreſſé à » l'air, au ciel, à la lune & aux » étoiles, & tous m'ont fait cette » réponſe, vous vous trompez, » nous ne ſommes point votre » Dieu : *Interrogavi flabilem aerem,* » *interrogavi cælum, lunam & ſtel-* » *las ; neque nos ſumus Deus tuus ;* » *inquiunt.* Enfin, j'ai dit à tout ce » qui environne mon corps, vous » m'aſſurez que vous n'êtes point » mon Dieu, rapportez-moi donc » au moins quelque choſe de lui : » *Et dixi omnibus his quæ circumſ-* » *tant foris carnis meæ, dixiſtis mihi* » *de Deo meo quòd vos non eſtis, di-* » *cite mihi aliquid de illo.* Toutes » les créatures m'ont alors crié » d'une voix forte, c'eſt ce Dieu » qui nous a fait : *Et clamaverunt*

» *omnes voce grandi, ipsé fecit nos.*
» Et après toutes ces recherches,
» ajoute saint Augustin, je suis re-
» venu vers mon propre cœur, je
» l'ai sondé, & je me suis demandé
» à moi-même qui j'étois : *Et redii*
» *ad me, & intravi in me, & aio*
» *ad me, tu qui es ?*....

Cette description, infiniment supérieure à toute l'éloquence profane, nous démontre tout-à-coup que nous sommes les créatures les plus proches de Dieu, & que nous trouvons dans nous-mêmes des réponses de la Divinité, que ne nous donne point le reste de créatures. On voit ici saint Augustin abandonner enfin toutes les recherches de l'univers, & retourner dans son âme ; persuadé que Dieu s'y fait

ſentir plus vivement que par-tout ailleurs, & plus efficacement.

La conſcience eſt ſans doute une école intérieure, plus inſtructive ſur ce ſujet que tous les Colléges enſemble, où un ridicule uſage a permis de mettre en queſtion, ſi Dieu exiſte : *An Deus exiſtit.* Fût-on jamais dû réduire en problême une vérité auſſi certaine, & auſſi intimement liée avec notre ame, quoiqu'on ne le faſſe qu'à bonne intention ? Quelqu'un s'aviſeroit il de demander en plein midi, ſi le jour luit alors ? Des propoſitions ainſi énoncées peuvent engendrer des doutes aiſément, d'autant plus qu'une thèſe ne fait qu'effleurer les matieres ſans les approfondir. L'on s'y étend ſur des catégories, des

universaux, des degrés métaphysiques, des syllogismes *in baroco*, & l'on n'y dit qu'un mot de l'existence, de la sagesse & de la providence d'un Dieu. Eh! pourquoi, sur deux années de Philosophie, n'en pas destiner une entiere à l'unique étude de la Religion? Est-il un objet plus important? Les jeunes gens ne se laisseroient plus prendre aux piéges que tendent, de toutes parts, le libertinage & l'incrédulité; bientôt on verroit les sophistes s'évanouir, & leurs argumens méprisés, puisque, selon la remarque du grand Bossuet, *la Religion ne craint que d'être ignorée*; mais ce n'est point la routine, & la plûpart des choses vont ici-bas par routine. On épuise l'attention d'un Ecolier sur des ter-

mes Latins, & on ne lui donne qu'une légere idée de Dieu & du culte qu'il a établi parmi nous. Cet uſage eſt tellement à la mode, que chacun s'étonne lorſqu'il entend un laïque citer quelques paſſages de l'Ecriture ou des Peres: on applaudit à celui qui fait parade de la lecture d'Epicure & de Spinoſa, & l'on donne un ridicule à ceux qui parlent de ſaint Baſile & de ſaint Auguſtin. Cependant combien de laïques puiſerent dans ces ſources la Métaphyſique & la Morale qu'ils nous tranſmirent!

Croirons-nous, après toutes ces réflexions, avoir fait rentrer les hommes dans eux-mêmes, & leur avoir arraché le maſque qui les aveugle? Non, ſans doute. Quoiqu'on

qu'on ne puiſſe preſcrire contre notre ame, la diſſipation a pris trop d'aſcendant ſur les foibles mortels, pour oſer attendre d'eux un retour vers leur propre cœur. Ce ſera même un grand effort de leur part, s'ils ont le courage de parcourir ce Livre juſqu'à la fin.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Combien elle eſt ſupérieure à toute autre converſation*, page 1
CHAP. II. *En quoi conſiſte la Converſation avec ſoi-même*, 35
CHAP. III. *Quels ſont les avantages de la Converſation avec ſoi-même*, 64
CHAP. IV. *Des plaiſirs qu'on goûte dans la Converſation avec ſoi-même*, 105
CHAP. V. *L'Ame nous eſt plus préſente que tout autre objet*, 141
CHAP. VI. *Combien nous devons aimer notre ame*, 162
CHAP. VII. *De la violence qu'on fait à l'Ame, quand on ne converſe point*

avec soi-même, 184
CHAP. VIII. *Il y a peu de personnes qui conversent avec elles-mêmes*, 207
CHAP. IX. *Tous les hommes peuvent converser avec eux-mêmes*, 246
CHAP. X. *La Conversation avec soi-même est le grand art de converser avec les autres*, 267
CHAP. XI. *De la maniere de rendre les Sens & les Passions propres à la Conversation avec soi-même*, 312
CHAP. XII. *La Conversation avec nous-mêmes nous fait entrer en Conversation avec Dieu*, 351

Fin de la Table.

Universitas
BIBLIOTHECA

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'Ordre du Révérendiſſime P. M. Orſi, Maître du Sacré Palais, un Manuſcrit qui a pour titre : *La Converſation avec ſoi-même* ; je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi & aux mœurs. L'Auteur veut faire ſentir à l'homme le beſoin qu'il a de s'étudier lui-même. Par cette vraie & ſublime Philoſophie, il le conduit à ce ſentiment intime de la Divinité, que le Créateur a mis dans nos ames en les formant. Cet Ouvrage, également ſage & judicieux, ne fortifiera pas peu l'eſprit contre les égaremens & les vains préjugés du libertinage. Il eſt à ſouhaiter qu'il ſoit lu & réfléchi ; c'eſt le jugement que je crois être obligé d'en porter. A Rome, de la Bibliotheque de Caſanate, le 4 Octobre 1753.

F. Gabriël Fabricy, Lecteur en Théologie, de l'Ordre des FF. Prêcheurs.

Imprimatur, ſi videbitur Reverendiſſimo Patri Sacri Palatii Apoſtolici Magiſtro.

F. M. de Rubeis, Patriar. Conſtantinop. Viceſg.

Imprimatur.

Fr. Vincenſius Elena, Reverendiſſimi Patris Mag. Sac. Pal. Apoſt. Socius.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

a39003 009526194b